



Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

- + *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.
- + *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.
- + *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.
- + *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter <http://books.google.com> durchsuchen.



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



**BIB. DOM.
LAVAL.S.J.**





~~AA~~

PY 20/21

BIBLIOTHEQUE
CHOISIE,

POUR SERVIR DE SUITE

A LA

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE.

Par JEAN LE CLERC.

ANNÉE M D C C III.

TOME I.



A AMSTERDAM,
Chez HENRY SCHELTE,
M D C C III.



AVERTISSEMENT.

DEPUIS que j'eus abandonné le travail de la *Bibliothèque Universelle*, en MDC XCI, on m'a parlé plusieurs fois de le reprendre, sans que j'aye pû y consentir, jusqu'à présent. J'avois deux raisons de refuser ce que l'on souhaitoit de moi. La première étoit que j'étois occupé à des Ouvrages plus difficiles, &, comme il me sembloit, d'une beaucoup plus grande utilité, s'ils étoient bien exécutés, que celui de la *Bibliothèque Universelle*. L'autre étoit que je m'étois si fort ennuyé de parler des Ouvrages des Auteurs modernes, sans y rien mêler de plus ancien, quoi que souvent il ne parût

Tome I.

A 2

pres-

AVERTISSEMENT.

presque aucun Livre , qui méritât d'être lû , que je ne pouvois plus souffrir ce travail.

Ces deux difficultez se trouvant à présent levées , ou prêtes à l'être , je me suis enfin résolu de commencer cette *Bibliothèque Choisie* ; & j'y ai été d'autant plus porté , que je voi que le Public ne se lasse point de ces sortes d'Ouvrages. Je n'ai d'autre dessein , que de parler confusément de Livres anciens & modernes , à mesure , qu'ils me tomberont entre les mains , ou que je les lirai , comme j'ai accoutumé de faire ; sans observer en cela aucun ordre , & sans avoir égard au tems auquel ils ont paru. J'en ferai des extraits exacts & je dirai ce que j'en pense , lors que je le trouverai à propos & que cela se pourra faire , sans chagriner personne , en cas qu'il les faille blâmer en quelque chose. De tems en tems , je pourrai joindre à cela quelques Dissertations de Critique , ou
d'au-

A V E R T I S S E M E N T.

d'autres matieres , selon que je les trouverai en mon chemin. Comme je ne prétends que donner un petit volume, tous les six mois , j'espere que la matiere ne me manquera pas ; & que je n'aurai besoin du secours de personne , pour remplir dix-huit feuilles, comme celles , que l'on voit ici. Je ne dis pas cela , pour refuser les Mémoires , que l'on pourroit m'envoyer , pour inserer dans cette *Bibliothèque Choisie* , mais seulement afin qu'on ne croye pas que j'en sois fort avide, & que l'on ne m'envoie rien, si l'on croit que je n'oserai pas ne le point inserer ici.

C'est là mon dessein , par le moyen duquel les deux difficultez , dont j'ai parlé , se trouvent levées. Parlant de toutes sortes de livres , tant imprimez , il y a long-tems , que nouvellement mis au jour , il ne sera pas besoin que je lise , malgré moi , des Livres , que je jugerai n'en valoir pas la peine , & qui me détourneroient trop de mes

A V E R T I S S E M E N T.

lectures & de mes études ordinaires ; parce que j'aurai à choisir , & que je ne m'engagerai à lire & à abréger que ce que je croirai utile. Ne composant d'ailleurs, que de petits volumes , de six en six mois ; en faisant cet Ouvrage , j'aurai assez de tems , pour continuer & pour achever ce que j'ai entrepris de plus considérable , si Dieu me donne la vie & la santé.

Il seroit bien à souhaiter que , puis que l'esprit de l'homme est très-borné , & que le tems de la vie est si court, chacun s'appliquât seulement à une certaine sorte de lecture & d'étude. Il faut avouer qu'en faisant autrement on ne perfectionne rien , & que le tems de la vie s'écoule :

*Nam fugit interea , fugit irreparabile tempus ,
Omnia dum capti circumvectamur amore.*

Mais

AVERTISSEMENT.

Mais que faire à cela ? Les sciences , sur tout celles qui regardent les faits , comme l'Histoire & la Critique , & toutes les autres qui y ont du rapport , ont tant de liaison ensemble ; qu'on est obligé de les joindre , & que l'on se voit par là jetté , malgré soi , dans un Ocean de lectures , que l'on ne sauroit épuiser. D'ailleurs il n'est pas possible d'éteindre la curiosité naturelle de l'esprit de l'homme , qui souhaite d'être instruit de tout , au moins en général ; & l'on ne sauroit s'empêcher de lire quantité de Livres anciens & modernes , seulement pour se délasser par cette diversité. De plus , quoi que l'on puisse faire , il sera toujours vrai , qu'il n'y a rien de parfait sous le soleil ; & si l'on est du nombre de ceux , qui tendent à la perfection , on est aussi de ceux qui croient qu'on n'y arrivera jamais.

Quoi qu'il en soit , cet Ouvrage pourra contribuer , autant que beau-

AVERTISSEMENT.

coup d'autres, à perfectionner diverses recherches, parce qu'on y verra non seulement des abreges des Livres qui servent à cela, mais encore plusieurs petites pieces, propres à éclaircir quelque recoin des Sciences. On peut dire que l'amas complet, je ne dirai pas de tout ce qu'on pourroit savoir en cette vie, absolument parlant, mais de ce que les hommes pourroient découvrir, dans l'état où ils sont à présent, est, pour parler ainsi, un si prodigieux bâtiment, que quand tous les esprits capables d'y travailler y mettroient chacun une pierre, pendant que le monde durera, on ne trouveroit jamais assez de matériaux, pour l'achever. Il faut donc se contenter d'amasser de toutes parts & de commencer à bâtir, sans esperer de voir jamais rien de complet.

Ce qu'il y a de fâcheux en ceci, c'est que souvent l'un détruit, autant qu'il lui est possible, ce que
l'au-

AVERTISSEMENT.

l'autre édifice; ou employe tous ses efforts à faire un bâtiment de mauvais matériaux, que le tems détruit, dans la suite. Ceux qui devroient travailler de concert à cet édifice, se querellent honteusement les uns les autres; & ceux même, qui s'y appliquent de bonne foi, sans penser à autre chose, n'y feroient faire de progrès un peu considerable, sans qu'il vienne quelque Architecte chagrin, quelque Savant bizarre, ou quelque présomptueux Ignorant, qui tâchent d'en sapper les fondemens; ou qui, s'ils n'en peuvent venir à bout, emploient tout leur savoir, ou tout leur credit, pour persuader au monde qu'ils ont fait ce qu'ils n'ont pû faire.

On n'a pas dessein de mêler ici aucune sorte de querelles. On se tiendra, autant qu'il sera possible, dans le silence, si l'on est attaqué, & l'on demeurera au moins toujours sur la défensive. Il y a cer-

A 5 tai-

AVERTISSEMENT.

taines gens , dans le monde , qui étant nez flatteurs , avars ou envieus , cherchent des querelles , pour satisfaire leurs passions. Souvent attaquer un honête homme & en parler mal , avec affectation , sert à parvenir à des emplois ou à des augmentations de gages , parmi ceux qui sont dans un parti opposé , ou pour le moins à donner de l'effor à l'envie , dont on est intérieurement brûlé. On ne donnera jamais à des gens , faits de la sorte , la satisfaction qu'ils cherchent ; & s'ils ont le plaisir de parler les premiers , ils n'auront pas celui d'obliger les autres , de rompre le silence malgré eux.

Au reste , on doit avertir les Lecteurs , qu'en parlant ici des Ouvrages d'Auteurs Anciens & Modernes , on dira souvent diverses choses , qui paroîtront nécessairement communes aux personnes savantes , ou d'une lecture un peu étendue. Mais on est obligé d'en
user

A V E R T I S S E M E N T.

user ainsi, pour suivre l'avis de plusieurs personnes de bon sens, qui ne font pas métier d'étudier, qui n'ont pas de grandes Bibliothèques, & qui ont besoin de quelques éclaircissemens, dont ceux, dont on vient de parler, n'ont que faire. Cette espece de Livres n'est ni pour ceux, qui sont tout à fait ignorans, ni pour ceux, qui ont tout lû. Les premiers ne lisent & ne comprennent rien, & les autres ne jetteront pas les yeux sur cette *Bibliothèque Choisie*. Elle est pour ceux, qui ne peuvent pas s'attacher à la lecture de toutes sortes de Livres, & qui ne peuvent pas non plus ne rien lire du tout. Elle peut encore servir à une infinité de Jeunes Gens, qui commencent à prendre quelque goût à l'étude, & qui n'ont pas toute la connoissance des livres qu'ils auront un jour. Ce sont comme de nouvelles colonies, qui s'établissent tous les jours dans la République des Lettres, & qui

AVERTISSEMENT.

ont besoin qu'on les instruisse, non pas tant de ce qui s'y passe à présent, parce qu'ils le voyent en partie; que de ce qui y est arrivé autrefois, & de ceux qui y ont fait quelque figure. Il ne manquera jamais, pendant qu'on étudiera, de personnes qui aient besoin d'être instruites là-dessus; & l'on peut même s'assurer qu'ils font le grand nombre de ceux qui achettent des livres, & qui rendent quelque justice à ceux qui travaillent pour eux. Si le plus grand nombre de ceux, qui lisent cette espèce de Livres, juge que ce travail lui peut être utile on croira n'avoir pas perdu son tems; en lui rendant compte de six en six mois d'une partie de ses études.

BI-

BIBLIOTHEQUE CHOISIE.

ARTICLE I.

HISTORIA PELAGIANA & *Dissertatio de Synodo V. OEcumenica in qua Origenis ac Theodori Mopsuesteni, Pelagiani erroris auctorum, iusta damnatio exponitur & Aquilejense schisma describitur. Additi Vindicii Augustiniani, pro libris à S. Doctore contra Pelagianos ac Semipelagianos scriptis. Auctore P. M. HENRICO DE NORIS Veronenſi Augustiniano, Sacræ Theologiæ Professore & S. Romanæ Ecclesiæ Cardinali. Editio Nova, ab ipſo Auctore nunc primum locupletata quinque Dissertationibus Historicis; quarum prima est in Historiam Controversiæ de Uno ex Trinitate passo; secunda est Apologia Monachorum Scythiæ ab Anonymi scrupulis vinaicata; tertia est Anonymi scrupuli circa Veteres Pelagianorum Secta-*

tores evulsi ; *quarta est* responſio ad appendixem Auſtoris ſcrupulorum ; *quinta est* Janseniani erroris calumnia ſublata. *Acceſſere* Somnia L. Franciſci Macédo. Lovaniſi & proſtant apud Henr. Scheite, Amſtelod. 1702. in fol. pag. 677. ſans les Préfaces & les Indices.

CET Ouvrage avoit déjà paru à Padoüe en 1673. & à Leipſig en 1677. excepté que , dans ces deux premières Editions , on ne trouve point les ſix Diſſertations ; qui ſont à la fin du titre , que l'on vient de lire. Elles avoient été imprimées en Italie à part , en divers tems , mais elles étoient preſque inconnuës au deçà des Monts ; & l'on ne les pouvoit plus trouver ; de ſorte que l'on a de l'obligation au Libraire , qui les a fait joindre , à la nouvelle Edition de l'Histoire Pelagienne. L'Auteur de ces Ouvrages étant devenu depuis Cardinal , & étant employé dans les affaires de la Cour de Rome , il n'y a pas grande apparence qu'il ait le tems d'augmenter les Ouvrages , qu'il avoit publiez , lors qu'il n'étoit que ſimple Moine. Ainſi on peut regarder cette Edition , comme la plus parfaite & la dernière , qui ſe fera ; ce que l'on remarque en faveur de ceux ,
qui

qui sont fâchez d'être obligez d'acheter deux fois le même livre.

On ne peut pas entreprendre de faire des Extraits de tout ce que ce volume contient, cette Edition étant la seconde de l'*Histoire Pelagienne*, & des autres pieces, excepté les Dissertations, dont on a parlé, qui se soit faite hors de l'Italie. On dira seulement en général ce que chacune de ces pieces contient.

I. Avant que de parler de l'*Histoire Pelagienne*, il est bon de remarquer que la même année, qu'elle parut à Padouë, le P. *Jean Garnier*, Jesuite, publia à Paris son *Marius Mercator*. La Dedicace de ce dernier ouvrage est dattée du 8. de Janvier 1673. & celle de l'*Histoire Pelagienne* du 22. de Mars de la même année. La raison de cette remarque, c'est que ces deux Ouvrages ayant été sous la presse en même tems, & traitant du même sujet (car le P. *Garnier* a fait l'Histoire du Pelagianisme, dans ses Dissertations sur la premiere partie de *Marius Mercator*) on ne peut pas dire que l'un de ces Auteurs ait pillé l'autre, en plusieurs nouvelles découvertes, qui sont communes à l'un & à l'autre. Quoique le Cardinal de *Noris* ait remarqué de-

depuis diverses fautes, sur tout concernant les Evêques & la Géographie de l'Afrique, dans le P. Garnier ; il ne laisse pas de dire dans une Lettre à Mr. *Magliabechi*, qui vient d'être publiée de nouveau dans l'*Appendix Augustiniana*, que s'il avoit vû auparavant le livre du P. Garnier, * il auroit jetté ses propres écrits en un coin ; car, dit-il, il a découvert si heureusement plusieurs choses, que je croyois que je publierois le premier, que sans doute on m'auroit accusé d'être un plagiaire, si j'avois osé dire les mêmes choses, après la publication du livre du P. Garnier.

Après avoir fait cette remarque, on dira que l'*Histoire Pelagienne* du Cardinal de Noris est divisée en deux livres, dont le premier contient l'histoire du Pelagianisme depuis l'an ccccxii. qu'il commença à paroître, jusqu'à l'an ccccxvii. auquel S. *Augustin* acheva ses *Retractions*. Dans cette histoire, il n'explique pas la doctrine, ni ne rapporte pas les raisons qu'on dit de part & d'autre. Il se contente de rapporter les événemens, & de fixer les tems auxquels ils sont arrivez, aussi bien.

* *Append. Aug. p. 516. col. 2. fol. Am-
Belod. 1702.*

bien que la date des Ecrits Pelagiens & Anti-Pelagiens, mieux qu'on n'avoit fait jusqu'à présent ; & c'est en quoi l'Auteur * excelle principalement. Il fait aussi connoître les perionnages, qui ont paru sur la scene, par ce qui nous en reste dans l'Antiquité. Le mal est que bien des choses desavantageuses qu'on en dit, ne sont tirées que de leurs adversaires, qui ne gardent aucunes mesures avec eux. On discute encore quantité de faits, concernant l'histoire de ce tems-là, avec beaucoup d'exactitude. Cependant on trouvera dans le P. *Garnier* diverses choses, qui ne sont pas ici ; sur tout touchant un *Rufin* différent de celui d'Aquilée, & Prêtre de Palestine, & touchant sa confession de foi. L'un & l'autre se sont beaucoup servis du livre de *Marius Mercator*, qui n'avoit pas encore été publié ; mais le Pere *Garnier* l'a rendu public tout entier, & a travaillé à l'éclaircir, à dessein ; au lieu que le Cardinal de *Noris* ne fait que le citer, selon qu'il en a besoin.

Le

* On en peut trouver de bonnes preuves dans les Cenotaphes de Pise & dans les Epoques Syromacedoniques, qui sont des Ouvrages du même Auteur.

Le second livre contient l'histoire de ce qui se passa, dans la suite, non seulement à l'égard du Pelagianisme, mais aussi du Demi-Pelagianisme, jusqu'au milieu du sixième siècle, auquel l'Auteur prétend que les Demi-Pelagiens furent condamnés en Orient & en Occident. Il y a encore ici beaucoup de discussions Chronologiques & Historiques, où le Cardinal *de Noris* a relevé les fautes de quantité de Modernes. Mais à l'égard de la doctrine, il ne l'explique pas plus au long, que dans le livre précédent. On pourra suppléer à cela, par la lecture de l'Ouvrage du *P. Garnier*, par l'histoire Pelagienne de *Ger. Joan. Vossius*, & par le livre du *P. Petan*, intitulé *de Pelagianorum & Semi-Pelagianorum Dogmatum historia*, qui est dans le Tom. III. de ses Dogmes Theologiques, de l'Édition d'Amsterdam.

II. Le Cardinal *de Noris* fait *Origene* le premier Auteur du Pelagianisme, & *Theodore* de Mopsuette un de ses principaux défenseurs; & c'est de quoi le *P. Garnier* convient avec lui. Pour achever donc de terrasser ce parti ruiné & pour l'accabler entièrement, par l'autorité des Conciles, l'Auteur entreprend dans la Dissertation du V Concile

cite Ecumenique, de faire voir qu'il a condamné ces deux fameux Auteurs. Il attaque le P. *Pierre Halloix* Jesuite de Liege, qui a très-mal parlé de ce Concile tenu sous Justinien, en DLIII. & qui a entrepris de défendre *Origene* & *Theodore*, dans son Ouvrage intitulé: *de vita Origenis liber, defensio item dogmatum ejus*; & imprimé à Liege, en 1648. in fol. Le Cardinal *de Noris*, fait donc voir que Justinien, s'appercevant qu'*Origene* avoit des défenseurs dans la Palestine, il fit en sorte que le Pape *Vigile* & les autres Patriarches le condamnerent: Que Justinien étoit plus éclairé, que ne le croyoit le P. *Halloix*, & qu'un endroit de *Suidas*, où il est mal parlé de ce Prince, est corrompu, puisque dans un MS. du Vatican il y a le nom de *Justin*, au lieu de celui de *Justinien*: Que les Origenistes irrités de cette condamnation portèrent Justinien à faire l'Edit de *tribus Capitulis*, où il condamnoit la mémoire de *Theodore* de Mopsueste, de *Theodoret* de Cyr, & d'*Ibas* d'Edeffe: Que les Evêques refuserent de souscrire cette condamnation, parce que le Concile de Calcedoine ne les avoit pas condamnés, & qu'à cette occasion Justinien convoca un Concile à Constantin-

tino-

tinople. Ensuite l'Auteur décrit tous les troubles que cela causa, & traite de quantité de questions Chronologiques, ou concernant les coutumes Ecclesiastiques de ce tems-là. La plus grande partie du Traité regarde néanmoins les approbations, que les Papes ont données au V. Concile, & l'Histoire du schisme d'Aquilée. On ne peut pas douter que l'Auteur n'ait convaincu le *P. Halloix* de quantité de bevuës, en matieres de faits. Néanmoins il est bon de lire ce que le Pere *Garnier* a écrit de cette querelle, dans une Dissertation, qui est à la fin de son Edition du *Breviarium* de *Liberat*, imprimé à Paris in 8. en 1675. où il en juge avec assez de retenue, quoi qu'adversaire du Cardinal de Noris. Le fonds, du dessein de cet ouvrage étant néanmoins de faire voir qu'*Origene* & *Theodore* de Mopsueste ont été condamnez, au moins en partie, parce qu'ils avoient des sentimens conformes aux Pelagiens, & contraires à ceux de *S. Augustin*; il auroit été à souhaiter que l'on y marquât, sans équivoque, quelles sont ces opinions, & que l'on fît voir distinctement que ceux qui ont condamné les sentimens des deux premiers les ont condamnez à cet égard, & avec con-

nois-

noissance de cause ; & qu'ils ont approuvez ceux de l'Evêque d'Hippone, avec toutes leurs consequences nécessaires. Autrement ces condamnations & ces approbations générales ne prouvent presque rien. Cela étoit d'autant plus nécessaire , que les approbateurs d'*Oriene* ont été en très-grand nombre, & aussi illustres que ceux qui l'ont condamné , comme le P. *Halloix* l'a fait voir au commencement de son Ouvrage. Outre cela les Protestans soutiennent que les sentimens de *S. Augustin* sont les mêmes , que ceux de *Luther* & de *Calvin* ; que le Concile de Trente a néanmoins condamnez , quoi qu'il ne voulût pas condamner *S. Augustin*. Si cela est , comme bien des gens en sont fortement persuadez , que pourra-t-on dire des raisonnemens tirez de l'autorité des Conciles ? Les anciens ont-ils été plus circonspects , moins turbulens , & moins politiques , que les derniers ? Ont-ils eu des idées nettes & précises de l'état des questions qu'ils décidèrent , & ceux qui ont opiné l'ont ils fait après un mûr examen & avec une entière liberté de suffrages ? Les Evêques de Rome , ou d'ailleurs , se sont-ils conduits avec la prudence , la moderation , & l'équité , qu'il falloit en tout

tout cela ? Ont-ils eu des notions exactes des matieres, sur lesquelles ils ont prononcé ? Ceux qui ont lû l'Histoire Ecclesiastique, dans les Originaux, & qui savent raisonner, n'en sont point persuadez. Il leur semble qu'ils ne voyent que cabales, que violences & que brouilleries en tout cela, & presque rien de ce qu'il faut pour connoître exactement la Verité, & pour lui rendre la justice qui lui est due, aussi bien qu'à ceux qui sont accusez de l'avoir abandonnée. On n'y voit presque que des gens, qui se donnent de terribles mouvemens pour faire du bruit, pour augmenter leur autorité, pour perdre leurs adversaires, & pour triompher dans les Chaires & dans les Conciles. On a vû dans les derniers siecles, & l'on voit encore jouer les mêmes Comedies, lors que l'occasion s'en présente. Quand est-ce que viendra la dernière Catastrophe, qui mettra fin à tout cela ?

Il y a en suite un petit *Appendix*, concernant les Demi-pelagiens, & quelques uns de leurs Auteurs, que quelques Modernes ont voulu justifier, & que le Cardinal *de Noris* soutient avoir été justement condamnez, comme convaincus de Demi-pelagianisme.

III.

III. Les *Vindicia Augustiniana*, qui sont la troisiéme piece de ce volume, sont une défense de diverses pensées de *S. Augustin*, contre divers Jésuites, ou autres Auteurs, qui les ont censurées; une critique des jugemens peu avantageux, que l'on a faits de *S. Augustin*; & un recueil de ce que quantité de Jésuites ont dit de libre contre lui, avec des réponses tirées de *S. Augustin* & d'autres Auteurs Ecclesiastiques. En tout cela, comme dans tout l'ouvrage, lors qu'il s'agit de doctrine, l'Auteur se sert uniquement de l'autorité des Conciles & des Papes & de tout le parti qui a suivi les sentimens de *S. Augustin*, & non de preuves tirées de l'Écriture sainte, & de la Raison. Ceux qu'il favorise sont tous des hommes admirables, d'une grande érudition, & d'une grande sainteté; & les autres des ignorans, des gens de mauvaise foi & d'une conduite peu Chrétienne. Car, selon la coûtume ordinaire, il leur épargne aussi peu les paroles outrageantes, que l'encens aux autres. Bien des gens croient qu'il vaudroit mieux renoncer à l'usage, que l'on fait de l'autorité des Anciens; que de ne s'en servir, que pour donner du poids à ce que l'on approuve. Néanmoins

moins il faut avouër qu'il y a peu d'Auteurs, à la lecture desquels il y ait autant à profiter, pour l'histoire & pour la Chronologie Ecclesiastique, que dans celui-ci. Le *P. Pagi*, qui étoit ami particulier du Cardinal *de Noris*, s'est aussi beaucoup servi de ses lumières, dans le Tome de la Critique de *Baronius*, qui a paru de lui, & il n'y a pas de doute qu'il n'en fasse encore beaucoup d'usage, dans la suite. On fait qu'il y a long-temps que les Libraires de Geneve ont les manuscrits, & l'on est surpris qu'ils ne les impriment pas incessamment. Ils ne sauroient mieux faire & pour leur commerce & pour le Public; pourvu qu'ils le fassent bien, & fidelement. Car s'ils les impriment mal, & sans faire corriger avec soin les épreuves par des gens habiles, leur économie ne leur sera pas avantageuse; car assurément on ne les achettera pas. C'est un petit avertissement, qu'on leur donne, en passant, & qu'ils ne doivent pas prendre en mauvaise part; puis qu'il n'a d'autre but, que le bien du Public & leur avantage particulier.

IV. Les Dissertations suivantes étant ce qu'il y a de particulier dans cette édition, on s'y arrêtera davantage
que

que l'on n'a fait sur ce qui précède.

La première est l'histoire de la Controverse qui s'éleva à la fin du cinquième & au commencement du sixième siècle, touchant cette proposition : *un de la Trinité a souffert* ; que les uns approuverent , & que les autres rejettent, non seulement parmi les Nestoriens, mais encore parmi ceux du parti opposé, ou des *Orthodoxes*. *Nestorius* ayant été condamné à Ephèse, ceux qui le soutenoient opposèrent à la décision du Concile les Ecrits de *Theodore* Evêque de Mopsueste, maître de *Nestorius*, qui enseignoit la même chose que lui, & qui étoit fameux dans tout l'Orient, par son savoir & par la quantité des Volumes qu'il avoit composés, que l'on fait monter à dix mille. Là-dessus les Abbez des Monasteres de la grande Arménie firent faire des extraits de ces livres, qu'ils envoyèrent à *Proclus* Evêque de Constantinople, grand adversaire de *Nestorius*; qui ayant condamné les erreurs de *Theodore*, réduisit la doctrine Orthodoxe à ces deux propositions : *Un de la Trinité a été incarné* ; & : *un de la Trinité a été*.

Tome I.

B

CRU-

à Cap. I.

M. D. C.

crucifié en chair. Ces propositions firent ensuite de très-grandes querelles, les uns y donnant un sens Eutychien & les autres un sens Orthodoxe. *a. Pierre le Foulon*, fameux Eutychien & Evêque d'Antioche, les expliquoit selon son opinion, & fit ajouter au Trifagion: *saint Dieu, saint fort, saint Immortel*, ces paroles: *qui as souffert pour moi*; ce qu'il défendoit, en disant que le Trifagion ne s'adressoit qu'au fils. Au contraire Felix III. Evêque de Rome desapprouvoit ces expressions, comme il paroît par ses Lettres à l'Empereur Zenon.

Ce Prince fit en CCCC LXXXIII un Edit, pour faire cesser les disputes, qu'il nomma *Henoticon*, comme qui diroit *de réunion*, dans lequel il disoit
 „ que la Trinité étoit demeurée Trini-
 „ té, même après qu'un de la Sainte Tri-
 „ nité, le Verbe Dieu, avoit été in-
 „ carné: *Trinitas enim mansit Trinitas in*
incarnato uno de sancta Trinitate, *Deo*
verbo. Il y condamnoit aussi les Nestoriens, & les Eutychiens. Les deux partis s'opposèrent également, à cause de cela, de toutes leurs forces à cet Edit. Les Orthodoxes mêmes ne purent d'a-

bord

bord se résoudre à l'approuver , quoi que dans le fonds ils convinssent de la doctrine ; parce qu'il ne mettoit que trois Conciles , dont il fallût recevoir les décisions , & omettoit celui de Calcedoine , sans faire non plus mention de la Lettre de Léon le Grand à Flavien. A cause de cela, l'*Henoticon* fut aussi rejeté dans tout l'Occident ; mais les Prélats Orthodoxes de l'Orient le reçurent enfin pour la plupart , de peur de perdre leurs Evêchez. Anastase ayant ensuite succédé à Zenon , & s'étant déclaré pour l'Eutychianisme , fit ajouter au Trisagion : *qui as été crucifié pour nous.* Mais Justin , qui lui succéda en DXVIII. rétablit la doctrine Orthodoxe , & réunit ainsi l'Orient avec l'Occident ; qui s'étoient divisez , au sujet de l'*Henoticon*.

Le Pape Hormisdas avoit envoyé pour cela des Ambassadeurs à Constantinople , qui s'engagerent , dans des conférences qu'ils eurent avec quelques Moines de Scythie , en une dispute qui fait le principal sujet de cette Dissertation. Ces Moines soutenoient fortement qu'il falloit dire , *qu'un de la Trinité a été crucifié* ; & les Légats disoient

B 2

qu'il

qu'il suffisoit de recevoir les quatre Conciles Généraux, & la Lettre de *Léon*, sans qu'il fût besoin d'introduire aucune nouvelle expression. Là dessus les Moines envoyerent à Rome quelques-uns d'entre eux, pour soutenir leurs Theses, devant le Pape. *a* Toute la difficulté consistoit, non dans une difference réelle de doctrine; mais à savoir si l'on pouvoit se servir de cette expression, ou non; comme l'auteur le fait voir, par quantité de témoignages des Auteurs contemporains, contre ceux qui traitent d'Eutychiens ces Moines de Scythie. *b* Cependant les Légats, qui étoient à Constantinople, ne purent approuver ces manieres de parler; & ceux d'entre ces Moines, qui y étoient demeurez, se séparèrent de leur communion. *Justinien*, avant que d'être Empereur, desapprouva aussi les discours de ces Moines; mais étant devenu Empereur, il prit leur parti. *c* *Denys le petit*, célèbre par son Epoque que l'on suit encore dans les années de Jesus Christ, & qui étoit aussi Scythe les défendit aussi; pendant qu'un Prêtre, nommé *Trifolius* les attaqua. L'Auteur rapporte ses objections & les réfu-

a Cap. IV. *b* Cap. V. *c* Cap. VI.

réfute. Il fait auffi voir que Justinien, & d'autres Ecrivains du même tems regarderent cette difpute comme une pure conteftation de mots. C'est ainfi que les Grecs & les Latins difputoient fur le mot d'*hypoftafe* ; les derniers difant qu'il n'y a en Dieu qu'une *hypoftafe*, mais qu'il y a trois *perfonnes* ; & les premiers qu'il n'y a qu'une effence & trois *hypoftafes*. L'Auteur auroit encore pû recueillir de là, qu'il eft dangereux d'introduire de nouvelles expreffions, fur des fujets obscurs ; puis qu'il n'en naît que des difputes, qui scandalifent les peuples, & qui n'apprennent rien de nouveau aux Savans.

Cependant a les Evêques d'Orient & d'Afrique prirent le parti des Moines Scythes, qui étant retenus à Rome par *Hormisdas*, qui ne vouloit prononcer de ce différent, qu'au retour des Légats, qui étoient à Constantinople, s'en retirèrent enfin fans fa permiffion. Cette retraite le mit en colere, & il écrivit fortement à *Poffeffor* Evêque Africain contre eux. Néanmoins il ne les accufoit, d'aucune Héréfie, mais feulement d'opiniâtreté à défendre leur fentiment, & de préfomption. *Jean Ma-*

B 3 *xence,*

a Chap. VII.

ance, qui avoit pris hautement le parti des Moines, répondit aigrement à cette lettre, qu'il feignoit de croire n'être pas de l'Evêque de Rome. *a* La querelle s'échauffant tous les jours davantage, le Pape *Hormisdas* ne put jamais consentir, quelques lettres que *Justin* & *Justinien* lui écrivissent, à recevoir les nouvelles expressions; quoi que les Evêques d'Orient les eussent insérées dans leur profession de foi. *b* Comme la querelle ne finissoit point, *Ferrand* Diacre de Carthage, prié par quelques personnes, en écrivit, mais avec retenue, quoi qu'enfin il se déclarât pour les Moines de Scythie. *c* Enfin *Jean II.* qui fut élu Evêque de Rome en DXXXI. finit ces controverses, en recevant la These des Moines de Scythie, & *Justinien* même l'inséra dans une Loi de son Code, la même année DXXXIV.

La seconde Dissertation est une défense de la précédente; contre *Bruno Neusser*, qui l'avoit attaquée dans son *Prodromus Velitaris*, & contre un Anonyme, qui prétendoit que les Moines de Scythie avoient été de véritables hérétiques. Mais comme quelques Do-

cteurs

a Cap. VIII. *b* Cap. IX. *c* Cap. X.

teurs Protestans avoient eu soin d'opposer *Hormisdas* à *Jean II.* pour faire voir que les Papes ne sont pas infailibles, le Cardinal de *Noris** commence par concilier ces deux Papes. Il soutient qu'ils n'ont point été de différens sentimens, pour la chose même, mais qu'*Hormisdas* a seulement condamné la nouveauté des expressions des Moines de Scythie, qui pouvoient être prises en mauvais sens; & que *Jean II.* ne les a approuvées, que dans un sens Catholique, après avoir vû que l'Orient & l'Afrique les entendoient en ce sens-là. A cette occasion, il montre que l'ancienne Eglise a rejeté & approuvé en divers tems les mêmes expressions, prises en divers sens, ce qu'il fait voir par plusieurs exemples. Je m'étonne néanmoins qu'après cela il reproche à *Pelage* l'ambiguité des expressions dont il se servoit; puisque, si cela est vrai, c'est un défaut de toute l'Eglise de ces tems-là, plutôt que de *Pelage* en particulier, comme l'Auteur le fait voir dans ce Chapitre. Il faut avouer; si l'on veut dire la vérité; que ceux qui disputoient si long-tems sur des mots, & avec tant d'aigreur, étoient ou de fort petits esprits, s'ils ne s'entendoient pas les uns les au-

tres , & ne favoient pas se faire entendre ; ou de fort mal-honêtes gens , si , étant persuadez qu'ils étoient dans les mêmes sentimens , ils se querelloient avec tant de violence. Ainsi après avoir donné de grands éloges aux Anciens , on fait voir , sans y penser , en faisant leur histoire , qu'ils n'étoient ni plus éclairés , ni plus honêtes gens , que leur posterité.

Ensuite & l'Auteur répond à un Anonyme qui l'avoit attaqué , sur l'histoire des Moines de Scythie ; mais après avoir fait cette histoire , il n'est pas besoin d'entrer dans le détail des objections & des réponses. Les Curieux pourront s'en instruire dans l'Original.

La troisième Dissertation regarde quelques anciens Demi-Pelagiens , dont l'on accuse l'Auteur d'avoir injustement mal parlé. Il semble que ce soit un Jesuite Italien , qui sous le nom d'un Docteur de Sorbonne , propose des difficultez , qu'il nomme *scrupules* , à ceux qui avoient approuvé à Rome l'*Histoire Pelagienne* du Cardinal de Noris ; & qui leur veut persuader qu'ils l'ont autorisé par là à diffamer

a Cap. II.

mer des Prélats & des Ecclesiastiques Orthodoxes. Le premier est *Vincent de Lerins*, qu'il a dit avoir mis de son Demi-Pelagianisme dans son *Commo-nitoire*, loué généralement de tout le monde. Mais le Cardinal *de Noris* fait voir qu'il n'a parlé ainsi, qu'après plusieurs Auteurs Catholiques, dont il rapporte les témoignages. Les autres sont les Evêques de France du V. siècle, dont la plupart ont été Demi-Pelagiens. Comme l'Antiquité a dit du bien de leurs vertus, dont leurs Adversaires même n'ont pu disconvenir, on a recherché comment cela étoit compatible avec leur opinion, que l'on traite d'Hérésie. On répond que cette opinion n'étoit pas encore condamnée, comme hérétique, & que par conséquent on pouvoit disputer pour & contre, sans cesser d'être homme de bien. Ainsi une fausse doctrine ne fait point de mal, quand elle n'est pas condamnée; & elle damne dès qu'elle l'est, si on la retient, sachant qu'elle est condamnée. A cette occasion, on fait plusieurs réflexions sur l'ignorance *vincible & invincible*, où pouvoient être les Prélats Demi-Pelagiens, concernant la vérité. Il y a encore diverses remarques, que l'on ne peut

pas rapporter , de peur d'être trop long.

La quatrième Dissertation est une réponse à l'*Appendix* des scrupales de l'Anonyme ; réfuté dans la précédente. Il s'agit encore du *Commonitoire* de *Vincent de Lerins* , dans lequel le *Cardinal de Noris* avoit trouvé des marques de *Demi-Pelagianisme*. Son *Adversaire* prétend qu'il n'y en a point, mais apparemment pour pouvoir dire la même chose que *Vincent*, sans pouvoir être accusé de *Demi-Pelagianisme*. On revient aussi aux *Evêques Demi-Pelagiens*, qui étoient alors en France , que l'on soutient toujours avoir été en grand nombre ; ce que l'on prouve par l'autorité des *Jesuites Denys Petau & Theophile Rainaud*, & par d'autres preuves de fait. Enfin on traite encore de l'ignorance des *Prélats Demi-Pelagiens* ; pour savoir si on la doit nommer *vincible*, ou *invincible*, & comment on la peut excuser. Ce sont des subtilitez Scholastiques, que l'on applique à des faits, dans lesquels peu de gens prennent intérêt.

La cinquième Dissertation ne regarde aucun des Anciens, mais le *Cardinal de Noris* lui-même. C'est la coutume

tume des Jesuites d'accuser de Calvinisme ceux qui soutiennent les sentimens de *S. Augustin* : & les Protestans, qui ne sont pas assurément amis des Jesuites, disent qu'ils ont raison. Cela fait que cette accusation est d'autant plus dangereuse. L'Auteur nous apprend qu'il y avoit vint ans (en 1695) qu'on avoit publié un petit livre contre lui, intitulé : *Germanitates Cornelii Jansenii & Henrici Noris* ; qui parut ainsi peu de tems après son *Histoire Pelagienne*. On répondit à ce livre, par un autre, dont voici le titre : *Geræ germanæ germanitatum Cornelii Jansenii & Henrici Noris*. Par ce moyen, le livre de ce dernier passa par l'examen de l'Inquisition sans être bêté. Mais en 1695. quelque Jesuite publia encore deux petits Ecris Latins & un en Italien, où il renouvella la même accusation , & c'est à quoi l'Auteur répond ici.

L'Adversaire du Cardinal *de Noris* réduit son accusation à deux propositions principales. La premiere est que l'Auteur de l'*Histoire Pelagienne* soutient que celui qui viole la loi est coupable de peché , quoi que Dieu ne lui ait pas donné la grace prochaine suffisante, par laquelle il puisse observer le commandement

dement. La seconde c'est que les justes même sont privez d'un tel secours prochainement suffisant, lors qu'il s'agit de l'observation de quelque commandement, qu'on ne peut pas accomplir sans la grace. Pour exprimer en termes communs ce que veut dire le secours éloigné & prochain; le secours *éloigné* signifie les facultez de la creature raisonnable, comme l'entendement & la volonté; sans lesquelles on ne pourroit lui commander, ni lui défendre rien: & le secours *prochain* est une disposition de ces facultez, qui fait qu'il ne faut qu'un acte de la volonté pour agir conformément à la loi, à laquelle on n'est point invinciblement opposé dans son esprit. Le pouvoir *éloigné* ne sert jamais de rien, ni ne peut de rien servir sans le *prochain*. Le Cardinal de Noris soutient ces propositions, par l'autorité des Docteurs, dont plusieurs mêmes sont Jesuites, & rapporte les differences, qu'il croit être entre les sentimens & ceux de *Jansenius*. Bien des gens pourront croire que ces differences sont bien plus dans les mots, que dans les choses, & que *Jansenius* souscriroit sans peine les propositions du Cardinal, expliquées comme il les explique, quoi que l'Evêque d'Ypre semble

ble les contredire en paroles. La vérité est, que comme les Jesuites sont très-embarrassez à montrer qu'ils ne sont ni Pelagiens, ni Demi-Pelagiens & ceux qui suivent de bonne foi les sentimens de *S. Augustin* se fatiguent vainement à prouver qu'ils ne sont ni Calvinistes en cela, ni Jansenistes. Les uns & les autres sont obligez de paroître condamner ceux dont ils suivent les sentimens, & approuver ceux qu'ils condamnent. C'est ce qui arrive presque toujours, quand on ne cherche pas ce qui est vrai en soi-même, mais ce qui est conforme aux décisions des Docteurs sujets à se contredire eux-mêmes; parce qu'ils ont cherché aussi non la vérité, mais l'avantage du parti, où ils étoient. On pourra s'en convaincre avec plus de certitude, en lisant les *Mémoires concernant l'Histoire du Jansenisme*, inserez dans le Tome xiv. de la *Bibliothèque Universelle*, & imprimez aussi à part.

Enfin on voit ici une Dissertation du P. *Fulgence Fosse*, Augustin, où il réfute cinquante propositions que le P. *François Macedo* avoit avancées touchant un voyage, qu'il croyoit que *S. Augustin* avoit fait à Rome, après avoir reçu le baptême à Milan. L'Au-

teur appelle ces propositions ou ces faits *cinquante songes*, & n'épargne pas les railleries, & ce qu'*Horace* appelle *habum acetum*, au bon *P. Macedo*. En effet il est très-assuré que *S. Augustin* n'alla point à Rome, après son baptême, mais en Afrique, d'où il n'est jamais sorti depuis. On pourra s'en assurer en lisant la vie de cet Evêque, publiée à Paris par les *Bénédictins* & rimprimée à Amsterdam en *MDCCLII.* comme un *XI. Tome* des *OEuvres* de ce Pere, avec l'Indice Général. Le Cardinal de *Noris* avoit déjà fait sentir en *MDCLXXIV.* au *P. Macedo* dans une Lettre qu'il lui adresse, & qu'il nomme *Adventoria*, qu'il n'étoit pas sûr pour lui de se mêler de parler d'*Histoire Ecclésiastique*, & sur tout du siècle de *S. Augustin*. Jamais homme ne fut mieux étrillé, que celui-là. On a rimprimé cette Lettre dans l'*Appendix Augustiniana*, ou dans le *XII. Tome* des *OEuvres* de *S. Augustin*, ou au moins de leurs dépendances. Il auroit été dommage qu'elle perît, & il seroit à souhaiter que le Cardinal de *Noris* donnât ordre à quelqu'un de publier ce qu'il peut avoir encore fait de semblable, s'il n'a pas le loisir de le faire lui même. Il y a infiniment à

pro-

profiter dans tout ce qu'on a vû de lui, & s'il ne se pique pas d'écrire en stile Ciceronien, dont se piquoient les Italiens, il y a deux cents ans, ou environ ; il n'en écrit pas avec moins d'agrément, pour ceux qui s'attachent plus aux choses, qu'aux mots, & il ne laisse pas d'être plein d'applications très-heureuses, non seulement de passages de Peres, mais des meilleurs Auteurs profanes, & de se faire lire avec plaisir. D'ailleurs les recherches curieuses, & l'érudition recompensent bien le Lecteur de ce qu'il pourroit trouver à redire dans la Latinité. Quoique ce savant Homme ait beaucoup gagné, si l'on considère les revenus & la dignité, en devenant Cardinal, & que ses parens & ses amis aient sujet à cet égard de l'en féliciter ; les belles Lettres, & l'Histoire Ecclesiastique y ont sans doute beaucoup perdu, n'étant pas possible qu'il leur donne le tems qu'il leur donnoit, ni qu'il entreprenne de grands Ouvrages, dans l'embarras & dans les intrigues des affaires de la Cour de Rome. Quelque services qu'il lui puisse rendre, ils n'égalent jamais en mérite ceux qu'il auroit apparemment rendus aux Lettres Saintes & Profanes. Mais il faut
sc

se consoler de tout, & il y a peut-être bien des gens, dans l'Eglise Romaine; qui n'en sont pas fâchez. Ses principaux Adversaires, les Jesuites, ont sujet de se consoler du chagrin qu'ils ont eu de le voir devenir Cardinal; puis que s'ils ont un ennemi de plus, dans le Sacré College, ils ont un terrible Adversaire de moins, dans la République des Lettres.

ARTICLE II.

PHILIPPI DE LEYDEN
Tractatus Juridico-Politiici. Accedunt huic Editioni Auctoris Vita & Index Legum ad quas scripsit. Recensuit & Indice auxit Sebast. Petzoldus Reg. Majest. Borussiae Bibliothecarius. Prostant apud eundem Amstelod. 1701. in 4. pagg 406.

CE Jurisconsulte étoit devenu rare, n'ayant été imprimé qu'une fois à Leyde en MDXVI. chez *Jean Severin*. Cette Edition étoit difficile à lire, parce qu'outre qu'elle étoit en caracteres de ce tems-là, elle étoit pleine d'abréviations, qu'il n'étoit pas facile de déchiffrer, & qui choquoient la vue.

Ce-

Cependant il n'étoit nullement à mépriser, puis qu'il traite assez bien quantité de questions de Jurisprudence & de Politique , & qu'il pouvoit servir à mieux entendre les anciens usages & les anciennes Loix des Païs-Bas ; ce qui a fait qu'*Hugues Grotius*, qui étoit un excellent juge de ces sortes de choses , en a parlé avantageusement & dans son traité de l'antiquité de la *Republique des Bataves* , & dans son *Introduction à la Jurisprudence de Hollande*. On a donc de l'obligation à ceux qui l'ont fait rimprimer , & qui ont eu, avec raison , rendre service en cela aux Jurisconsultes des Provinces-Unies , & à ceux qui se plaisent à rechercher cette espèce d'Antiquitez.

Pour faire connoître l'Auteur, on a mis au devant ce qu'on a pû savoir de sa personne , par ses Ecrits & par ceux qui ont parlé de lui. *M. de Vroede*, Bourgmestre d'Amsterdam & très versé dans la jurisprudence en général, & dans celle des Provinces-Unies en particulier, a pris la peine de faire ce recueil. Ce *Philippe de Leyden* étoit fils de *Pierre* des enfans de *Gobburg* & de *Christine* des enfans de *Francon* ; car c'est ainsi qu'il parle lui même. Il fut Professeur en Droit Canonique à Paris

en

en MCCCLXIX. & en suite Vicaire général & Assesseur d'*Arnaud* de Hoorn Evêque d'Utrecht, qui parvint à cette dignité en MCCCLXXI. Il fut de plus Chanoine d'Utrecht, de S. Marie de Condé, & de S. Pancrace de Leyde. *Guillaume de Baviere*, Comte de Hollande, l'employa dans ses affaires & lui donna une pension. *Albert*, qui fut tuteur de *Guillaume* devenu fou, l'employa aussi, & l'envoya en Ambassade au Pape *Gregoire XI.* qui demouroit alors à Avignon. C'est là ce qu'on a principalement recueilli de ses Oeuvres, & qui suffit pour faire connoître que ce fut un homme assez estimé en son tems. Voyez le Cas LXXXII. dans son traité de *cura Reipublice.*

Après les témoignages, qui concernent la vie de l'Auteur, on voit un recueil des sentences & des faits remarquables, qui se trouvent dans les Traittez de *Philippe de Leide*, & que l'on nomme *Medulla Tractatum* &c. On peut voir là un échantillon de la Morale & de la Politique de l'Auteur, qui ne sont assurément pas mauvaises, en quantité de choses.

On trouve ensuite une Dédicace qui étoit dans l'édition de Leide, & qui fut

!!!

com-

composée par un nommé *Josse Franco-
nis*, ou fils de *Franco*, ou *François*, de
la même ville, & adressée à un *Vincent
Cornelii*, ou fils de *Corneille*; car dans
ce tems-là le nom du Pere servoit de
surnom à ses enfans, comme cela se
pratique encore parmi le peuple en
Hollande & dans le voisinage. Ce *Vin-
cent Cornelisz* étoit Maître des Finan-
ces de *Charles*, qui n'étoit alors que
Roi de Castille, Archiduc d'Autriche,
Comte de Bourgogne &c. *Josse Fransze*
y fait l'éloge de son Auteur, à qui il
attribue avec raison beaucoup de sa-
voir dans la Jurisprudence & dans la
Politique; mais pour ce qu'il appelle
Tullianæ eloquentiæ venustas, & qu'il dit
qu'on y trouvera, on voit bien que le
bon Maître *Josse* n'avoit guere lû *Cice-
ron*. Les belles Lettres ne faisoient que
renaître en ce tems-là, & ceux qui
passoient leur vie à lire les *Décretales*,
& les Ecrits de *Barthole* & de *Balde*,
n'en pouvoient pas savoir davanta-
ge.

La Dédicace est suivie d'une Préface
du même, comme il semble, intitulée
*Prohemium excitans ad labores & exer-
citiū*, & où il fait voir la nécessité du
travail & de l'industrie, en un stile bien
éloigné de celui de *Cicéron*. Aussi in-
troduit-

trouvent-il un Païsan, qui vante le travail & la peine. Il y insere une maxime de Politique, que Philippe lui-même débite en plus d'un endroit, c'est qu'il est dangereux pour l'Etat, lors que le Prince est pauvre, & que les particuliers sont riches. Cette maxime n'étoit pas sans doute desagréable aux Comtes de Hollande, ni aux Archevêques d'Utrecht. Mais il auroit été à souhaiter qu'il eût pû trouver le moyen de rendre également & le Prince & le peuple riches; car au fonds quand un Prince est riche & le peuple pauvre, le Prince ne sauroit demeurer riche long-tems, à moins qu'il ne négociât lui-même; puis que le fonds, d'où il puise ses richesses, étant épuisé, il ne peut plus en tirer de nouvelles. Ce fonds comme l'on fait, est l'industrie du peuple, qu'il ne sauroit faire valloir, sans argent.

Il y a encore une autre Préface, intitulée, *Metaphora præteriti ad præsens, super dispositione bonorum Reipublicæ.* C'est encore un discours du même Païsan, que l'Auteur introduit dans la Préface précédente, mais qui débite ici une Fable, où il représente le Prince sous l'image d'un Lion. Il dit qu'un terrible Lion nourrissoit ses petits en
paix,

paix , dans un antre , d'où personne n'osoit approcher ; quoi que ce Lion s'en allât souvent dans des forêts éloignées ; parce qu'il avoit soin de ne faire aucun dommage à ses voisins. *Madame la Lionne*, car c'est ainsi qu'il parle , étoit respectée dans son antre où chacun la venoit voir , & *Messieurs les Lionceaux* fort honorez , parce que les animaux voisins y alloient & venoient librement , & jouissoient d'une entière sûreté, *sous la queue des Lions*. Comme le Lion conservoit avec soin ce qui étoit à lui , & rendoit bonne justice à tout le monde, son royaume étoit florissant.

Ici le Païsan vouloit finir sa fable mais on le pria de la continuer , ce qu'il fit, comme malgré lui ; *Et grandi dolore vultum prostravit ad bassum*, en baissant la tête. Il dit ensuite que la division s'étant mise dans le royaume, on vit tout aller en décadence ; ce qu'il décrit d'une manière, où il tâche d'imiter Esope, quoi que fort grossièrement. Enfin il finit en disant qu'un Lion , *tiré du nid d'une Aigle* rétablirait l'union , & rameneroit la paix & l'abondance , parce qu'on n'obéiroit qu'à lui ; sur quoi il fait cette exclamation : *ô quam sanctum Et divinum pio*
Et

Et soli subesse Principi! O que c'est une chose sainte & divine d'obeir à un seul Prince pieux ! On voit bien qu'il veut décrire par là le gouvernement de Charles V. Mais la suite du tems fit voir, que ce Lion, tiré du nid d'une Aigle, étoit bien plus propre à dévorer & à perdre tout, qu'à entretenir la tranquillité & l'abondance.

Le *Traité du soin de la République Et du sort de celui qui gouverne*, commence par une espece de Dédicace de l'Université d'Orleans à *Guillaume* Duc de Baviere, & Comte de Hollande, à qui elle envoie ce livre; sans dire un mot de *Philippe de Leide*, comme si c'étoit cette Academie, qui l'eût composé. Cependant il paroît, par quantité d'endroits, que *Philippe* en est le véritable Auteur. Peut-être que l'Université d'Orleans en avoit l'Original, quelle envoya au Comte *Guillaume*. Quoi qu'il en soit, elle lui dit, sans façon, qu'elle a appris qu'étant jeune, il avoit trop liberalement accordé à ses sujets, ce qu'ils lui demandoient, & que ses sujets avoient étrangement abusé de sa facilité. „ Comme vos sujets, „ disent ils, ont demandé sans discrétion & sans pudeur : vous leur avez „ accordé leurs prieres légèrement, & „ sans

„sans mûr examen. *Sicut subditi vestri indiscretè & inverecondè petiverunt: ita inconsultè & sine maturitate precibus annuisti.* Ce fut ce *Guillaume*, qui mourut en *MCCCXVII*, & qui avoit donné sa fille au Daupin de France. On en trouvera l'Histoire dans le *XV. Livre des Annales de Matthieu Vossius.* En lisant cet Ouvrage, on comprendra qu'il y a bien des choses accommodées au tems, & aux interêts du Prince. C'est un mal, qui arrive aux Sciences les plus relevées; dont les hommes se servent souvent, plutôt pour satisfaire leurs passions, que pour éclairer les esprits de la lumière de la Verité.

La méthode du Livre est de proposer un Cas, d'y répondre en général par une Loi du Droit Civil, ou Canonique; sur laquelle on apporte diverses exceptions, & plusieurs remarques particulières. Il y a *LXXXV. Cas*, qui sont discutez de cette manière, avec assez d'ordre & de bon sens. Le premier Cas, par exemple est celui-ci: *Un Prince avoit accordé à une Ville qu'elle hériteroit des biens, de ceux qui mourroient sans faire de testament, & sans légitime héritier. Là dessus Titius meurt sans testament & sans héritier. Le Pro-*
curateur

curcur de la ville prétend de se saisir de ces biens ; mais le Trésorier du Prince le contredit, & soutient que par le droit ces biens appartiennent au Prince. C'étoit une question fort nécessaire en ce tems-là. Marguerite, Comtesse de Hollande, & ses enfans accorderent des privilèges à quiconque en voulut acheter, ou à ceux qu'ils voulurent gagner ; d'où vient qu'on nommoit *Albert* son fils, pere de *Guillaume*, dont on a parlé, le *Chieur de Privilèges*. On répond à cette question par la 1. Loi du Titre du Code Justinien, de *bonis vacantibus* & *incorporatione* ; dans laquelle *Diocletien* & *Maximien* disent nettement que les biens de ceux qui meurent sans testament, & sans héritiers légitimes, doivent être saisis pour le Fisc, & qu'il ne faut pas écouter les villes, qui sous prétexte de privilege, voudroient se les attribuer. Que si l'on trouve dur que pour avoir oublié de faire un testament, les parens éloignez du défunt soient privez de sa succession ; on répond que c'est sa faute, puisque personne ne l'a empêché de tester, & qu'au reste *dormientibus jura non subveniunt*. A cette maxime de Droit, l'Auteur joint cette parole de S. Augustin : *Qui te creavit sine te, non te salvabit sine te*, quoi que

que l'homme, dit-il, ne se relève que par la grace prévenante ; il ajoute qu'on peut raisonner, par ce principe, contre les Princes négligens, qui sont exposez comme un Oiseau à une flèche; ou dont la négligence donne occasion à leurs Officiers de s'aquiter mal de leur devoir.

Mais les remarques les plus considérables, qu'il y a sur la resolution du cas proposé, c'est, que ce qui est appliqué à un certain usage, ne doit pas être employé à autre chose. C'est pourquoi il y a des droits, que le Prince ne peut pas aliener ; & cela à cause du bien de l'Etat, dont le salut consiste dans la puissance du Prince. Cela étant, si un Prince les a alienez, par de certains Privileges, on prétend qu'on a droit de les révoquer : de même que l'Eglise a droit de revendiquer tous les biens, de quelque maniere qu'ils aient été alienez. Néanmoins l'Auteur excepte les privileges qu'un Prince pourroit avoir accordez à une Eglise, ce qu'il prouve par le Droit Canonique, & par cette raison, qui en est tirée : „ La république s'augmente, en entretenant „ les Ecclesiastiques, les prieres des „ quels sont utiles aux Royaumes. *Aug-*

mentatur namque Respublica in sustentan-
Tome I. C do

do viros Ecclesiasticos, quorum precibus regna juvantur. Je ne sai si leurs prieres sont plus efficaces que celles des autres, car on n'a point de révelation là dessus ; mais je sai bien que les Royaumes d'Espagne, de Portugal, de Naples, de Boheme &c. sont très-considérablement diminuez, par les biens que les Ecclesiastiques y ont aquis, & y aquierent tous les jours.

On ne peut pas nier qu'il n'y ait eu des Privileges accordez trop légèrement, par des Princes affamez d'argent, ou surpris par de fausses représentations ; mais on ne peut pas à cause de cela, faire dépendre la durée de toutes sortes de privileges du caprice changeant des Princes, sans exposer la société à des brouilleries, qui seroient difficiles à appaiser. Quelle Ville & quelle Communauté pourroit souffrir patiemment qu'un Prince lui ôtât les privileges, qu'un de ses prédecesseurs lui auroit accordez, sans qu'elle eût rien fait qui lui pût attirer cette disgrâce ? Quelle estime pourroit-on même faire de ces privileges, qui ne dureroient qu'autant qu'il plairoit au Souverain ? Ainsi en élevant les Princes au dessus des Privileges, on leur fait autant de tort qu'au peuple.

Il y a de semblables Cas dans tout l'Ouvrage, pour la résolution desquels l'Auteur emploie non seulement les Jurisconsultes, mais divers autres Auteurs, sans en excepter les Poètes. Il cite souvent *Ovide*, mais sur tout les distiques de *Caton*, *Jean* dans son *Speculum*, *Alain* & d'autres Poètes semblables, qui disent souvent d'assez bonnes moralitez, en de mauvais vers.

Quelquefois aussi, on trouve des faits historiques, concernant la Hollande & le voisinage, dans la résolution de certains Cas, où l'on ne croiroit pas les trouver. Ainsi pour profiter de ce Livre, il faut le lire tout entier. Quoi que le style en soit barbare, & la méthode trop Scholastique, on peut néanmoins le lire sans ennui; à cause de la diversité des matieres importantes, & des citations. Par exemple, sur le Cas LXI. il s'agit de savoir si un Prince doit donner permission à une Partie de produire de nouveaux témoins, lors qu'elle s'est apperçue qu'elle va être condamnée; parce que sa Partie a convaincu les Juges de la justice de sa cause. L'Auteur ne se contente pas de faire voir que le Prince ne doit pas accorder des Lettres, qui ordonnent aux Juges d'ouïr ces nouveaux

témoins; il montre encore qu'il ne doit pas être partial, comme il est arrivé plus d'une fois en Hollande, ce qu'il prouve par des exemples de son tems. A cette occasion il déplore les divisions qui y étoient, & fait voir que *Delft*, *Dordrecht* & *Harlem* en avoient beaucoup souffert. C'étoit du tems des factions des *Houks* & des *Cabillaux*. Il dit aussi que l'an M CCC LXXIV le jour de la fête de S. Denys, ou le 29. de Septembre, il arriva que les Dignes se rompirent en divers endroits, & que la Hollande fut couverte d'eau. Il arriva une seconde inondation en M CCC LXXV. le lendemain de la S. Denys, ou le jour de la S. Victor, de sorte qu'il y eut deux inondations, dans l'espace d'un an. Les Annales du Pais ne parlent pas si distinctement de ces inondations. Voici comme l'Auteur décrit la seconde: *Istis temporibus, anto, scilicet, revoluto, quo maxima fuit aquarum inundantia, ut prædicitur, ipso die Dionysii, in revolutione ejusdem anni M CCC LXXV ipso die Victoris, in crastino Dionysii, radix ventorum dissoluta est, & tremuit omnis terra, aggeres confracti sunt, qui maximis expensis & laboribus reparati fuerant, & multi, quod gravius, recidivam passi. Et principa-*

*cipalis agger totius Hollandensis patriæ, qui dicitur Vriefendyck, ruptus est multipliciter ex impetu ventorum, & aquarum turbulenta caligine; & forsan defectus iustitiæ aggeris prædicti bonam reparationem impedivisse dicitur; non enim defensus est ille populus, sicut narratur supra in Casu Agricultarum not. fin. vers. per præmissa. Et aggeres rupti sunt dicto ventorum impetu in tota quasi Zelandia, quæ commiseratione (sic lege, non cum amore) digna est, ut supra in Casu S. Mariæ not. prim. vers. præmissa. Et propter defectum iustitiæ &c. ut sup. in Casu Rhylandiæ not. tert. vers. propter cujus defectum. Et est mirabile in auribus multorum, quòd adveniente vespere diei S. Victoris prædicti, vigente tempestate, subiter tonitrum intonuit, & horribile horâ quasi cœnæ; & dictum est ab expertis, quod nisi per ictum illum mare refrenatum fuisset, pejora plurima evenissent. Et ita visum est, oculatâ fide, quòd mare sedatum est. Superiora namque regunt inferiora &c. Si l'on trouve dans quelque Auteur ancien cette expression *radix ventorum dissoluta est*, la racine des vents a été détachée, dans la description d'une tempête extraordinaire; on croiroit qu'il l'auroit prise de quelque Poëte Tragique ou Dithyram-*

bique. Pour ce qui est du tonnerre, qui arrêta l'inondation de la mer; il y a de l'apparence qu'alors le vent changea, l'air & les vapeurs ayant été poussés d'un autre côté. Si on lit au reste la résolution des Cas, que *Philippe* cite ci-dessus, on y trouvera diverses choses concernant l'histoire de ces Provinces, qu'on ne sera pas fâché d'avoir luës. Il seroit à souhaiter, que l'on eût plusieurs semblables Auteurs, on en pourroit tirer de grandes lumieres, pour l'Histoire de ces pais.

On ne peut pas entreprendre d'en donner des Extraits, puis qu'ils rempliroient un volume bien plus gros que celui-ci. Comme l'Auteur n'avoit gardé aucun ordre entre les cas qu'il y propose, il en a fait lui-même une espece d'abregé & d'indice, pour en rendre l'usage plus facile. Il nomme cet Abregé: *compilatio brevis, sive Tabula Tractatus de cura Reipublicæ & sorte principantis*. Il le dédie à *Gberard* Curé de Nortwyck, dans le Comté de Hollande. Il réduit son Traité à certaines *Rubriques*, sous chacune desquelles il met les matieres, qui y ont du rapport, & qu'il renferme en certaines maximes. La 1. est de l'immunité de la République & du salut des
su-

sujets : la 2. *du gouvernement des Princes* : la 3. *des coûtumes & des usages du pais* : la 4. *de ce que l'on a demandé injustement & dont la concession est nulle* : la 5. *du trésor du Prince ou du Fisc* : la 6. *des peines des délinquants, dans la Suite, ou parmi les Officiers du Prince* : la 7. *des questions tant de fait, que de droit* : la 8. *des raisonnemens de l'Ecole* : la 9. *de celui qui gouverne* : la 10. *de ceux qui procurent le bien de l'Etat*. On verra ici quantité de très-bonnes maximes de Droit & de Politique, & dont plusieurs sont tirées des anciens Jurisconsultes Romains, d'autres du Droit Canonique, & d'autres enfin de la pratique & du bon sens. Il est bon d'en donner ici quelques exemples.

Voici donc quelques maximes de la première Rubrique : *Omnes convenit utilitatibus publicis deservire, quarum salvatione res singulorum conservantur; nec singuli libertate solita gaudere valent, auctoritate publicâ, ut servitricè, subactâ.*

„ Il faut que chacun procure le bien
 „ public, puis que par le salut de l'Etat
 „ le bien des particuliers est conservé,
 „ & que chacun en particulier ne peut
 „ pas jouir de la liberté ordinaire, si
 „ l'on fait servir le bien public à l'avan-
 „ tage des particuliers.

Nulla dignitas, nulla religio, seu prerogativa personæ publicam transvectionem potest excusare, seu impedire vublicam utilitatem. „ Aucune dignité, aucun scrupule, ni prérogative des personnes ne peut empêcher le bien public.

Nullum rescriptum, nullum mandatum, nulla gratia, nullus favor, dignitas, privilegium, pragmatica sanctio, vel sacra adnotatio Reipublicæ, vel ejusdem utilitati præjudicare potest. „ Aucune ordonnance, aucun ordre, aucune grace, aucune faveur, ou dignité, aucun privilege, aucune pragmatique sanction, ou commandement de l'Empereur ne peut-être contraire à l'Etat, ou préjudicier à son bien.

Multùm expedit Reipublicæ viros habere litteratos, qui leges noverint & jura Majorum. „ Il importe beaucoup à l'Etat, qu'il y ait des gens savans, qui sâchent les Loix & le droit établi par nos Prédecesseurs.

De Apicibus juris & privilegiorum non est disputandum, ubi de salute omnium agitur in uno capite conservanda. Nam Respublica, quod absit! si succumberet, Ecclesiasticorum quies & eorum devotio penitus deperiret. „ Il ne faut pas

„ pas chicaner sur les termes du Droit,
 „ & sur les Privileges , lors qu'il s'a-
 „ git de conserver le bien de tous en
 „ quelque point. Car si l'Etat peris-
 „ soit, ce qu'à Dieu ne plaise, le re-
 „ pos des Ecclesiastiques & leur dévo-
 „ tion periroit.

*Reipublicæ periculosum est, cùm Prin-
 tipes adjecti sunt cubiculariis audacibus,
 juvenilibus, improvidis & inhonestis.*

„ L'Etat est en danger , lors que les
 „ Princes sont accoutumez à avoir des
 „ Officiers hardis, jeunes, imprudens
 „ & mal-honêtes.

*Officia Reipublicæ magis invitis &
 renitentibus, quàm per labores, & quo-
 dam privilegio aspirantibus sunt confe-
 renda. Nam Dei habentes memoriam
 ad hæc difficulter accedunt.*

„ Il vaut
 „ mieux donner les emplois de l'Etat
 „ à ceux qui ne les acceptent que par
 „ force, & malgré eux, qu'à ceux qui
 „ se donnent de la peine pour y par-
 „ venir, ou qui s'appuyent sur quel-
 „ que privilege; car ceux qui craignent
 „ Dieu, ne s'y engagent qu'avec beau-
 „ coup de difficulté.

On trouvera quantité de semblables
 maximes aussi bonnes, ou meilleures
 que celles-ci, en feuilletant ces Rubri-
 ques. Quoi qu'elles ne soient pas

toutes également bien exprimées, il y a par tout beaucoup de bon sens.

Après cela, il y a un petit traité, intitulé : *Tractatus de formis & semitis Reipublicæ utilius & facilius gubernande*, ou de la maniere de gouverner l'Etat, utilement & facilement. L'Auteur le dédie au Chapitre de S. Francrace de Leide, dont il étoit membre. Il est aussi divisé en Rubriques, composées de maximes de Droit, de Morale & de Politique. Ces Rubriques traitent 1. de la Religion, 2. de la puissance du Prince, 3. de la Justice, 4. du gouvernement des Villes, 5. du Mariage, 6. de la Milice, 7. de la liberté des Païsans.

Il y joint un petit discours d'Economie, qui a pour titre: *de modo & regula rei familiaris facilius gubernande*. Le discours est de je ne sai quel Bernard, qui ne prend d'autre titre sinon celui de *in senium deductus*, & qui adresse cet ouvrage à un Raimond Seigneur de S. Ambroise. Ce sont aussi des sentences réduites à certains chefs. Il parle d'abord de la maniere d'entretenir sa famille, & donne de bons avis là dessus, & exprimez assez agréablement en Latinité Macaronique.

a Il n'y a pas de l'apparence que ce soit l'Abbé de Clairvaux.

nique. En voici un, qui n'est pas des moins importans : *Fac gulam litigare cum bursa, & caveas cujus advocatus existas, aut inter gulam & bursam qualem sententiam feras : nam gula probat affectionibus, testibus non vocatis; bursa evidenter probat, arcâ & cellariâ vacuatis, vel brevi tempore vacuandis. Tum malè judicas contra gulam, quando avaritia bursam ligat; numquam rectè inter gulam & bursam avaritia judicabit.*

„ Faites en sorte que vôtre bouche
 „ plaide vôtre bourse, mais prenez
 „ bien garde de laquelle des deux vous
 „ ferez avocat, ou quel jugement vous
 „ ferez de leur démêlé; car la bouche
 „ ne prouve rien, que par des passions,
 „ & ne produit aucuns témoins : la
 „ bourse au contraire a pour elle des
 „ preuves évidentes, en montrant le
 „ coffre, ou les celliers vuides, ou
 „ prêts à être vuidez. Vous jugez seu-
 „ lement mal contre la bouche, lors
 „ que l'avarice lie la bourse; l'avarice
 „ ne juge jamais bien entre elles.

De fœminis tuis suspectis, dit le bon Bernard, quid agant ignorantiam quæras & non scientiam; postquam sciveris crimen malæ uxoris, à nullo medico curaberis. Dolorem de mala uxore tunc mitigabis, quando audies sinistra de uxori-
 bus

bus alienis. „ Quand vous avez des
 „ femmes suspectes, ignorez plutôt ce
 „ qu'elles font, que d'en vouloir être
 „ informé. Quand vous aurez sù le cri-
 „ me d'une méchante femme, au-
 „ cun médecin ne vous guérira. VÔ-
 „ tre douleur s'appaisera, lors que vous
 „ entendrez mal parler des femmes des
 „ autres.

Homo, dit-il encore, *joculatoribus*
intentus citò uxorem habebit, cui nomen
erit Paupertas. Sed quis erit ejus filius?
Derisio. „ Un homme qui prête l'o-
 „ reille aux moqueurs aura bien tôt
 „ une femme, qui s'appellera *la Pau-*
 „ *vreté.* Mais quel enfant aura-t-il?
 „ *La moquerie.*

Si vis edificare domum, te inducat
necessitas, & non voluntas. Cupiditas
edificandi edificando non tollitur. Nimia
& inordinata edificandi cupiditas ex-
spectat edificiorum venditionem. Turris
completa & arca evacuata faciunt tardè
sed hominem sapientem. „ Si vous vou-
 „ lez bâtir que ce soit la nécessité &
 „ non le plaisir de bâtir, qui vous y
 „ porte. L'envie de bâtir ne s'éteint
 „ pas, en bâtissant. Une trop grande
 „ & une desordonnée envie de bâtir
 „ doit s'attendre à voir la vente de ses
 „ bâtimens. Une tour achevée & le
 „ cof-

„ coffre vuide rendent l'homme sage,
 „ mais un peu tard.

Canes valde parvos dimitte clericū & reginā; canes custodes utiles sunt; canes ad venandum plus constant, quam conferrunt. „ Laissez les petits chiens aux
 „ Ecclesiastiques & aux Reines. Les
 „ chiens qui gardent sont utiles, mais
 „ les chiens de chasse coûtent plus qu'ils
 „ ne causent d'avantage.

Habes filium? Dispensatorem bonorum tuorum cum non constituas. Sed dices: si adverteretur fortuna, quid prodest vivendi disciplina? Audi quid de hoc vidi; stultos omittentes contingentia & tandem se excusantes sub fortuna; sed servans doctrinam, raro fortunam accusabis; raro enim diligentiam cum infortunio sociabis; sed rarius infortunium à pigritia separabis. „ Avez-vous un fils? ne l'établif-
 „ sez pas économe de votre bien.
 „ Mais vous direz: si la fortune m'est
 „ contraire, à quoi me sert de savoir
 „ vivre? J'ai vû des fous, qui ne fai-
 „ soient aucune attention à ce qui ar-
 „ rive, & qui s'excusoient en suite,
 „ quand il leur arrivoit du mal, sur la
 „ fortune. Vous voyez rarement la vi-
 „ gillance jointe avec le malheur; mais
 „ vous ne le pouvez séparer que rare-
 „ ment d'avec la paresse.

Voilà des sentences , qui dans leur mauvaise Latinité n'ont pas moins de sel & d'agrément pour ceux qui peuvent goûter ces sortes de choses , que les sentences les plus élégantes des Grecs & des Latins. Elles ont même souvent & la vivacité & la hardiesse des bons mots des Orientaux ; dans lesquels on admire la brièveté & le tour figuré , qui leur donnent encore plus de relief. Dans tous les tems & dans tous les lieux , l'expérience seule de la vie a rendu sages ceux qui ont été capables d'attention , même parmi les peuples les moins cultivez. Souvent on recherche fort loin , & dans des tems fort anciens des instructions , que l'on a à sa porte , si l'on y prend garde. Ce n'est pas que l'on ne fasse très-bien de réunir , si l'on peut , les lumières de tous les siècles & de toutes les nations , & d'en profiter. On ne sauroit même mieux faire. On fait bien aussi de tâcher d'acquiescer l'art de dire clairement & agréablement ce que l'on veut dire ; mais il ne faut pas mépriser ce que l'on a chez soi , pour l'aller chercher ailleurs. C'est une maxime que *Philippe de Leide* n'ignoroit pas , puis que non content d'avoir compilé les anciens Jurisconsultes , il a trouvé à propos de joindre à ses

Re-

Recueils les réflexions du bon homme *Bernard*, quel qu'il puisse avoir été.

ARTICLE III.

Histoire des sentimens des Anciens touchant les Atomes, ou les Corpuscules desquels tous les corps sont composez, & touchant les consequences Théologiques qui en naissent; tirée d'un livre Anglois intitulé: LE VÉRITABLE SYSTEME INTELLECTUEL DE L'UNIVERS.

I L n'y a guore de Livres, en quelque Langue qu'ils soient écrits, qui contiennent un si grand nombre de recherches curieuses & importantes, que le livre intitulé en Anglois: *the true intellectual System of the Universe, the first Part, wherein all the reason and Philosophy of Atheism is confuted and its impossibility demonstrated* By R. CUDWORTH. D. D. C'est à dire, le véritable Systeme intellectuel de l'Univers, 1. Partie, dans laquelle toutes les raisons, & toute la Philosophie, dont se servent les Athées, sont réfutées, & où l'on montre
que

que ce qu'ils supposent est impossible, par
R. CUDWORTH *Docteur en*
Theologie. C'est un Ouvrage in folio, qui a 900 pages, sans compter la Préface & les Indices, & qui fut imprimé à Londres en 1678. Feu Mr. *Cudworth*, mort depuis quelques années, étoit Professeur en Langue Hebraïque à Cambrige, & joignoit à une très-grande lecture de l'Antiquité sacrée & profane, accompagnée de beaucoup de connoissance des Langues anciennes, un discernement peu commun & une pénétration extraordinaire; qu'il s'étoit acquise par l'étude de la Theologie & de la Philosophie; & qui faisoit qu'il savoit faire un excellent usage de ses grandes lectures; comme on le peut voir, par la lecture de ce livre. Ceux qui ont lû, autant qu'il avoit fait, sont ordinairement plus propres à faire des Indices, ou des Recueils de ce qu'ils ont lû, qu'à en faire l'usage, qu'ils devroient, pour se former des idées des choses droites & justes. Ceux au contraire, qui se piquent de bien raisonner & qui estiment cet avantage plus que tout le reste, se donnent rarement la peine d'assembler une si grande quantité de matériaux, sur laquelle ils puissent exercer leur raison-

ne-

nement. Ils trouvent plus commode de puiser en eux mêmes, ou dans quelque peu d'Auteurs Choisis, les lumieres, dont ils croient avoir besoin; que de lire la plûpart des Ecrits les plus fameux des Anciens, ce que l'on ne peut faire, non seulement sans avoir aquis une connoissance considerable des Langues mortes, mais sans beaucoup de tems & de patience. Ainsi on a crû que ceux qui n'entendent pas l'Anglois, & qui d'ailleurs ne peuvent pas entreprendre de lire de si gros volumes seroient bien-aise qu'on leur donnât des Extraits d'un Ouvrage aussi curieux que celui-ci. Il seroit à souhaiter que quelque habile homme entreprît de le traduire en Latin. Mais pour cela il faudroit entendre bien l'Anglois, le Latin, & la matiere, & de plus être accoustumé à écrire en Latin avec quelque netteté & quelque politesse. Les versions Latines, qu'on a faites en Allemagne, depuis quelques années, de divers livres Anglois, sont si mauvaises & si dégoûtantes, qu'elles ont presque diffamé de fort bons Ouvrages, & détourné les habiles gens de les lire. En attendant qu'il se trouve quelcun, qui traduise ceux de Mr. *Cudworth*, on en donnera des Extraits, dans cette

te *Bibliothèque Choisie*, qui les feront en quelque sorte connoître au Public.

Lors qu'il entreprit cet Ouvrage, il n'avoit proprement dessein, comme il le témoigne dans sa Préface, que de faire un discours de la *Liberté* & de la *Nécessité*, ou de parler contre-la Nécessité fatale des actions & des événemens. Il croit que, sur quelque principe qu'on la fonde, elle ne peut que servir aux Athées à ruiner le Christianisme & toutes sortes de Religions; en ôtant tout sujet de blâmer & de louer, de punir & de récompenser, & en rendant le jour du dernier Jugement ridicule. Mais ce dogme étant fondé sur diverses opinions & étant défendu diversément, l'Auteur changea de vuë en travaillant, & entreprit de ruiner les fondemens, avant que d'en venir aux conséquences. De plus au lieu de faire trois Livres, il n'en a fait qu'un, qui est néanmoins complet en son espèce. On ne s'attachera pas au reste de la Préface, qu'on ne pourroit même bien entendre, qu'après qu'on auroit parcouru le Livre, & qui regarde plutôt ce que l'Auteur avoit voulu faire d'abord, que ce qu'il a fait. On donnera seulement un extrait du Chapitre I. par où l'on verra quels ont été

les

les principes généraux de la Physique & de la Théologie des Anciens Philosophes.

C E U X qui croient que toutes les actions des hommes & tous les événemens sont nécessaires, s'appuyent sur l'un ou l'autre de ces fondemens. Ou ils croient que tous les Agens agissent, comme ils le font, par une nécessité intérieure de leur nature, & que la Liberté, ou la Contingence est une chose absurde : ou, s'ils reconnoissent de la Liberté en Dieu, ils conçoivent que toutes choses sont nécessairement déterminées, par ses décrets; en sorte qu'elles ne peuvent pas n'être point, à notre égard.

On peut appuyer le premier de ces sentimens, sur deux différens fondemens. Ou l'on suppose qu'il n'y a rien dans le monde que des Corps, & du mouvement local, & qu'aucun Corps ne se mouvant de soi même, il est mû par quelque Agent extérieur; en sorte que tout est soumis à une nécessité mécanique : ou, qu'encore qu'il y ait des Êtres intelligens, qui ont un principe d'activité en eux-mêmes, néanmoins il n'y a point de Liberté, ou de Contingence dans leurs actions, parce que leurs volontez sont né-

nécessairement déterminées par une Intelligence Supérieure.

Pour ne parler que de la Nécessité mécanique, qui est la seule que l'Auteur ait examinée, ayant renvoyé les autres à deux Livres, qu'il avoit résolu de faire, ceux qui la soutenoient étoient de véritables Athées; comme *Democrite*, & ceux qui ont renouvelé ses sentimens, au moins en partie, comme *Hobbes* & *Spinoza*. Leur opinion étoit fondée sur cette pensée, que tout est composé de corpuscules, qu'ils nomment aussi *Atomes*. Sans s'attacher aux menues circonstances de leurs opinions & aux différends qu'ils pouvoient avoir entre eux, la Physique Corpusculaire, ou des Atomes suppose que le corps n'est autre chose qu'une masse étendue, & n'y reconnoit rien que ce qui est renfermé en cette idée; c'est à dire, une certaine grandeur, jointe à la divisibilité des parties, où l'on remarque une figure, une certaine situation, du mouvement & du repos, qui sont des modes de la substance étendue. Par là on prétend pouvoir rendre raison des propriétés de tous les corps, sans avoir recours à aucune Forme substantielle, ni à aucune Qualité, qui soit distincte de ce qui résulte de l'étendue,

de

de la divisibilité de la figure, de la situation, du mouvement & du repos. Cette Physique ne reconnoît aucunes *Especies Intentionelles*, ni aucuns écoulemens, par le moyen de quoi l'on apperçoit les objets. Les qualitez sensibles de la lumière, des couleurs, du chaud, du froid, des saveurs, ne sont dans les corps que la disposition des particules dont ils sont composez, & en nous que des sensations de nôtre ame, causées par l'ébranlement des organes.

C'est là le sentiment de *Descartes*, mais on va voir qu'il étoit beaucoup plus ancien que lui. *Epicure* s'est servi de ces mêmes principes, comme il paroît clairement par plusieurs passages de *Lucrece*; mais *Epicure* lui même en étoit redevable à *Democrite*, qui étoit plus ancien, non seulement qu'*Epicure*, mais même qu'*Aristote*, ni que *Platon*, puis qu'il n'étoit né qu'une année après *Socrate*. Ce fut lui, comme *Sextus Empiricus* & *Diogene Laërce* le témoignent, de qui *Epicure* apprit qu'il falloit rejeter les qualitez. Le second de ces Auteurs soutient même que *Leucippe*, qui étoit un peu plus ancien que *Democrite*, ne s'en étoit pas avisé le premier. *Aristote* dans sa *Metaphysique*
attri-

attribue ce sentiment à l'un & à l'autre conjointement. *Leucippe*, dit-il, & son compagnon *Democrite* disent que les principes de toutes choses sont le plein & le vuide, (le corps & l'espace) dont l'un est quelque chose & l'autre n'est rien, & que les causes de la variété des autres Etres, sont ces trois choses, la figure, la disposition & la situation. Ailleurs il assure que ces deux Philosophes enseignoient que l'on pouvoit expliquer la génération & l'alteration, sans le secours des formes & des qualitez, par le moyen de la figure & du mouvement local des particules. *Democrite*, dit-il, * & *Leucippe* ayant établi des figures, en font venir l'alteration & la génération; car ils disent que la génération & la corruption se font par la séparation & par la conjonction; & l'alteration par l'ordre & la situation des particules. Ailleurs il nous apprend que les Atomistes croyoient que tous les sens, sont des especes d'attouchement, & que l'on peut réduire toutes les qualitez sensibles des corps à la figure & à la disposition de leurs particules; sentiment qu'il attribue non seulement à *Democrite*, mais à tous les anciens

Phi-

* De Gener. & Corrupt. Lib. I. ç. 2.

Philosophes en général , quoi qu'il le desapprouve beaucoup, & qu'il essaye de le réfuter. *Democrite*, dit-il, & la plupart des *Physiciens* disent une chose très-absurde, car ils disent que tout ce qui est sensible se fait toucher & que les saveurs ont des figures. Ils le disoient même des corpuscules, qui font la vision, & soutenoient que ce n'est que par le moyen de l'ébranlement des nerfs optiques que l'on voit des couleurs, qui ne sont point dans les objets. *Les anciens Physiciens*, dit-il, ne parloient pas bien, lors qu'ils croyoient qu'il n'y a ni blanc, ni noir, sans la vision, & qu'il n'y a point de saveur, sans le goût.

Platon a aussi fait mention de ce même sentiment, quoi qu'il ne l'attribuë pas à *Democrite* (qu'il a évité à dessein de nommer dans ses ouvrages, comme le croit *Diogene Laërce*) ni à *Leucippe*, mais à *Protagore*. Dans son *Theætetus*, après avoir dit en général que la Philosophie Pythagoricienne supposoit que tout est composé de particules insensibles, & formé par le mouvement local, il parle ainsi des couleurs en particulier, selon la Physique de Pythagore: *Premièrement pour ce qui regarde la vue, concevez la chose ainsi*

ainsi. Ce que vous appelez couleur blanche n'est pas une chose, qui existe hors de vos yeux, ni dans vos yeux; mais le blanc & le noir & quelque autre couleur que ce soit, viennent des differens mouvemens que les objets modifient diversément dans l'œil, en sorte que ce que nous appellons couleur n'est ni ce qui frappe, ni ce qui est frappé, mais quelque chose de particulier qui vient de ce qui se fait entre ces deux choses. Immédiatement après, il ajoute: pourriez vous assurer que chaque couleur paroît à un chien, ou à quelque autre animal que ce soit, de même qu'à vous? Il y a plusieurs autres endroits, dans ce Dialogue, qui sont formels là-dessus, & que Mr. Cudworth^h rapporte en Grec & en Anglois, * selon sa coutume. Il croit avec raison que ce sont là des preuves de la pénétration de ces anciens Philosophes. Cependant Platon, y étoit fort opposé, apparemment parce que Protagore se servoit de ces principes, pour établir le Scepticisme & l'Athéisme; quoi qu'ils n'en soient nullement une suite.

* Il auroit seulement été à souhaiter qu'en transcrivant ces passages dans les Originaux, il eût toujours mis le livre, le chapitre, la page &c. des Auteurs qu'il cite.

Il paroît donc par *Platon*, que non seulement *Leucippe* & *Democrite* étoient de ce sentiment, mais encore *Protagore*; quoi qu'on ne le représente, que comme un Rhéteur. *Mr. Cudworth* croit néanmoins qu'ils n'ont pas été les inventeurs de cette opinion, parce qu'encore que ces Athées tâchassent de s'en servir, pour l'établissement de leur Atheïsme; elle est néanmoins propre, si on la considère en elle même, à établir solidement l'existence d'une Divinité, & ceux, qui l'ont employée dans une vue contraire, se sont contredits eux-mêmes. En effet *Posidonius*, comme *Strabon* & *Sextus* l'Empirique le témoignent, soutenoit que c'étoit une ancienne tradition; dont le premier inventeur étoit un Phénicien, nommé *Moschus*, qui avoit vécu avant la guerre de Troye.

Cette remarque étant digne de considération, on rapportera les mots de *Strabon* & de *Sextus*, quoique *Mr. Cudworth* ne les ait pas mis. * *Strabon* Liv. X V I. en parlant de l'érudition des Phéniciens, dit en propres termes: *S'il en faut croire Posidonius, le dogme même des Atomes est ancien. Et d'un bon-*

* Pag. 521. Ed. Genev.

homme Sidonien nommé *Moschus*, qui a vécu avant la guerre de Troie. Sextus parle ainsi de la même chose, contre les Mathématiciens : * *Democrite & Epicure ont inventé que les Atomes étoient les principes de toutes choses ; à moins qu'il ne faille reconnoître que cette opinion est plus ancienne, & qu'elle est venue d'un certain Moschus Sidonien, comme Posidonius Stoicien l'assure.*

Mr. *Cudworth* croit qu'il est probable que ce Philosophe Phénicien, étoit le même que le Physicien de Phénicie, nommé *Mochus* ; dont *Jamblique* parle, dans la vie de *Pythagore* ; & avec les successeurs duquel, qui étoient Sacrificateurs & Prophetes, ce Philosophe avoit eu beaucoup de commerce à Sidon ; qui étoit, comme il croit, sa patrie. Ce fut peut-être d'eux qu'il apprit ce qu'il croyoit des Atomes, comme on le verra dans la suite. *Mochus* ou *Moschus* est visiblement un nom Phénicien, & *Athenée* parle d'un Auteur de cette nation nommé *Mochus*, que l'Interprete Latin de cet Auteur appelle *Moschus*. *Jean Selden* approuve la conjecture d'*Archerius*, qui a le premier publié la vie de *Pythagore* par *Jamblique*,

* Pag. 367. Ed. Genève.

que, & qui croit que ce *Mochus* a été le même que Moïse, avec les successeurs duquel Pythagore avoit eu quelque commerce. Mr. *Huet* est du même sentiment, dans sa *Démonstration Evangelique* Prop. IV. Ch. II §. 7.

* On ne peut pas douter que les Grecs n'aient confondu les Pheniciens avec les Juifs, & qu'il n'y ait une grande ressemblance entre le nom de *Mochus* & celui de *Moscheb*, comme les Juifs écrivent le nom de Moïse. L'antiquité de l'un & de l'autre peut encore appuyer les conjectures de ceux qui les confondent. Mais quand on considerera que dans les Ecrits de Moïse & des Prophetes ses successeurs, il n'y a aucuns vestiges, non seulement de cette opinion, mais pas même d'aucune partie de la Physique spéculative, qui recherche les raisons des effets de la Nature; on aura de la peine à se persuader, qu'il s'agisse de Moïse. Les Egyptiens & les Pheniciens étoient riches & florissans, long-tems avant qu'il établît sa République; & il y a plus d'apparence que ces sortes de sciences ont eu leur origine chez eux, que parmi

* La remarque suivante est de l'Auteur de la B. C. & non de Mr. Cudworth.

mi les Juifs qui n'en disent rien, & qui n'y font même aucune allusion, dans leurs Ecrits. Outre cela ce *Mochus* Phenicien étoit un Historien, connu du tems de *Joseph*, qui n'a garde de le confondre avec Moïse. Après avoir parlé dans ses Antiquitez Jud. Liv. I. c. 3. de la longue vie des Patriarches de devant le Déluge, & de ceux qui ont vécu peu de tems après, il cite, pour confirmer son histoire tirée de Moïse, *Mannethon*, qui avoit écrit une histoire d'Egypte, *Berose* qui avoit fait celle des Chaldéens, & en suite *Mochus*, *Hestieus*, & *Hierome* Egyptien, qui avoient recueilli celle des Pheniciens. Cela fait voir que le *Mochus* de *Joseph* & d'*Athenée*, n'étoit point selon l'historien Juif, le même que Moïse. C'est ce qui paroît encore, par un passage de *Tatien* de Syrie, dans sa harangue aux Grecs, où il parle ainsi, après avoir fait mention des Pheniciens : * *Ils ont en trois hommes, Theodote, Hypsicrate & Mochus. Letus, qui a écrit avec soin les vies des Philosophes, a traduit leurs livres dans la Langue Greque. Si ce Mochus avoit été le même que Moïse, Tatien en auroit parlé tout autrement.* On

* §. LVIII. Ed. Oxon. 1700.

On doit conclurre de là qu'on ne doit pas confondre les anciens noms , à cause de quelque légère ressemblance, & prendre pour le même homme tous ceux , à qui l'on attribue quelque chose de semblable. Rien n'empêche qu'il n'y ait eu un ancien Philosophe Tyrien , nommé *Moschus* , & peut-être encore un Historien *Mochus* , qui n'ont eu rien de commun , avec le Moïse des Juifs ; & je ne voudrois pas me servir de l'opinion contraire , pour vérifier l'antiquité des livres de Moïse , comme un savant homme l'a fait. Nous ne devons pas chercher dans l'Antiquité ce qui nous accommoderoit , s'il étoit véritable ; mais seulement ce qui est assuré , & n'en tirer que des conséquences nécessaires.

Pour revenir à l'histoire des corpuscules & à Mr. *Cudworth* , il a raison de conclurre du témoignage de *Posidonius* , que l'opinion des Atomes étoit fort ancienne , & que *Pythagore* pouvoit l'avoir apprise en Orient , comme *Democrite* pouvoit l'avoir prise de lui. Il est au moins certain que *Democrite* avoit beaucoup d'estime pour *Pythagore* , comme il l'avoit témoigné dans un livre , qui avoit pour titre le nom de ce Philosophe. Il soutenoit

aussi divers de ses sentimens, puis qu'il enseignoit non seulement que les Atomes se meuvent dans l'Univers comme un tourbillon , mais encore que la Terre tournoit autour d'un centre, τὴν γῆν ὀχεῖαδ' ὡς τὸ μέσον διανεμμένη. C'est ainsi qu'*Aristote* a exprimé l'opinion de *Pythagore*, τὴν γῆν ἐν τῷ ἄσπερου ἕσπευ κύκλῳ περιεμμένη ὡς τὸ μέσον κύκλου καὶ τὴν ἡμέραν ποιεῖν : que la terre étant au des astres, (c'est à dire , des Planetes) & tournant en rond autour d'un centre, faisoit le jour & la nuit.

Mais outre cela *Ecpbantus*, célèbre Pythagoricien, a témoigné que les *Unitez*, dont *Pythagore* disoit * que tout est composé, n'étoient que des Atomes, ce qu'*Aristote* assure aussi en divers endroits, comme dans ces paroles : il n'importe que l'on dise des Unitez, ou des corpuscules.

Empedocle Pythagoricien disoit de même que la nature de tous les corps ne venoit que du mélange & de la séparation des particules ; & quoi qu'il admît les quatre élémens, il prétendoit que ces élémens étoient eux-mêmes composez d'atomes, ou de corpuscules ; comme on le fait voir, par des

passa-

* Apud Stobæum.

passages de *Stobée* & de *Plutarque*. *Platon* lui même & *Aristote* reconnoissent que ce Philosophe expliquoit les qualitez sensibles, de la même maniere que *Democrite*; c'est à dire, par la disposition des particules insensibles. Ce n'étoit donc pas sans raison que *Lucrece* louoit si fort *Empedocle*, puisque sa Physique étoit à plusieurs égards la même que celle d'*Epicure*; quoi que le premier niât le vuide, & l'indivisibilité des Atomes.

Quoi qu'*Anaxagore* fût aussi un Atomiste, néanmoins on lui attribue un sentiment particulier, qui est que chaque chose étoit composée d'Atomes de son espece, les os d'atomes d'os, la chair d'atomes de chair, les corps rouges d'atomes rouges &c. *Mr. Cudworth* croit qu'on ne lui a attribué cette pensée, que faute d'entendre bien son sentiment, qui étoit le même que celui des plus anciens Atomistes.

Il y a encore eu divers autres Philosophes, qui, sans suivre l'Atheïsme de *Democrite*, soutenoient que toutes choses étoient composées de corpuscules; comme *Ecphantus*, *Heraclide*, *Asclepiade* & *Metrodore* de Chios. Mais sans ce détail, la simple confession d'*Aristote*, que l'on a rapportée, fait voir que

les plus Anciens Physiciens étoient dans cette pensée.

Ce qu'il y a d'embarrassant en ceci, c'est que le même *Aristote*, *Diogene Laërce* & plusieurs autres Auteurs ont attribué à *Democrite* & à *Leucippe* la doctrine des Atomes, comme s'ils l'avoient inventée les premiers. Mr. *Cudworth* répond que cela n'est arrivé, que parce que ces Philosophes ont fait les premiers de la doctrine des Atomes le fondement d'un système entier de Philosophie. Ils tiroient tous les Etres de l'Univers d'Atomes insensibles, qui n'ayant que de la figure & du mouvement, n'ont rien pu former que de corporel; & d'où il s'ensuit qu'il n'y a point de Dieu, pas même quand on diroit que ce n'est qu'un corps. Ainsi ce furent les premiers, qui joignirent les Atomes avec l'Athéisme.

Avant ces deux Philosophes, la doctrine des Atomes n'avoit passé, que pour une partie du système Philosophique; & qui ne seroit à expliquer, que les phénomènes des corps. On croyoit qu'outre les corps, qui agissent suivant les principes de la Mécanique, il y a des Intelligences; dont la Divinité, distincte du Monde, est la principale.

On

On a voulu soutenir, il n'y a pas long tems, que l'Antiquité n'avoit aucune idée d'une substance incorporelle. Mais il est certain que quantité d'anciens Philosophes ont enseigné le contraire, comme *Platon*; dont toute la Philosophie est pleine de raisonnemens, qui supposent, ou qui prouvent des substances immatérielles. Il dit que *les Êtres incorporels, qui sont les plus beaux & les plus grands de tous, ne paroissent qu'à la seule raison.* Τα γὰρ ἀσώματα, κάλλιστα ὄντα ἐμίγνυται, λόγων μόνον, ἄλλω δ' ἐδένει δείκνυται.

Aristote soutenoit de même qu'il y a d'autres substances, outre les sensibles; des substances, qui ne sont susceptibles ni de grandeur, ni de mouvement, ni de division *Mr. Cudworth* le fait voir, par quelques passages de ce Philosophe. Mais *Platon* avoit parlé plus clairement là dessus; & c'est pourquoi *Epicure* a entrepris de le réfuter.

Ce n'étoient néanmoins pas *Platon*, & *Aristote*, qui avoient parlé les premiers de substances immatérielles; puisque plusieurs des Philosophes, qui avoient été avant eux, avoient reconnu & l'immortalité de l'ame humaine, & l'existence d'une Divinité distincte de ce monde sensible. C'est

ce que l'on fait voir, par les sentimens de *Pberecyde*, de *Tbalès*, de *Pythagore*, & de *Parmenide*. On peut douter néanmoins d'*Empedocle*, à cause des accusations d'*Aristote* qui dit qu'il a crû 1. que la connoissance n'est pas distincte des sens : 2. que l'ame est composée des quatre élemens : 3. que le hazard a beaucoup de part à la production des animaux ; dont quelques uns avoient, selon lui, été moitié beufs & moitié hommes, Βυζωνῶν καὶ ἀνδρῶν ἁρμυγῶν.

Mais on répond à *Aristote*, premièrement que d'autres qui avoient lu les ouvrages d'*Empedocle*, dont il ne nous reste aujourd'hui, que quelques fragmens, en avoient jugé autrement. Par exemple, *Sextus* l'Empirique nous apprend qu'*Empedocle* faisoit juge de la Verité, non les sens, mais la droite Raison ; dont il y a, selon lui, de deux sortes, l'une divine & l'autre humaine. Secondement, *Aristote* rend lui même son témoignage suspect, en accusant aussi *Platon* de faire l'ame composée des élemens, ce qui est manifestement faux. Il a donc pu accuser *Empedocle*, avec la même injustice, d'avoir été dans cette opinion. En effet il paroît que ce Philosophe a crû la préexistence & la transmigration des ames.

&c.

& leur subsistance après la mort ; ce qu'on ne peut soutenir , sans nier en même tems qu'elles soient corporelles. On fait voir , par des passages formels , qu'*Empedocle* a soutenu ces dogmes. Troisièmement , à l'égard des animaux formez par le hazard , ce qui sent la doctrine de *Democrite* , Mr. *Cudworth* soupçonne qu'*Aristote* peut avoir eu des exemplaires peu corrects des œuvres de ce Philosophe ; que personne n'a accusé de cette opinion , que le seul *Aristote*. En tout cas , si *Aristote* n'a pas mal expliqué les sentimens d'*Empedocle* , il pourroit se faire , qu'à un certain égard ce dernier eût trop donné au hazard ; quoi que d'ailleurs il eût reconnu une Divinité immatérielle , par laquelle le monde a été fait. On trouve des preuves claires de ces sentimens , dans les fragimens qui nous en restent , & dans ce qu'en disent les autres Philosophes.

Il paroît aussi , par le temoignage de l'Antiquité , qu'*Anaxagore* croyoit qu'il y a un Etre incorporel distinct du monde , qui l'a formé des Atomes , & que cet Etre est d'une nature simple , pure & sans mélange.

Ainsi tous les Atomistes , qui ont vécu avant *Democrite* & *Leucippe* , ont

joint la créance d'une Divinité avec la doctrine des Atomes ; de sorte qu'on peut dire d'eux tout ce que *Sidonius Apollinaris* * a dit d'*Arcefilas*, ou peut-être d'*Archelaüs*, puis qu'il le place immédiatement avant *Socrate*, qui a été son disciple :

Post hos Arcefilas divinâ mente paratam

Conjicit hanc molem, confectam partibus illis,

Quas atomos vocat ipse leves.

„ Après eux *Archelaüs* a conjecturé que ce monde a été fait par une intelligence Divine, des particules qu'il nomme des Atomes légers.

† Tout ce qu'on peut dire de ce recueil des sentimens des anciens Philosophes, c'est qu'il est fort difficile de s'assurer, en toutes choses, de leurs véritables opinions. Ceux qui ont laissé des Ecrits ont parlé souvent si obscurément & si confusément des choses les plus importantes ; qu'on devine plutôt leurs sentimens, qu'on ne s'en assure. Il faut quelquefois le tirer de quelques mots, qu'ils ont lâché sans dessein,

* *Carm. XV. in Epitaphio Polemii & Araneola, vers. 94.* † *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

dessein, en parlant de toute autre chose, que de ce dont on souhaite savoir leur pensée. C'est ce qui a fait que les Interpretes d'*Aristote* ont disputé entre eux touchant son sentiment de la Divinité & de l'Immortalité de l'Âme; les uns soutenant qu'il n'a crû ni l'un, ni l'autre, & les autres prétendant qu'il a également soutenu qu'il y a un Dieu & que l'ame est immortelle. Souvent on consulte d'autres Auteurs anciens, qui ont parlé de leurs sentimens, & qui ne les rapportent pas fidelement; ou parce qu'ils ne les ont pas entendus, ou pour quelque autre raison; comme *Aristote* l'a fait à l'égard de *Platon*. Souvent aussi on conjecture qu'un Auteur a eu de certains sentimens, parce qu'ils sont conformes à d'autres qu'il a soutenus; ou l'on juge qu'il n'a pas approuvé certaines pensées, parce qu'elles sont contraires à ce qu'il croyoit. Mais il arrive très-souvent que des Auteurs ne voyent pas toutes les conséquences de leurs sentimens, & ne s'apperçoivent pas non plus qu'ils admettent des choses, contraires les unes aux autres.

Que si un Auteur n'a point laissé d'Écrits, il faut s'en fier à ce que d'autres ont dit de lui; ce qui est encore plus incertain,

certain, que tout ce qu'on vient de dire. On attribue, par exemple, à *Archelaus* la pensée des Atomistes, qui ont crû que le premier homme étoit né de la bouë échauffée par la chaleur du soleil. Mais qui fait si l'on dit vrai, ou non ? On attribue le même sentiment à son maître *Anaxagore*, comme on le peut voir, par ce qu'en dit *Diogene Laërce*, dans les Vies de ces deux Philosophes. Cependant *Socrate* disciple d'*Archelaus* semble avoir eu des idées toutes différentes, & cette opinion est d'elle même incompatible avec l'immortalité de l'ame ; car enfin si l'homme est né de la bouë, son ame en est aussi sortie, & par conséquent n'est pas plus immortelle que son corps. D'ailleurs si une machine, aussi belle que l'est celle du corps humain, a pu naître par la seule chaleur du Soleil ; le mouvement des Atomes a pû faire tout l'Univers, & si l'on établit ce dogme, on viendra facilement à rejeter la Providence, & à croire qu'il n'y a point de Dieu, comme *Democrite* & *Leucippe* le croyoient. Que peut-on conclure de tout cela ? Autre chose, sinon, qu'il faut marcher bride en main, comme l'on dit, dans la recherche des opinions des Anciens, & n'en assurer rien.

positivement, que sur de grandes preuves de fait, & qui ne supposent pas trop de fidélité dans les anciennes relations, ni trop d'habileté dans ceux de qui elles parlent.

Il est tems de revenir à la doctrine des corpuscules. L'exemple de *Democrite*, de *Leucippe* & d'*Epicure* tous trois aussi grands Athées, qu'Atomistes, ayant fait croire à bien des gens que dès que l'on admettoit les corpuscules, on rejettoit la doctrine qui établit des Etres immatériels, comme la Divinité & les Ames humaines; *Mr. Cudworth* a entrepris de faire voir que, non seulement la Théologie n'est pas incompatible avec la doctrine des Atomes, mais même qu'elle a beaucoup de liaison avec elle. Voici comme il s'y prend.

La Physique corpusculaire, s'il est permis de parler ainsi, semble tirer son origine de la Raison la plus forte & la plus épurée; puis qu'elle s'oppose aux préjugés, nez du témoignage des sens. Les Anciens considérant l'idée qu'ils avoient de l'Ame, & ce qu'ils connoissoient dans le Corps, trouvoient qu'ils pouvoient concevoir distinctement deux choses, qui sont les principes de tout ce qu'il y a dans l'Univers.

L'une

L'une est la matiere, qu'ils regardoient comme quelque chose d'incapable de soi même d'agir; & l'autre est une faculté agissante. La pensée & le pouvoir de remuer la matiere appartiennent à la seconde, & l'on peut donner à ces deux choses le nom commun de *Vie*. Ainsi ils rapportoient tous les Etres à ces deux sortes; dont l'une est la matiere purement passive, & l'autre la faculté d'agir par soi même. *Duo querenda sunt*, dit Cicron, *unum que materia sit, ex qua quæque res efficiatur; alterum que res sit, quæ quidque efficiat.*

„ Il faut chercher deux choses, l'une
 „ qui soit la matiere, dont chaque chose
 „ soit faite: & l'autre, ce que c'est qui
 „ fait toutes choses. On prouve la
 même chose, par *Senèque* & par l'Auteur du livre de *Placitis Philosophorum*, qui est parmi les Oeuvres de *Plutarque*.

Les Anciens concevant qu'il falloit nécessairement reconnoître ces deux principes, s'en formoient aussi des idées toutes distinctes, & ne les confondoient point dans une seule substance; excepté peut être les Stoïciens, dont toute la Philosophie étoit forcée, & pleine d'idées contradictoires. Ils appelloient donc communément la matiere, ou le prin-

principe passif *Corps*; & le principe agissant passoit pour une substance immatérielle.

Outre cela, lors qu'ils consideroient la Matière, ou le Corps, ils n'y pouvoient rien concevoir clairement; sinon la grandeur, la figure, la situation, le mouvement & le repos, qui sont des modifications de la substance corporelle. Ainsi ils concluoiént qu'il n'y a dans le Corps autre chose que ces propriétés, & ce qui résulte de leurs différens mélanges, & de leurs variations; c'est à dire, rien qui ne soit sujet aux Loix de la Méchanique. Il s'ensuivoit de là que tout ce, qu'on supposoit être de plus dans les Corps, n'étoit que des manières de sensations, que les Corps produisent en nous. C'est une conséquence si facile à tirer, que des gens, qui n'étoient pas fort habiles dans la Physique corpusculaire, soupçonnoient cette vérité. Par exemple, *Plotin*, en écrivant du caractère de la Vérité & de la force de la Raison, s'exprime ainsi; *Quoi que ce qui vient par les sens semble avoir beaucoup de certitude, on doute si l'existence apparente, qu'il a, est dans les sujets mêmes, ou dans les effets qu'ils produisent sur nous; Et pour en juger, il faut se servir de son esprit, ou de son discernement.* De

De-là les Anciens concluoient que la nature des choses corporelles, considérée en elle-même, n'est autre chose que la disposition de leurs parties, par rapport à leur grandeur, leur figure, leur situation & leur mouvement; ce qui est cause qu'elle font de différentes impressions sur nos sens. Ainsi ce qui arrive dans le monde corporel doit être expliqué, selon eux, ou par la disposition des particules des corps, ou par la différence des effets qu'elle produit dans nos organes, qui font naître en nous diverses sensations. L'idée abstraite de ces dernières choses, comme celle des couleurs, n'est donc pas hors de nous, mais dans ce qui pense en nous qui est immatériel.

Le résultat de tout cela c'est que tout ce qui est en nous mêmes, ou dans tout l'Univers, doit être réduit à l'un, ou à l'autre de ces principes, *Matiere passive & étendue*, ou *Faculté agissante; substance corporelle*, ou *incorporelle; mouvement mécanique*, ou *vie*; ou au moins à une combinaison de ces deux choses.

Il paroît, par cette description de l'origine de la Physique corpusculaire, que la doctrine des substances immatérielle naquit avec elle. Mais on le comprendra encore plus clairement, par la suite.

faite. Il est certain qu'elle tire aussi son origine de ce principe :

De nihilo nihil ; in nihilum nil posse reverti.

Car encore que *Democrite*, *Epicure*, & *Lucrece* abusent de cette maxime, contre l'intention des premiers Atomistes, pour prouver que Dieu ne peut pas créer quelque chose de rien,

Nullam rem è nihilo gigni divinitus unquam ;

néanmoins prise en un bon sens ; savoir, que rien ne peut sortir du néant de soi-même, ni y rentrer ; elle doit passer non seulement pour un axiome de la droite Raison, mais comme un des principaux fondemens de la Physique Corpusculaire, qui en ôtant les Formes & les Qualitez, ne reconnoit rien que de mécanique dans les Corps.

Non seulement *Democrite*, *Epicure*, & *Lucrece*, ont établi ce principe, comme la base de leur Physique, mais encore plusieurs anciens Physiciens, qui reconnoissoient une Divinité. Tels étoient *Parmenide*, *Melisse*, *Zenon* d'Elée, *Xenophane*, *Anaxagore* & *Empe-*

pedocle. *Aristote* assure des deux premiers qu'ils disoient qu'aucun Etre ne se produisoit, ni n'étoit détruit; c'est à dire, ne sortoit du néant, ni n'y retournoit. *Simplicius* dit même que *Parménide* en rendoit cette raison, qui est digne de remarque. C'est parce que si quelque chose se faisoit de rien, il n'y auroit aucune cause, qui l'eût fait exister lors qu'elle auroit commencé à être; ni aucune raison pourquoi elle n'auroit pas existé plutôt, ou plus tard. *Mr. Cudworth* prouve la même chose, des autres Philosophes qu'on vient de nommer.

Ce n'étoit pas en vain, qu'ils établissent avec tant de soin ce principe. C'étoit parce que leur Physique étoit appuyée là-dessus, & parce qu'il détruisoit toutes les Formes & les Qualitez des Corps distinctes de la matière. Il est visible que si ce sont là des Etres distincts de la matière & de ses modifications, comme la grandeur, la figure, la situation & le mouvement, & que s'ils n'existent néanmoins nulle part avant que d'être joints aux Corps; dans toutes les alterations & les générations, il se produira de nouveaux Etres du néant, & que ces nouveaux Etres seront anéantis toutes les fois que les Corps viendront à se corrompre. Quand une chandelle

delle sera allumée , par exemple , il faudra reconnoître que la Forme substantielle du feu , & que les Qualitez de la lumiere & de la chaleur seront tirées du néant. Au contraire , lorsque la flamme s'éteindra , tout cela sera de nouveau anéanti. Soutenir que dans les changemens perpetuels , qui arrivent dans la matiere , il y a des Entitez réelles , qui se produisent du néant , & qui s'anéantissent d'elles mêmes , leur paroïssoit un Paradoxe si grand , qu'il ne leur étoit pas possible de le recevoir. La Raison leur apprenoit qu'il n'est pas possible qu'un Être réel se produise lui-même du néant ; & il étoit absurde de faire venir Dieu , sur la Scene , pour faire des miracles perpetuels. Outre cela chaque chose auroit pu être produite de quelque autre que ce fût , & il n'y auroit eu aucune cause plus propre à produire une chose qu'une autre , si tout étoit produit miraculeusement du néant.

Ils s'apperçurent donc qu'il y avoit dans la nature quelque autre mystere , tout different de ce qu'on croyoit , ou qu'on soupçonnoit ordinairement. C'est que tout se faisoit par les différentes combinaisons des particules dont les Corps sont composez , selon la diversité

sité de leurs grandeurs, de leurs figures, de leurs situations, & de leurs mouvemens; & que les objets frappant diversement nos sens faisoient naître en nous des images, ou des sensations différentes, que l'on prenoit mal à propos pour des Qualitez réelles. *Lucrece* a plusieurs fois exprimé cette doctrine, en de très-bons vers, dont on ne rapportera que ceux-ci du Livre I.

— *Sunt quedam corpora quorum
Concursus, motus, ordo, positura, fi-
gura
Efficiunt ignes; mutatque ordine,
mutant
Naturam; neque sunt igni simulata,
neque ulla
Præterea rei, quæ corpora mittere pos-
sit
Sensibus, & nostros adjectu tangere
tactus.*

Il paroît par *Aristote*, que les anciens Atomistes sont entrez dans la pensée, où ils ont été, à cause de cet axiome que rien ne se produit de rien. *Les anciens Physiciens*, dit-il, concluoient de ce que les contraires naissent les uns des autres, qu'ils existent l'un dans l'autre. Ils raisoïnoient ainsi : Tout ce qui est fait est fait

fait de quelque chose, ou de rien. Le second est impossible, selon le consentement de tous les Physiciens. Il reste donc nécessairement que toutes les choses corporelles soient faites ou engendrées de choses qui existoient, & qui étoient en d'autres, mais qui étoient insensibles, à cause de leur petitesse. On voit par-là de quelle manière les Atomistes raisonnoient. Il n'y eut qu'*Anaxagore*, qui ne comprenant pas leur raisonnement s'imagina qu'il y avoit des Atomes de diverses especes répandus dans tout l'Univers, qui produisoient chacune, lors qu'ils étoient réunis, une certaine sorte de corps. *Anaxagore*, dit le même Philosophe, semble avoir ainsi imaginé un nombre infini d'elemens, parce qu'il croyoit véritable le sentiment commun des Physiciens, que rien ne se fait de rien. Ainsi il inventa des Atomes revêtus des qualitez de toutes choses : au lieu que les autres Atomistes posoient des Atomes inégaux, & sans aucunes qualitez.

Il faut montrer présentement comment le même principe a conduit ces Physiciens à reconnoître des substances immatérielles, & à mettre les Ames dans ce nombre.

Ils

Ils prouvoient qu'il n'y a point de Formes, ni de Qualitez dans les Corps, lesquelles soient des Etres réels, distincts de la disposition de la matiere; puis que ces Formes & ces Qualitez naissent & perissent à tous momens. Il n'y eut qu'*Anaxagore*, qui attribua mal à propos aux Atomes les qualitez, que le peuple attribue aux Corps qui en sont composez. Ils raisonneoient d'une maniere opposée, à l'égard des Ames des hommes & des bêtes, & supposoient que c'étoient des Etres distincts de la matiere & de ses modifications; puis que penser, sentir, souhaiter, raisonner, vouloir, &c. n'ont rien de commun avec la grandeur, la figure, la situation, & le mouvement; ils ne croyoient pas qu'elles fussent sujettes à la génération & à la corruption, comme les Corps. Il est impossible, disoient ils, que quelque chose se forme de rien: *Ἀδύνατον γίνεσθαι τι ἐκ μηδενὸς ἀποπλάεσθαι*; & il n'y a aucune ame, aucune raison, aucune intelligence, aucune pensée, ni aucune vie dans la matiere & dans ses modifications. Donc lorsqu'un homme est engendré, son ame ne sort pas de son corps, puis qu'elle n'y étoit pas. Comme de ce que l'on voit les Formes & les Qualitez naître & perir, on conclut

clut que ce ne sont pas des Etres réels distincts de la matiere & de ses modifications: l'Âme étant un Etre qui en est distinct, ce n'est pas une chose, qui s'engendre & se corrompt avec le Corps, mais une substance, qui existe par elle-même.

C'est pourquoi les Anciens mettoient une grande différence entre la production des corps inanimez, & la génération des animaux. La forme d'une pierre, de la chair, du sang &c. ne differe pas plus de la matiere dont ces corps sont composez; qu'une maison, une table, une chaire different de celle dont ils sont formez. Il ne se forme pas plus de nouvelle Entité, dans la génération des corps naturels, que dans la formation des artificiels. Lors que l'eau est changée en vapeur, la chandelle en flamme, la flamme en fumée, l'herbe en lait, en sang & en os; il ne s'y fait aucun changement, dans lequel quelque Etre nouveau sorte du néant: non plus que lors que l'on fait du drap avec de la laine, de la toile avec du lin ou du chanvre, un palais avec les materiaux, qui entrent dans sa structure. Il n'arrive en tout cela qu'une nouvelle disposition d'une matiere, qui existoit auparavant. Mais dans la géné-

ration des hommes & des bêtes , outre la nouvelle disposition des parties & leur organization ; il y a une nouvelle Entité, qui les joint , & qui ne peut pas être formée de la matiere, mais qui doit s'y joindre d'une autre maniere. Quoi qu'il n'y ait point de difference substancielle entre un Palais, dont le bâtiment subsiste , & les matériaux , lors qu'il est démoli, mais seulement dans leurs modifications : néanmoins entre un homme vivant & son cadavre , outre la difference des accidens de son corps, il y a une difference substancielle ; puis, qu'il y a une substance immatérielle & agissante, qui n'y est plus. *Anaxagore* lui même, qui établissoit des Atomes differens, pour tous les corps inanimez , ne mettoit aucuns Atomes *sensitifs & raisonnables*. La raison de cela n'étoit pas qu'il ne crût que le sentiment & l'intelligence ne fussent des Entitez, aussi réelles pour le moins que le chaud & le froid, le rouge & le vert ; mais parce qu'il ne pouvoit pas croire que le sentiment & l'intelligence fussent des Formes & des Qualitez corporelles, & qu'il les regardoit comme des substances immatérielles. C'est pourquoy, il ne pouvoit pas nier que les Ames n'existassent avant &

& après les Corps, aussi bien que les Formes & les Qualitez dans les *Atomes Similaires*.

Ainsi l'on voit de quelle maniere la maxime, *que rien n'existe de rien*, a conduit les Anciens à croire que l'Ame est immortelle, & qu'elle existe après le Corps. Cette même maxime leur a fait croire la *préexistence des ames*, & leur venue dans les corps, qu'ils nommoient en Grec *μετεμωμύτωση*, comme qui diroit *incorporation*. Car l'Ame qui existoit avant chaque animal, ou avant sa génération, venoit dans son corps, lors qu'il étoit engendré. A l'égard de l'autre transmigration des Ames, par laquelle on croyoit que les ames des hommes passoient dans le corps des bêtes; quoi que plusieurs Anciens la crussent, *Timée* de Locres & d'autres Pythagoriciens la rejetoient; & il se pourroit faire que c'eût été une description allegorique du changement que le vice y peut faire. Au reste aucun des Philosophes, qui ont vécu avant le Christianisme, n'a soutenu l'immortalité de l'Ame, sans croire en même tems la préexistence; parce qu'ils étoient persuadés que si l'on accordoit une fois que l'Ame est engendrée, comme le Corps, il s'en suivroit qu'elle

le pourroit aussi mourir avec lui. C'est pourquoi les défenseurs de l'immortalité de l'Âme commençoient ordinairement par prouver sa préexistence, après quoi il ne leur étoit pas difficile de montrer qu'elle subsistoit après le Corps, puis qu'elle avoit subsisté devant. *Nôtre Âme*, dit Platon, *étoit en quelque part, avant que d'être dans cette forme d'homme, de sorte qu'il paroît par là que l'Âme est immortelle.* Avant ce Philosophe, la principale preuve de la préexistence de l'Âme étoit celle-ci; c'est que c'est un Être distinct de la matière & de ses modifications, & qu'aucune substance ne sort d'elle même du néant, ni ne peut être faite d'une autre substance; de sorte qu'on ne pouvoit pas dire qu'elle sortoit de la matière, qui n'a ni vie, ni intelligence.

S'ils disoient que l'Animal étoit engendré ou cessoit d'être, il falloit entendre cela par rapport à l'union de ses parties, ou à leur séparation. La substance de l'Âme, selon ces principes, ne peut ni être engendrée, ni se corrompre. Elle étoit avant la génération des hommes, comme elle est après leur mort: de même que la substance de leur Corps, qu'on soutient avoir été depuis la création, n'est anéantie par
la

la mort en aucune de ses parties, mais seulement divisée & répandue en divers lieux. Les anciens Atomistes disoient donc que les Ames, étant des Etres qui subsistent par eux mêmes, elles sont aussi anciennes qu'aucune autre substance qui soit au monde, que toute la masse de la matiere considérée en général & que chaque atome en particulier. Ainsi ceux qui croyoient que la matiere est éternelle, soutenoient aussi l'éternité des Ames des animaux; & ceux, qui donnoient un commencement au monde, prétendoient que les Ames étoient aussi anciennes que lui, & ne pouvoient souffrir que l'on fît le moindre des Atomes plus ancien qu'elles. *Synesius*, quoi que Chrétien, ayant été instruit dans cette Philosophie, ne put être porté, par l'esperance d'un Evêché, à desapprouver ce sentiment: *αμέλει*, dit il, *τὴν Ψυχὴν ἐκ ἀξιώσω ποτὲ σώματος ὑστερογενῆ νομίζειν*: *je ne croirai jamais que mon ame soit née après mon corps.* L'on étoit si indulgent sur ces matieres, ou, si l'on veut, l'on avoit tant d'envie d'avoir de beaux parleurs dans les Chaires, qu'on lui passa non seulement cette doctrine; mais qu'on le consacra, quoi qu'il témoignât qu'il ne croyoit pas la résurrection des corps.

Il est aussi clair que cette doctrine de la préexistence & de l'immortalité de l'Âme n'étoit pas renfermée, dans les Âmes des hommes seulement, mais qu'elle s'étendoit encore à celles des bêtes. On n'avoit jamais douté, avant *Descartes*, si l'Âme des bêtes sent & pense. On croyoit, comme une chose indubitable, que tout ce qui a vie, sentiment, & pensée, est un Être réellement distinct du Corps & de ses modifications. La *vie* des Âmes & le *mécanisme* des Corps passioient pour des Idées tout à fait distinctes. On croyoit donc que toutes les Âmes, qui sont présentement dans le Monde, avoient commencé avec lui, supposé qu'il eût un commencement, & qu'elles ne cesseroient jamais d'exister. On soutenoit qu'il ne s'en produisoit aucune nouvelle qui neût pas existé auparavant; & qu'aucune de celles, qui étoient, n'étoient annéantie, non plus que les substances corporelles. Ainsi tout le système du monde créé étant composé de Corps, & de substances immatérielles, ou d'Âmes; dans les générations qui s'y font, les corruptions & les morts, tant des autres Animaux, que des hommes; il ne se faisoit, selon ces Philosophes; pas plus de

de changement que dans les lettres dont une Anagramme est composée, & dont on change seulement la situation, pour faire de differents mots, sans y en ajoûter aucunes nouvelles.

On voit donc que les mêmes principes de Philosophie, qui avoient conduit les Anciens à reconnoître les Atomes, les conduisirent aussi à croire qu'il y a des choses immatérielles ; & que les mêmes maximes, qui leur persuadèrent que les formes corporelles ne sont pas des Entitez distinctes de la substance des Corps, leur persuadèrent aussi que les Ames ne sont ni engendrées avec le Corps, ni anéanties après sa mort. De peur qu'on ne croye qu'on leur prête des raisonnemens, qu'ils ne faisoient pas ; on produira les propres paroles de quelques-uns d'entr'eux. La chose est assez curieuse, pour s'y étendre un peu, & ceux qui n'entendent pas le Grec, ni le Latin, trouveront dans la version Françoisé, les pensées de ces Philosophes rendues avec autant de fidélité, que la difference des Langues l'a pu permettre. Voici comme parle * *Empedocle* :

Ἄλλο δὲ σοι ἱρέω, φύσις ἄδειός ἐστιν ἐκεί-
σω

* *Apud Plutarcbum contra Colotem.*

Θιητῶν , εἰδὲ πῶς ἐλομμένη γεννάται τελευ-
τη ,

Ἄλλὰ μόνον μίξις τε , διάλλαξις τε μι-
γύτων

Ἐπὶ , φύσις δ' ἐπὶ τοῖς ὀνομάζεται ἀν-
θρώποισι .

Je vous dis une autre chose, il n'y a point de naissance pour chacun des mortels, ni aucune mort, mais seulement un mélange & une séparation de ce qui étoit mêlé; & c'est ce qui parmi les hommes s'appelle naissance. Il avoit apparemment ajouté, dans les paroles suivantes, & mort; car la naissance est le mélange de ce qui étoit séparé, & la mort la séparation de ce qui étoit joint. Voici une paraphrase de cette pensée, comme Mr. Cudworth croit qu'il l'a faut entendre : „ Il ne se produit aucune substance, qui n'existât pas auparavant. „ C'est pourquoi, dans la génération & dans la corruption des corps inanimés, il ne se produit, ni ne se détruit aucune forme, ni aucune qualité réellement distinctes de la substance de ces corps, mais seulement de nouvelles modifications & un nouvel assemblage. Dans la génération, & dans la mort des hommes & des animaux, dans qui les Ames sont des „ sub-

„ substances réellement distinctes de la
 „ matiere, il ne se fait aussi qu'une con-
 „ jonction, ou une séparation des A-
 „ mes & de leurs corps particuliers;
 „ qui existoient avant qu'ils fussent nez,
 „ & qui subsistent après leur mort. Il
 „ ne se produit aucune substance im-
 „ materielle, ni materielle, qui n'exi-
 „ stât pas auparavant & rien ne rentre
 „ dans le néant. C'est ce que ce même
 „ Philosophe exprime encore dans
 les paroles suivantes :

Νίπτοι ἔ γάρ σφιν δολιχόφρονες εἰσὶ μέ-
 ρεμται,

Οἱ δὴ γινέσθαι πάρ' ἑκτὸν ἐλπίζουσιν.

Ἦτοι καταβήσκειν τε καὶ ἐξόλλυσθαι ἀπάν-
 τη.

*Ceux-là sont des enfans, & des gens dont
 la vuë est fort courte, qui s'imaginent qu'il
 naît quelque chose, qui n'étoit pas aupara-
 vant, ou que quelque chose meurt & pe-
 rit tout à fait. Sur quoi Plutarque fait
 ce Commentaire: Empedocle ne nie pas
 la génération, mais celle qui se fait de ce
 qui n'étoit pas; ni la corruption, mais
 celle qui est jointe avec une destruction
 entière, c'est à dire, qui anéantit. Voi-
 ci encore d'autres paroles d'Empe-
 docle :*

E 5.

Οὐκ

Οὐκ αἶ ἀνὴρ τοιαῦτα σφῶς φρεσὶ μνητεύ-
σαι,

Ὡς ὄφρα μὲν τι βιωῖσι, τὸ δὲ βίον κα-
λέουσι,

Τόφρα μὲν εἶσι, καὶ σφί πάρα δεινὰ
καὶ ἰσθλὰ,

Πεῖν δὲ παγήναι βροτοὶ, λυθίντες τ' εἰδὲν
ἄρ' εἶσι.

Qu'un homme sage ne s'imaginera pas de semblable choses ; que pendant seulement que les hommes vivent ce que l'on appelle vie, alors ils existent & qu'il leur arrive du bien & du mal, mais qu'avant qu'ils soient formez, & que quand ils sont dissolus, ils ne sont rien.

* Il est bon de remarquer que le dernier de ces vers étoit corrompu, puis qu'il y avoit, πεῖν δὲ παγήναι βροτοὶ, καὶ λυθίντες εἰδὲν ἄρ' εἶσι, paroles où l'on ne voit point de construction, ni de mesure de vers. On les a donc rétablies, en y changeant fort peu de chose, de sorte que ces deux choses s'y trouvent & que l'on y voit clairement le sentiment d'*Empedocle*. Ce sont, dit *Plutarque* dans son traité contre Colotes, † les paroles d'un homme, non qui nioit que ceux qui sont
περ.

* Remarques de l'Auteur de la B. C.

† Pag. 1119. Ed. Vecheliana.

nez & les vivants soient ; mais plutôt qui croyoit que ceux qui ne sont pas encore nez , & ceux qui sont déjà morts existent.

Platon , continuë Mr. Cudworth ; nous dit conformément à cela que c'est une ancienne tradition (παλαιός λόγος) ou une doctrine qu'on avoit soutenüe , avant lui , τὰς ζῶντας ἐκ τῶν πεθιωμένων γενέσθαι , εἰδέν ἤτιον ἢ τὰς πεθιωτέας ἐκ τῶν ζῶντων : que les vivans naissoient des morts , de même que les morts venoient des vivans , & que c'étoit là le cercle constant qui se faisoit dans la nature. Le même Philosophe nous apprend que quelques-uns des Anciens soupçonnoient que ce que nous appellons présentement mort , étoit une naissance , pour une autre vie ; & que ce que nous appellons naissance , étoit une espece de mort. Τίς οἶδεν εἰ τὸ ζῆν μὲν ἐστὶ καταναεῖν , τὸ καταναεῖν δὲ ζῆν ; qui sait si vivre n'est point mourir & si mourir n'est point vivre ?

* C'est en effet le sentiment d'Heracrite , comme le témoigne Porphyre , dans † son livre de l'Antre des Nymphes. D'où vient , dit-il , qu'Heracrite dit ,

* Remarques de l'Auteur de la B. C. † P. 256. Ed. Cantabrig. Holstentand.

dit, que la mort n'est pas une mort, mais un plaisir, pour les âmes humides, (il entendoit par là les âmes vertueuses) mais qu'elles n'ont pas du plaisir à naître. Il dit encore ailleurs, que ce que nous appelons vivre est leur mort, & que leur vie est nôtre mort.

Pythagore lui-même, comme Mr. Cudworth le remarque en suite, étoit de ce sentiment, qu'aucun Etre ne perit dans la corruption, ni n'est produit dans la génération; mais qu'il ne s'y fait que du changement dans les modifications. Ovide * exprime le premier, en ces termes :

*Nec perit in tanto quidquam, mibi
credite, mundo,*

*Sed variat, faciémque novat; nasci-
que vocatur*

*Incipere esse aliud, quàm quod fuit an-
te; morique*

*Desinere illud idem. Cùm sint huc for-
sitan illa,*

*Hec translata illuc; summâ tamen
omnia constant.*

„ Croyez-moi, rien ne perit dans le
„ monde, quelque grand qu'il soit;

„ mais
* Metam. XV, 254. & seqq.

„ mais tout change & prend une nouvel-
 „ le forme. On appelle *naître*, com-
 „ mencer & être une autre chose ; &
 „ *mourir* , finir d'être la même. Ces
 „ choses là sont peut-être transportées
 „ ici , & celles-ci sont transportées
 „ là ; mais le nombre en est toujours
 „ égal.

Il enseigne la préexistence & la trans-
 migration des ames , dans ces mots :

* *Omnia mutantur , nihil interit ; er-
 rat & illinc*

*Huc venit , hinc illuc , & quoslibet
 occupat artus*

*Spiritus ; éque feris humana in corpora
 transit ,*

*Inque feras nosler , nec tempore deperit
 ullo.*

*Utque novis fragilibus mutatur cera figu-
 ris ,*

*Nec manet , ut fuerat , nec formas ser-
 vat easdem ;*

*Sed tamen ipsa eadem est : animam sic
 semper eandem*

*Esse , sed in variis doceo migrare figu-
 ras.*

„ Tout change , mais rien ne perit.
 L'esprit

* *Ibid. v. 165. & seqq.*

„ L'esprit vient de-là ici, & va d'icilà,
 „ & occupe quelque corps, que ce soit.
 „ De ceux des bêtes, il passe dans ceux
 „ des hommes, & le nôtre va dans le
 „ corps des bêtes, & ne perit par aucu-
 „ ne longueur de tems. Comme la cire
 „ molle change de figures, & ne de-
 „ meure pas comme elle avoit été, ni
 „ ne garde les mêmes formes, quoi
 „ que néanmoins elle soit la même :
 „ ainsi je vous apprends que l'ame est
 „ toujours la-même, mais qu'elle passe
 „ sous diverses figures.

Ainsi, quoi que ce soit une chose, à
 laquelle les modernes n'ont pas fait
 beaucoup d'attention, il est certain
 que ce principe : *qu'aucun Etre n'est
 produit, ni anéanti*, a conduit les An-
 ciens Philosophes à deux autres senti-
 mens. L'un c'est la préexistence &
 l'immortalité des Ames, qui étant di-
 stinctes du corps, ne peuvent être ni
 engendrées, ni anéanties ; & l'autre
 que les Formes & les Qualitez des
 Corps ne sont pas des choses distinctes
 de la matiere, puis qu'elles sont engen-
 drées & anéanties. Il n'y eut qu'*Anaxa-
 gore*, qui s'éloignât des sentimens des au-
 tres Atomistes, à cet égard, comme
 on l'a déjà dit ; si au moins il a crû ce
 qu'on lui attribué. Il est donc clair que
 la

la doctrine de l'immortalité & de l'immaterialité des Ames eut la même origine & fut appuyée sur le même fondement, que la doctrine des Atomes; de sorte qu'il n'y a pas sujet d'être surpris que les anciens Atomistes fussent persuadez qu'il y a un Dieu & des Etres immatériels.

Mr. *Cudworth* juge en suite de la sorte de ces raisonnemens des Anciens. Il est certain que leur raisonnement tiré de ce principe, *que rien ne se fait naturellement de rien, ni ne s'anéantit*, étoit non seulement concluant contre les Formes substantielles & les Qualitez des Corps distinctes de leurs modifications; mais aussi pour prouver que les Ames sont des substances immatérielles & qu'elles ne peuvent être produites de la matiere; & particulièrement pour faire voir l'immortalité des Ames des hommes. Car puis qu'il est visible que ce ne sont pas de pures modifications des corps, mais des substances, qui en sont réellement distinctes; nous n'avons pas plus de raison de croire qu'elles puissent d'elles mêmes tomber dans le néant, que nous ne le croyons de la substance des corps.

Croire que les corps se consomment, par le feu, ou par le tems, en sorte que quel-

quelque partie de leur substance soit anéantie, passe avec raison pour une erreur populaire ; & il n'est pas moins absurde de croire que l'Âme raisonnable soit anéantie par la mort.

On pourroit encore ajouter à cela, que ce même raisonnement des Anciens seroit concluant, pour prouver aussi la préexistence & la transmigration des Ames ; si nous ne supposons pas que les Ames sont créées immédiatement de Dieu, & mises dans les Corps engendrez. Car puis qu'elles sont des Substances distinctes du Corps, & qu'aucune substance ne sort d'elle même du néant ; il faut nécessairement ou qu'elles préexistent avant la génération, & qu'après la mort d'un Corps elles aillent dans un autre ; ou qu'elles soient créées immédiatement de Dieu, qui est la source de toutes choses, & qui a créé au commencement toutes les autres substances, qui sont maintenant dans le monde. Les Anciens ne pouvoient se résoudre à en venir là ; parce qu'ils jugeoient qu'on ne devoit pas faire venir Dieu sur la scène, à tous momens, & le faire agir dans toutes les générations des hommes & des animaux, en produisant des substances du néant. Néanmoins, si nous con-

siderons

derons bien la chose, nous trouverons qu'il y a lieu de croire que Dieu n'a pas créé, en un seul tems, tout ce qu'il avoit à créer; pour demeurer en suite, à cet égard, simple spectateur de ce qui devoit résulter de l'assemblage de ses créatures, sans s'en mêler pas plus que s'il n'y avoit point de Dieu au monde. Une semblable supposition a fait croire à quelques uns qu'une Nature aveugle gouvernoit toutes choses, & qu'il n'y avoit point d'autre Dieu. Dieu peut, pour des raisons qui nous sont inconnues, s'être réservé le soin de créer de nouvelles Ames, lors qu'il en seroit besoin; & ces Ames, quoi que plus récentes que les autres substances, ne laissent pas de pouvoir être aussi immortelles que les plus anciennes; sans s'anéantir, non plus que la matiere créée depuis plusieurs milliers d'années.

Ainsi l'hypothese commune de la nouvelle création des Ames, étant en elle même conforme à la Raison, elle suffit pour sauver l'immortalité de l'Ame; sans introduire sa préexistence & sa transmigration, dogmes qui sont sujets à de très-grandes difficultés.

Mais

Mais s'il y avoit des gens, qui, plutôt que d'accorder l'immortalité de toutes les Ames, & par conséquent de celles des bêtes, qui ainsi devroient avoir leurs transmutations, voulussent dire que les ames des bêtes, aussi bien que les sensitives des hommes, sont corporelles, & qu'il n'y a que l'ame raisonnable, qui soit immatérielle; s'il y avoit, dis-je, des gens qui fussent dans cette pensée, on n'auroit qu'à leur dire, que ceux qui attribuent de la vie, du sentiment, de la pensée, & quelque degré de raison à de purs corps, ne sont guere en état de démontrer l'immortalité des ames raisonnables des hommes. Il s'en suivroit encore de leur sentiment, qu'il pourroit n'y avoir aucune Divinité dans l'Univers, distincte de la matière, dont il est composé. Mais quoi qu'il n'y eût peut-être pas plus d'absurdité, à reconnoître la perpétuité des Ames des bêtes, que celle des Atomes; dont pas un ne perit, dans tout l'Univers; néanmoins on peut trouver quelque moyen de diminuer cette difficulté. Que l'on suppose, si l'on veut, que l'Ame des bêtes n'est autre chose qu'une espece d'irradiation, s'il faut ainsi dire, & qu'un écoulement de la suprême

me

me source de la vie ; & qui n'entre dans la matiere , que lors qu'elle est disposée à la recevoir & à en être muë ; mais qui cesse d'agir sur elle , & retourne à sa source , lors que les organes du corps des bêtes sont détruits. Cette pensée est venue dans l'esprit de quelques Philosophes Payens, témoin *Porphyre*, qui dit : *chaque faculté destituée de raison est dissoute & retourne dans la vie universelle de l'Univers.*

Cette supposition ne diminue , en aucune sorte , la certitude de l'immortalité de l'Ame humaine. Car si nous croyons qu'il y a un Dieu , & que nous en ayons l'idée , que nous devons avoir , nous reconnoissons que tous les Etres créés ne doivent pas la continuation & la perpétuité de leur existence à une nécessité naturelle , qui soit hors de Dieu & indépendante de lui , mais seulement à sa volonté. Par ce principe , quand même nous n'aurions pas de certitude que nos Ames sont des substances immatérielles , nous ne pourrions néanmoins pas douter de leur immortalité , qui est fondée sur l'immutabilité & la perfection de la volonté de Dieu , qui fait toujours ce qui est le mieux , & le plus conforme à ses vertus. Dans le fonds , la bonté essen-

essentielle & la sagesse de la Divinité sont la seule cause de la stabilité des Etres créés. Dieu a pû accorder le privilege de l'immortalité aux Ames humaines , à qui il a donné la raison , les idées de la Vertu & du Vice , & la liberté , pour les rendre capables de blâme & de louange , de recompence & de peine ; & ne le donner pas à ces Ames , beaucoup inferieures aux nôtres , & dans lesquelles il n'y a , s'il faut ainsi parler , ni *Moralité* , ni *Liberté*.

Peut-être qu'il se trouvera quelcun , qui malgré tout cela , aimera mieux suivre l'ancienne hypothese de Pythagore ; *que toutes les Ames , quelles qu'elles soient , sont aussi anciennes que le monde , & qu'elles dureront autant que lui ; que de recevoir nôtre nouvelle création de nouvelles Ames , qui les fait posterieures à la matiere du monde & à leurs propres corps ; & que de reconnoître que la puissance , que Dieu a de tirer du néant , est comme asservie , & , pour ainsi dire , prostituée aux desirs les plus illégitimes & aux conjonctions les plus infames. Sur tout on pourroit ne vouloir pas admettre cette création & cet anéantissement perpetuel des Ames des bêtes. Mr. *Cudworth* accorde à*

ceux

ceux qui seroient dans cette pensée, que leur opinion est plus raisonnable & plus tolerable que celle de ceux qui font toutes les Ames engendrées & par consequent corporelles, ou au moins ce qu'on appelle l'Amé sensitive dans les hommes & dans les bêtes. Car outre l'absurdité de ce dernier sentiment, qui établit dans chaque homme deux ames distinctes & douées de perception, ce qui est assez réfuté par le sentiment que chacun a de soi même; on se trouve par là, selon lui, dans l'impossibilité de prouver l'immortalité de l'ame raisonnable, l'immaterialité d'aucune substance, & par conséquent l'existence d'une Divinité distincte de ce monde corporel.

Pour ce qui est de leur prétension, que la matiere insensible peut devenir sensitive, & recevoir la vie & la pensée, comme un corps qui n'a ni chaleur, ni lumiere, reçoit l'un & l'autre, lors qu'il est allumé; elle n'est fondée que sur l'ignorance, où ils sont, de la nature des corps. Les plus habiles Physiciens ont montré clairement, que le feu & la flamme ne sont autre chose que la violente agitation des particules d'un corps, qui étant séparées l'une de l'autre & poussant, ou agitant
les

les corpuscules voisins produisent en nous les sensations de lumière & de chaleur. Il n'y a aucune difficulté à concevoir cela ; & il ne se fait aucune production de quelque nouvelle Entité. La pensée que l'on réfute étoit tombée dans l'esprit des anciens Athées, qui soutenoient qu'il n'y a que des corps dans la nature, & qui croyoient que l'Âme est un amas de corpuscules de feu ; pensée qui est très-facile à réfuter.

Mr. *Cudworth* après avoir montré de la sorte, que la Physique Corpusculaire, & la doctrine de l'immatérialité de l'Âme sont nées des mêmes principes ; il entreprend encore de montrer que la constitution intérieure de cette Physique meine tout droit là.

Premièrement la Physique Corpusculaire, n'attribuant rien au Corps, que ce qui est renfermé dans l'idée d'une chose impénétrable & étendue, & qui peut être conçu comme une de ses modifications, comme la grandeur, la divisibilité, la figure, la situation, le mouvement & le repos ; & tout ce qui résulte de leurs différentes combinaisons ; cette Physique, dis-je, ne sauroit admettre que la vie & la pensée soient

soient des modifications du corps ; d'où il s'ensuit que ce sont des propriétés d'une autre substance distincte du corps, ou immatérielle.

En second lieu, cette Physique ne reconnoissant dans les corps autre action, que le mouvement local ; & le mouvement étant nécessairement l'effet de l'action d'un Être différent du corps mû, il s'ensuit qu'il y a quelque chose dans le monde qui n'est pas corps ; sans quoi les corps, dont il est composé, n'auroient jamais commencé à se mouvoir.

En troisième lieu, selon cette Philosophie, on ne peut pas expliquer les Phénomènes des corps, par un pur mécanisme, sans admettre des *idées*, différentes de ce mécanisme. Or une *idée* n'est pas le mode d'un corps, & par conséquent ce doit être le mode de quelque autre Nature qui soit en nous, & qui soit intelligente & immatérielle.

En quatrième lieu, il est évident par les principes de cette Philosophie, que les sensations elles mêmes ne sont pas des passions, qui viennent du dehors ; puis qu'elle suppose qu'il n'y a rien dans les Corps, qui soit semblable aux sensations, que nous avons du
chaud,

chaud, du froid, du rouge, du vert, du doux, de l'amer &c; d'où il s'en suit que ce sont des modifications de nôtre Ame, ce qui est la même chose que de dire qu'elle est immatérielle.

Enfin il est aussi clair, par cette Philosophie, que les sens ne sont pas les juges de la vérité, même à l'égard des corps; puisque les Qualitez sensibles, dont ils paroissent revêtus, n'y sont nullement. Ainsi il faut qu'il y ait en nous quelque chose de supérieur aux sens, qui juge de leurs rapports, & qui distingue ce qui est véritablement dans les corps de ce qui n'y est pas. Ce ne peut être que par une faculté supérieure, qui se donne à elle même les mouvemens qu'elle veut; ce qui est dire qu'elle est immatérielle.

Cette même Physique a deux avantages considérables; dont le premier est qu'elle rend le monde corporel intelligible; puisque le mécanisme est une chose, que nous entendons, & qu'outre cela nous ne concevons rien distinctement dans les corps. Dire qu'une chose se fait, par le moyen d'une Forme ou d'une Qualité occulte, n'est autre chose que dire que nous ne savons pas comment elle se fait; ou, ce qui est encore plus absurde, c'est faire l'igno-

l'ignorance où nous sommes de la cause d'un effet , déguisée sous les termes de Formes & de Qualitez , la cause de cet effet-là. On conçoit encore clairement que le froid , le chaud &c. peuvent être des modifications de nôtre Ame , dont les mouvemens des corps extérieurs sont des occasions ; mais on ne sauroit entendre que ce sont des qualitez des corps mêmes , distinctes de la disposition de leurs particules.

Le second avantage , que la Physique Corpusculaire semble avoir , c'est qu'elle prépare l'esprit à trouver plus facilement la preuve de l'existence des substances incorporelles ; en établissant une notion distincte du corps. Il faut que celui , qui veut prouver qu'il y a quelque chose dans le monde , outre les corps , détermine exactement qu'elles sont les propriétés des corps ; autrement il prouvera seulement qu'il y a quelque chose d'autre , un je-ne-sais-quoi , qu'il ne connoit pas , & qu'il appelle corps. Ceux , qui rejettent la Philosophie Corpusculaire , composent les corps de deux substances , dont l'une est la *matiere* , destituée de toute forme , & par conséquent de *quantité* , & ainsi incorporelle ; & l'autre est la *forme* , qui étant sans matiere est aussi

immaterielle. Par-là on confond si fort les idées de ce qui est matériel & immatériel, qu'on ne peut rien prouver concernant leur nature. Le corps lui-même devient incorporel, car tout ce qui est composé de choses immatérielles est nécessairement immatériel; & ainsi il n'y auroit rien du tout de corporel, dans la nature. Mais l'ancienne Philosophie Corpusculaire établissant une notion distincte du corps, comme on l'a vu, montre clairement jusqu'où ses opérations peuvent s'étendre, où celles des substances immatérielles commencent; & par conséquent, qu'il faut de nécessité qu'il y en ait dans le monde. Mr. *Cudworth* fait encore d'autres raisonnemens là-dessus, auxquels on ne peut pas s'arrêter.

On voit, par ce qu'on vient de lire, qu'il a très-bien prouvé ce qu'il s'étoit proposé de démontrer. On voit encore que les premiers Atomistes étoient bien éloignés de faire, comme *Democrite* le fit depuis, un Univers, où il n'y eût rien que des particules de matière, incapables d'agir par elles-mêmes; sans aucuns principes actifs (qu'on nomme en Grec ἀπαισιότατοι ἀρχαί) & immatériels. Sans cela, ils voyoient bien qu'on n'y pouvoit concevoir au-

cun

con mouvement, aucun mécanisme, ni aucune génération ; car le mouvement, sans quoi rien ne s'y fait, vient originairement de quelque chose, qui n'est pas corps. Quand on pourroit même supposer que le mouvement s'est trouvé dans la masse de la matiere, sans être causé par un autre Etre ; on ne comprendroit pas comment il en a pu faire quelque chose, sans être conduit par aucune Intelligence, & c'est ce que les anciens Atomistes soutenoient. Ils auroient regardé comme une folie l'opinion de ceux, qui ont cru que les Animaux peuvent être de pures Machines ; ou que la vie, les sens, & la raison ne sont autre chose qu'un mouvement local, & par conséquent qu'ils ne sont eux mêmes que de purs automates. Ainsi ils joignoient ensemble des principes *actifs* & *passifs*, corporels & incorporels, & bâtissoient là-dessus toute leur Philosophie, qui étoit sans doute veritable.

Mais cela ne dura pas long-tems, ce Système ayant été démembré, en sorte que les uns en prirent une partie & les autres l'autre. Les uns prirent les Atomes, & abandonnerent la doctrine des Esprits : & les autres prirent la doctrine des Esprits, sans celle des Atomes.

mes. Les premiers furent *Democrite*, *Leucippe* & *Protagore*; les seconds *Platon* & *Aristote*, qui prirent en effet le meilleur, mais qui étant destituez de la doctrine des Atomes se trouverent exposez à mille difficultez insurmontables.

Pour représenter plus distinctement les effets du choix de ces Philosophes, il faut examiner leurs methodes, l'une après l'autre. *Leucippe* & *Democrite* étant disposez à croire qu'il n'y a point de Dieu, s'apperçurent bien-tôt que, selon la maniere ordinaire de philosopher, ils ne pouvoient pas se garantir de la crainte d'une Divinité, ni persuader leur Athéisme aux autres. *Heraclite* & les autres Philosophes, qui croyoient que toutes les substances sont corporelles, mettoient néanmoins une Divinité, quoi que corporelle; car ils disoient que tout le monde corporel étoit Dieu, ou que Dieu étoit ὅλη πᾶς ἔχου, la matiere disposée d'une certaine maniere; par exemple, un feu doué de raison, qui pénetroit l'Univers, comme son Ame; les Ames des animaux n'étant que des parties détachées de cette grande Ame du monde. Ainsi, selon eux, toute la masse de l'Univers étoit Dieu, ou un animal plein d'intelligence

ligence & de sagesse , qui formoit en lui-même tous les corps particuliers que l'on voit dans le monde , & qui se gouvernoit lui-même , avec sagesse. Les Formes, les Qualitez, & le pouvoir de se remuer soi même , que ces Philosophes attribuoient au Corps, quoi qu'on s'en servît pour appuyer l'Athéisme , pouvoient aussi servir de principes pour établir une Divinité, telle que la concevoit *Heraclite*. Pour se défaire de ces embarras , *Leucippe* & *Democrite* eurent recours à la Physique corpusculaire , qu'ils séparèrent violemment de la doctrine des Etres immatériels , qui étoit naturellement unie avec la précédente ; & ainsi ils firent un système , auquel l'Athéisme étoit mêlé avec la doctrine des Atomes.

Il est surprenant que des gens , qui se piquoient d'avoir de l'esprit, ne s'aperçussent pas que la supposition des Atomes destituez de qualitez, les conduisoit à reconnoître des Etres immatériels. Aussi tout leur Systeme est plein de contradictions & d'absurditez mêlées parmi leur Athéisme. On peut reconnoître à ceci la force invincible de la Verité , qui surmonte tous les efforts, que l'on fait pour l'opprimer & com-

bien la cause des Athées est une cause desespérée ; puis que la supposition des Atomes , qu'ils regardoient comme leur Fort , est le meilleur principe que l'on puisse employer , pour ruiner entièrement leurs pensées.

Platon, qui ne prit de l'ancienne Philosophie, que la Theologie & la Metaphysique , étoit beaucoup plus excusable. Il y a de l'apparence qu'il n'abandonna en partie la Physique Corpusculaire , que parce qu'il voyoit que les Athées en abusoient ; & en partie parce qu'il avoit plus d'inclination pour la Théologie, que pour la Physique ; ce qui semble être aussi la raison, pour laquelle il ne fit attention au Systeme Pythagoricien , que dans sa vieillesse. Outre cela, sa maniere de philosopher, en admettant des Formes & des Qualitez est plus specieuse , que l'autre ; qui est plus éloignée des sens & des imaginations du Vulgaire , & par conséquent plus difficile à entendre.

Pour *Aristote* , il suivit les traces de son Maître , non seulement dans la meilleure partie de son Systeme, qui consistoit à reconnoître un Dieu immateriel & un premier Mobile , sans mouvement ; mais encore dans la rejection des Atomes, qui avoient été si générale-

le-

lement reçus parmi les plus anciens Philosophes. Quoi qu'il contredise souvent son Maître, il est certain néanmoins qu'il s'accorde avec lui, dans les points les plus essentiels ; si l'on en veut croire *Simplicius* & d'autres de ses Interpretes.

Après cela, Mr. *Cudworth* juge ainsi de tout le Systeme Peripateticien. Il est infiniment à préférer à celui de *Démocrite*, que * quelques personnes ont tâché de faire valoir, en décrivant *Aristote*.

On ne peut pas nier que l'hypothese de *Démocrite* n'explique mieux les phénomènes des choses corporelles ; mais dans les autres choses, qui sont de beaucoup plus grande conséquence, c'est plutôt une extravagance, qu'une Philosophie. Au contraire, le système d'*Aristote* est plein de veritez à cet égard ; puis qu'il établit des substances immatérielles, une Divinité distincte du monde, une Morale naturelle & la Liberté de la Volonté. Ainsi, quoi qu'un * Auteur Moderne ait parlé fort méprisamment de son Ethique, il faut

F 4

ren-

* Il entend principalement Pierre Gassendi.

* Il entend Thomas Hobbes, qui dans son *Leviathan* méprise la Morale d'*Aristote*.

rendre justice à *Aristote*, & dire que son Ethique est véritablement telle, & qu'elle répond à son titre; mais que cette nouvelle Ethique, que l'on a introduite au monde, avec tant de faste, n'est rien moins que cela; mais seulement l'ancienne doctrine de *Democrite*, que l'on a fait revivre, & un renversement de toute sorte de Morale; dont le dessein ne peut avoir été autre chose, que de débaucher le monde.

Mr. *Cudworth* ajoute encore à cela, que le Systeme d'*Aristote* paroît plus compatible avec la piété, que les hypothèses même de *Descartes*; quoi que ce dernier suppose aussi des substances immatérielles.

Descartes représente Dieu ne contribuant pas d'avantage à la formation de l'Univers, qu'en ce qu'il fait tourner sa matière en rond; par le mouvement de laquelle, conformément à certaines Loix de la Nature, tous les corps, sans en excepter les mieux organisés, comme ceux des Animaux, ont été formés, & se conservent, par la génération successive, sans qu'aucune Intelligence s'en mêle.

La Nature d'*Aristote* au contraire n'est pas un principe comme celui-là, mais un principe qui ne fait rien en vain, mais

mais tout pour de certaines fins, & pour le mieux ; de sorte qu'on ne la peut considérer que comme subordonnée à la sagesse divine, dont elle exécute les ordres.

On ne peut néanmoins pas nier, que plusieurs * anciens Auteurs, Chrétiens & autres, n'aient accusé *Aristote* de nier l'Immortalité de l'Âme & la Providence de Dieu sur les hommes ; que son Maître *Platon* reconnoissoit, & qu'il auroit dû reconnoître après lui. Néanmoins pour lui rendre toute la justice que l'on peut, on rapporte ces paroles de son *Ethique à Nicomaque*, où il parle bien de la Providence : *si les Dieux ont quelque soin des hommes, comme il le semble, il est raisonnable de croire, qu'ils prennent plaisir dans ce qui est le meilleur & le plus semblable à eux (& tel est l'esprit) qu'ils font du bien à ceux qui les aiment & qui les honorent, & qu'ils ont soin de ceux qu'ils favorisent, & qui vivent bien & honêtement.* Ce qui seroit sans doute une très-belle sentence, si elle n'étoit pas exprimée en doutant. Il est vrai qu'au lieu que les autres Philosophes assuroient la préexistence-

* Voyez là-dessus la préparation Evangelique d'Eusebe, Chapp. V, IX, X, XI.

stencé, l'immaterialité & l'immortalité des Ames, qu'elles soient: *Aristote* nie tout cela, & il en rend cette raison: *il est manifeste que toutes les Ames ne peuvent pas préexister, puisque les principes dont l'action est corporelle, ne peuvent pas exister sans corps; par exemple, elles ne peuvent pas marcher sans pieds; de sorte qu'il est impossible qu'elles viennent de dehors dans les corps, car elles ne peuvent pas subsister d'elles mêmes séparées, ni venir dans le corps.* C'est là le raisonnement d'*Aristote*; mais en même tems, il soutient que l'esprit préexiste & entre dans le corps de dehors: *Il reste, dit-il, que le seul esprit entre dans le corps de dehors; & qu'il soit seul divin, car l'action corporelle n'a rien de commun avec son action.* Mais ailleurs après avoir distingué l'entendement en *Agent* & en *Patient*, il enseigne que le premier seul est immortel, & l'autre sujet à la corruption: τὸ το μόνον, dit-il, ἀθάνατον καὶ αἰδίων, ὁ δὲ παθητικὸς τῆς φηρτός. Quelques-uns de ses Interpretes, pour l'excuser, disent qu'ici par l'entendement *patients*, ou *passif* il a voulu marquer l'*imagination*; parce qu'autrement il se contrediroit lui-même, puis qu'il avoit dit auparavant que l'entendement peut être séparé

paré & sans organes ; ce qu'ils croient devoir être entendu du *patient*, aussi bien que de l'*agent*. Mais il est difficile de concevoir qu'il parle de l'imagination, dans un lieu, où il oppose l'entendement *agent* au *patient*.

Il est même difficile de savoir ce qu'il entend par cet entendement *agent*, & si c'est une faculté de l'ame humaine, ou non ; & cela a causé de grandes disputes entre ses Interpretes, dont plusieurs croient que l'entendement *agent* est Dieu lui même, & les autres que c'est au moins quelque chose d'exterieur ; d'où il s'enfuit que c'est une chose douteuse, s'il a reconnu quelque chose d'immatériel & d'immortel en nous.

Ce qui a conduit *Aristote* à affirmer que l'ame sensitive est corporelle, & à ne parler qu'avec beaucoup d'incertitude de l'immaterialité de l'ame raisonnable, semble avoir été sa doctrine des Formes & des Qualitez ; par laquelle, comme on l'a dit, les choses corporelles & les immatérielles se trouvent entièrement confondues. C'est pourquoi on ne sauroit louer *Aristote*, de ce côté là ; mais ce qu'il y a dans sa Philosophie, qui est digne de louange, selon *Mr. Cudworth*, ce sont principalement quatre choses.

La premiere c'est qu'il établit une Intelligence immatérielle, qui est la supreme cause; la seconde, qu'il introduit la Nature, qui est comme un instrument de cette Intelligence, agissant, non par une nécessité mécanique, mais pour certaines fins, quoi qu'elles lui soient inconnues; la troisième, qu'il y a quelque chose, qui est naturellement honête & deshônête; & la quatrième que les esprits des hommes sont doüez de liberté.

C'EST là ce que l'on trouve dans le Chapitre I. du *Système Intellectuel* de Mr. *Cudworth*; sur quoi l'on fera ici quelques remarques. Quoi qu'il soit fâcheux pour nous, qu'il nous faille lire l'antiquité Payenne, non pour y chercher proprement la Verité, que rien ne nous oblige de croire se trouver dans les Ecrits des Anciens, avant que nous les ayons examinez; & qu'il faille prendre d'abord beaucoup de peine pour entendre ce qu'ils disent, avant que de savoir si ce qu'ils disent est vrai; il faut avouer que, quand on a surmonté cette difficulté, il y a beaucoup de plaisir à voir les démarches de l'esprit humain, dans la recherche de la Verité, & à suivre même les détours & les égaremens, dans lesquels il s'étoit engagé, avant

avant que de la découvrir. On a vu que les plus anciens Philosophes étoient entrez dans le droit chemin, lors qu'ils avoient établi la Physique Corpusculaire, & l'existence des Etres immateriels. Quelques-uns de ceux, qui les suivirent, partagerent ce Systeme; & les uns tomberent dans l'Atheisme, parce qu'ils ne reconnoissoient que des corps: les autres au contraire, qui n'établissent que des principes immateriels, se broüilloient si fort qu'ils ne savoient ce qu'ils vouloient dire. Peut-être que quelcun dira que c'est là une marque sensible de la foiblesse de la Raison humaine; qui ne fait souvent ni trouver une vérité inconnüe, ni se conserver dans la possession de ce qui a été découvert.

Si l'on entend par *la Raison humaine*, la Raison particuliere de ceux qui se trompent, on la peut accuser avec justice de foiblesse. Mais si l'on entendoit par-là les regles, que les Philosophes ont données pour la découverte de la Verité, on se tromperoit infiniment. Ce n'est pas pour les avoir suivies, que *Democrite*, par exemple, & *Aristote* se sont trompez; c'est au contraire pour avoir abandonné les principes les plus clairs & les plus affurez de la droite

Raison. Supposer que des Atomes, où il n'y a rien que de corporel, se meuvent de toute éternité, sans que rien leur ait donné ce mouvement, non plus que l'existence; & que l'Univers s'est formé du concours fortuit de ces corpuscules; sont des absurditez contraires aux lumieres du bon sens. Dire qu'il y'a des Formes & des Qualitez substantielles, dont on n'a aucune idée, qui avec une matiere, qui n'est rien, forment les corps, sont des suppositions que l'on réfute parfaitement bien par la Raison.

Ce n'est pas pour avoir trop raisonné, ni pour avoir trop estimé la Raison humaine, comme quelques-uns se l'imaginent, qu'il s'est trouvé des gens, qui ont adopté ces chimeres; c'est au contraire, pour avoir trop peu raisonné, & pour avoir crû qu'il falloit se soumettre à l'autorité des Anciens, sans savoir pourquoi; ou pour avoir donné dans des idées populaires, que l'on avoit peu examinées. Les Philosophes modernes n'ont eu que faire de révélation, pour réfuter *Democrite & Aristote*; la Raison, qui leur étoit commune avec eux, les a fait apercevoir toute seule de leurs erreurs. Ils ont même si bien établi les regles, que l'on doit suivre
pour

pour trouver la Verité ; que sans une révolution violente, qui rende quelque puissance barbare, ou ennemie de la Raison, maîtresse de toute l'Europe, la connoissance ne s'en éteindra jamais.

Ce ne fut pas, par un petit effort de Raison, que les premiers Atomistes, en établissant fort peu de principes, se débarrassèrent des préjugés du Vulgaire, qui paroïssent être appuyés sur le témoignage des sens, & vinrent à la connoissance des substances immatérielles, & de la Divinité, qui est la principale. Mais comme ils étoient arrivés à ces vérités, plutôt par la beauté de leur génie, que par les règles de l'art, ils ne furent pas montrer à la postérité le chemin qu'ils avoient suivi : ni établir des règles générales qui l'empêchassent de s'égarer, & d'abandonner les vérités déjà découvertes. C'est ce qui fit que ceux qui leur succéderent ne comprirent, comme on l'a vu, ni leur sentiment, ni les principes sur lesquels il étoit fondé. La Dialectique, que les Peripateticiens & les Stoïciens cultivèrent, comme il sembloit, avec tant de soin, n'étoit autre chose qu'un art de chicaner, & de disputer en forme, & qui ne servoit à découvrir aucune vérité.

verité. Ainsi elle n'empêcha point que ceux , qui la cultivoient le plus , ne tombassent en mille erreurs de Physique & de Metaphysique. Dans les derniers siècles, toute la Philosophie consistoit, non à raisonner & à examiner les choses en elles mêmes , mais à rechercher quels ont été les sentimens d'*Aristote*. C'est dans ces tems-là , que l'on ne raisonnoit point , ou que l'on raisonnoit mal , qu'il s'introduisit tant de chimeres dans la Philosophie , & dont une bonne partie s'est ensuite glissée dans la Théologie Scholaastique.

Enfin quand *Descartes*, qui a fait revivre l'esprit de recherche & d'examen, vint, il ne lui fallut pas peu de méditation; pour revenir lui même des préjugés du Vulgaire & des Philosophes; ni peu de courage, pour résister aux attaques qu'on lui fit, & sur tout pour soutenir l'injure odieuse de *novateur*. Cependant, comme on l'a vû, c'étoit *Aristote*, qui avoit été un novateur, & *Descartes* ne faisoit que ramener le monde aux premières idées des plus anciens Atomistes. Ce n'est pas que je croye qu'il ait pris ses sentimens, dans les Anciens, comme quelques uns l'en ont accusé. Il ne paroît pas avoir été un

un

un homme de lecture, & son système est si lié, que l'on voit bien que ce n'est pas un ouvrage de pièces rapportées. Tout ce qu'on pourroit soupçonner c'est qu'il auroit lû *Lucrece*, & qu'il auroit profité de cette lecture; en établissant que tous les corps sont composez de particules insensibles, dont les différentes modifications & conjonctions font toute la variété des corps, que nous voyons. C'est là, comme on l'a vû, une des plus belles découvertes des anciens Atomistes; que *Democrite*, & *Epicure*, après lui, emprunterent d'eux, & que *Lucrece* a très-bien exprimée, en divers endroits de son Poëme. Que si cela n'est pas vrai & si *Descartes* est tombé dans la même pensée, à force de méditation; il faudra avouër que si leur hypothèse n'est pas vraie, elle est bien imaginée, puis que tant de beaux esprits l'ont prise pour la Verité, sans s'être entrecommuniqué leurs méditations.

A l'égard des Ames des hommes, & celles des bêtes, les ouvertures, que Mr. *Cudworth* a données là-dessus, peuvent donner de l'occupation aux Philosophes, qui voudront les pousser, & voir quelles conséquences on en pourroit tirer. Il y a très-peu de gens, qui

qui puissent se résoudre à croire que les bêtes ne soient que de pures machines ; & cela n'étant pas , il faudra nécessairement reconnoître qu'elles sont des Intelligences subalternes. Mais quand ont-elles été créées ? Cessent-elles d'exister , quand leur corps est dissout , ou subsistent-elles en quelque autre lieu , ou y a-t-il métempsychose pour cette Espece d'Ames ? Quelque parti, que l'on prenne en tout cela, il restera toujours de grandes difficultez, que personne ne soudra peut-être jamais. En attendant, on doit permettre de conjecturer à ceux, qui ont plus de pénétration que les autres ; mais à condition qu'ils n'imposeront à personne la nécessité d'embrasser leurs conjectures, & qu'ils n'employeront que des raisons pour les soutenir.

ARTICLE IV.

C. PEDONIS ALBINOVANI *Elegiæ III. & Fragmenta, cum Interpretatione & Notis* Jos. Scaligeri, Frid. Lindenbruchii, Nic. Heinsii, Theod. Goralli & aliorum. *Amstelæd. apud Henr. Schelte 1703. in 8. pagg. 256.*



OICI une nouvelle forme d'un Auteur Latin, avec des notes *Variorum*, comme l'on parle; c'est à dire, des plus habiles Interpretes qui avoient éclairci les Elegies de *Pedo Albinovanus*, Poëte du tems d'Auguste; auxquelles *Theodore Gorall* a joint les siennes, qui n'avoient jamais paru, & qui font bien la moitié de celles qui sont sous le texte. Les Auteurs *Variorum* sont ordinairement de grands *in octavo* & souvent si épais que quand ils sont bien reliez, on ne peut pas les ouvrir assez, pour les lire commodément; ce qui est une forme très-incommode. Il vaudroit beaucoup mieux qu'ils fussent *in quarto*, lors qu'ils sont si gros, qu'on ne les peut pas mettre en de petits volumes: comme on

on a fait en France, à l'égard des Auteurs publiez pour Mr. le Daupin. Ou s'ils sont petits, il vaut mieux les mettre en une forme propre à porter dans la pochè, comme les grands *in douze* ou les petits *in octavo*, tel qu'est ce volume. Quelque Libraire Hollandois sur le milieu du XVII siecle, ayant eu le goût Allemand là-dessus, c'est à dire, la pensée de faire un volume presque cubique, ou au moins fort épais, fut suivi des autres dans ce mauvais goût; & depuis on a continué à publier les Auteurs *Variorum*, sur le même modele. Il seroit à souhaiter que ceux, qui publient de nouveau des Auteurs de la même sorte, commençassent enfin à remedier à cette mauvaise coutume, en les rendant plus portatifs, s'ils sont petits, ou s'ils peuvent être divisez en plusieurs Tomes; ou en les mettant *in quarto*, ou même *in folio*, s'ils sont trop gros. Il n'y a personne, qui n'aimât mieux avoir le Ciceron *Variorum* en l'une de ces deux formes, qu'en tant de gros volumes *in octavo*. En attendant que l'on corrige le mauvais goût des Libraires de ce pais, par des Editions d'Ouvrages plus considerables, voici deux Poëtes, qui sont d'une taille à être commodément portez
dans

dans la poche ; n'étant que de seize feuilles chacun, & pouvant être reliez à part, à la maniere de France, ou ensemble, si l'on aime mieux.

Pour parler présentement du Livre même, *Theodore Gorali* y a mis une Préface au devant, qu'il est bon d'examiner ; puis qu'elle contient la méthode qu'il a suivie & les raisons qu'il a eues de le faire, par où l'on verra de quelle maniere il faut, selon lui, s'y prendre pour éclaircir l'Antiquité.

Ce Poëte est tiré du recueil de *Joseph Scaliger*, intitulé *Catalecta Virgilii*, qui est assez connu ; mais qu'il n'est pas bon de mettre entre les mains de la Jeunesse, à cause des Poësies infames, qui s'y trouvent, parmi d'autres qui méritent d'être lûes, & que ce savant Homme a accompagnées de notes, où il y a beaucoup à profiter. Des gens de bon goût ont souvent souhaité qu'on en séparât ce qui peut être lû avec utilité, & qu'on l'imprimât à part. Cela est d'autant plus raisonnable, que ces pieces n'ont ni rapport, ni liaison ensemble. Il est vrai que d'habiles gens en ont publié quelques unes séparément ; mais comme ils ne l'ont pas fait, selon la methode qu'il faudroit suivre, comme on le fera voir dans la suite, leurs

leurs ouvrages n'ont pas été goûtés, comme ils l'auroient pû être. C'est ce qui a déterminé l'Auteur à tenter la même chose, sur deux autres des Pieces du Recueil.

Il approuve en général la méthode, que l'on a suivie en France, dans les Editions des Auteurs pour Mr. le Dauphin; mais il ne croit pas que tous ceux, qui y ont travaillé, l'aient également bien entendue, & bien exécuté le projet qu'on avoit formé.

Il y a trois sortes d'Interpretes des Anciens; ou au moins qui ont publié leurs Ouvrages, avec quelques notes pour les éclaircir. Les premiers sont ceux qui ont comparé les Editions avec des Manuscrits, qui en ont marqué les varietez de lecture, & qui ont corrigé par leur moyen & en conjecturant, divers passages corrompus. On ne peut pas n'estimer pas ce travail, si l'on considère qu'avant toutes choses, il faut s'assurer, autant qu'il est possible, des termes d'un Auteur, avant que d'entreprendre d'expliquer sa pensée. Mais il faut que ceux, qui s'engagent dans de semblables travaux, soient fort verfez dans les Langues & dans les Ecrits des Anciens. Autrement ils ne savent pas juger des diversitez, qu'ils trouvent
dans

dans les Manuscrits , ni tirer la véritable maniere de lire des mots corrompus qu'ils y rencontrent ; car les meilleurs & les plus anciens sont couverts de fautes ; comme ceux qui ne les ont pas vûs peuvent s'en convaincre , en lisant cette espece de Notes. Ce n'est pas assez d'avoir couru les Bibliothèques d'Italie, par exemple, en sa jeunesse, & d'avoir tiré à la hâte de quelques MSS. ce qu'on y pouvoit remarquer de varietez ; pour venir en suite trancher du grand Critique, comme si c'étoit là le tout. On voit des Savans de cette espece broncher si lourdement, en des choses communes, & témoigner un si mauvais goût presque en tout ; qu'il vaudroit beaucoup mieux pour eux n'avoir feuilleté aucuns MSS. & avoir appris à entendre les Langues & les Auteurs Anciens, en lisant seulement avec soin les bonnes Editions, qui en ont déjà été publiées. Mais si ces gens-là lisent un Auteur, on diroit que c'est pour y trouver quelque endroit corrompu, plutôt que pour profiter de ce qu'il y a de bon ; & s'ils ne l'y trouvent pas, ils corrompent quelquefois les expressions les plus justes & les mieux tournées, pour exercer leur miserable Critique. Au reste, com-
me

me on l'a dit, les revisions des habiles Critiques sont tout à fait nécessaires; telles qu'ont été celles de *Nicolas Heinsius* sur *Ovide* & sur d'autres Poètes, & celles de *Jean Frideric Gronovius* sur *Tite Live*. Les Interpretes des Auteurs à l'usage de Mr. le Daupin auroient dû, avant toutes choses, choisir cette sorte d'Editions pour les commenter; & non prendre les premières qu'ils ont trouvées, sans se mettre en peine si elles étoient correctes, ou non, comme plusieurs d'entre eux ont fait. Ceux qui veulent écrire, avec exactitude, n'oseroient presque citer ces Editions.

Mais supposé que les Notes Critiques soient les meilleures du monde, elles ne sont pas suffisantes, pour satisfaire les Lecteurs, dont la plupart souhaitent qu'on leur explique en peu de mots tous les endroits obscurs. C'est ainsi que *Juste Lipse*, qui étoit un Critique de bon goût, en a usé sur *Senèque* & sur *Tacite*; où il ne s'est pas contenté de rétablir, autant qu'il a pû, les passages corrompus; mais où il a presque tout expliqué ce qui pouvoit faire de la peine.

On n'a qu'à lire là-dessus sa Préface sur *Senèque*. Autrement il n'y a rien de si facile, que de faire ce que quelques Critiques ont fait & qui néanmoins, à cause

se de cela, croient que le Public ne s'aquitera jamais envers eux des obligations qu'il leur a; c'est à dire, de relever par-ci, par-là, quelques bagatelles, qu'ils ont trouvées dans les MSS. ou de débiter des conjectures forcées, avec un air fier & chagrin; comme si ceux à qui elles ne sont pas venues dans l'esprit, n'étoient que des ignorans. Aussi quand on ramasseroit dix semblables Critiques, sur un Auteur; il n'y auroit pas dans leurs Notes la dixième partie de ce qu'il faut pour l'entendre; ni pour satisfaire ceux, qui lisant un Auteur, par plaisir, veulent qu'on leur marque en un mot le sens des passages obscurs; parce que n'étant pas Grammairiens de profession, ils ne se croient pas obligés de faire une étude particulière de ces sortes de choses.

Il y a d'autres Commentateurs au contraire, qui sont si prolixes qu'ils expliquent également ce qui est clair & ce qui est obscur. Ils amassent un nombre infini de passages parallèles d'autres Auteurs, même là où il n'y a rien de particulier ni dans les choses, ni dans les expressions. C'est ainsi qu'a fait *Jean Price*; Critique Anglois; sur quelques livres du Nouveau Testament, & sur *Apulée*, & *Gaspar Barthius* sur plusieurs

ieurs Poëtes Latins. On voit par là que ces gens là avoient une grande lecture, & qu'ils avoient travaillé long-tems à ces recueils; mais dont on tire peu d'usage, quand il ne s'agit que de choses vulgaires. D'autres expliquent si au long ce qui est clair, qu'on ne feroit se résoudre à lire leurs notes. C'est ce qu'à fait quelquefois *Frid. Taubman*, dans ses Notes sur le *Culex* & le *Ciris* de *Virgile*; quoi qu'il s'en soit bien gardé dans ses remarques sur *Plaute* & sur les autres Ouvrages de *Virgile*. Comme il ne l'a pas fait par ignorance, ou par mauvais goût, mais à dessein, pour montrer qu'il pouvoit faire de semblables Commentaires, s'il eût voulu; on le lui doit pardonner. On n'a qu'à voir ce qu'il en dit dans sa préface sur le *Culex*, qui est pleine d'esprit.

Il y en a d'autres, qui font à l'occasion d'un mot des digressions, qui n'ont aucun rapport à leur Auteur, ou qui se jettent dans des lieux communs, qu'ils pourroient débiter sur toutes sortes de livres; où il seroit fait quelque mention de ce dont ils parlent, ou même si l'on y trouvoit quelque légère allusion à ce dont ils traitent. Un habile Allemand, nommé *Christophe Arnold*, qui a été professeur à *Altorf*, a travaillé de

cette maniere sur le petit Poëme de *Valerius Cato*, intitulé *Dires*. Il a débité là dessus tous les lieux Communs, jusqu'à des digressions sur quelques mots de l'ancienne Langue Saxonne, de l'Hebreu, de l'Arabe, de l'Allemand, &c. Ce n'est pas qu'il n'y ait là dedans souvent quelque chose d'utile; mais il vaudroit mieux qu'il l'eût débité à part, en forme de *Miscellanées*, que sur ce Poëte à qui tout cet étrange assemblage ne donne aucun relief. Comme ce Poëte est l'un de ceux, qui sont dans les *Catalectes*, il pourra bien se trouver quelqu'un, qui le publiera, sur le modele de *Pedo Albinovannus*, & de *Cornelius Severus*. Il y a eu un savant homme, mort depuis quelques années, qui a publié un petit recueil de pieces Ecclesiastiques, & qui a fait là dessus un Commentaire à peu près de même; c'est à dire, plein de Lieux Communs, & de digressions, qui n'ont point de rapport aux Auteurs qu'il explique. On voit bien que le bon homme a voulu faire un gros livre, & débiter les Recueils pour faire paroître son érudition & sa lecture, à quelque prix que ce fût. Mais il n'y a guere de gens qui aient le courage de lire cet étrange ramas de toutes sortes de choses; quand même on sup-

poseroit qu'elles sont bonnes, considérées en elles mêmes. Aussi n'a-t-on pas beaucoup demandé la suite de cet Ouvrage; & l'Auteur n'a pas été regretté, pour l'avoir laissé imparfait. S'il n'avoit sur *Joseph*, que des recueils de cette sorte; ceux qui les ont dérobez après sa mort, comme on l'a crû, n'ont pas fait un vol fort considerable.

Juste Lipse avoit donné aux Critiques un fort bon avis là-dessus. C'est qu'il falloit traiter à part, dans quelque Ouvrage séparé, ce qui regarde en général toutes sortes d'Auteurs, & y renvoyer les Lecteurs. Il avoit eu dessein de faire un Recueil intitulé *Fax Historica*, où il auroit ramassé tout ce qu'il savoit des opinions & des costumes des Grecs & des Romains, pour y renvoyer ses Lecteurs, quand il s'agiroit de quelque chose de général; mais il n'a pû exécuter qu'une très-petite partie de ce dessein, comme on le verra dans la Préface sur *Senèque*. Il seroit à souhaiter que quelque personne également laborieuse & habile entreprît d'exécuter ce projet. Cependant les Recueils des *Antiquitez Grecques & Romaines* peuvent suppléer en quelque sorte à son défaut; quoi qu'il faille avouer que ces Recueils, tous gros qu'ils sont, sont aussi défectueux

étueux en quantité de choses, qu'ils sont pleins de superfluité en d'autres.

Les Interpretes Daufins, comme quelcun les a nommez, n'ont guere péché par une trop grande abondance de remarques. La plupart sont si secs & si arides, qu'ils se contentent de dire leur sentiment en peu de mots; sans le prouver par aucun témoignage de l'Antiquité, ni par aucun passage parallele, & sans renvoyer le Lecteur à aucun bon Auteur, où il pût s'en instruire plus à fonds. Ce dernier devoir d'un bon Interprete est d'autant plus important, que souvent on a besoin de s'affurer de quelque chose, par plus d'une preuve, & que même la Jeunesse n'apprend l'usage de ces Auteurs, que par cette espece de citations. D'ailleurs on ne peut pas se fier à un Interprete, lors qu'il assure quelque chose sans preuve; sur tout lors qu'il y a quelque difficulté, ou qu'il s'agit d'une expression, dont le sens est douteux.

Mais quand un Interprete auroit eu le soin d'établir la véritable maniere de lire, & quand il auroit expliqué chaque expression, qui peut faire de la peine; ce ne seroit pas encore tout ce qu'on demande de lui. Il faudroit de plus qu'il

expliquât la suite & la liaison des pensées, dans les Auteurs, qui en ont besoin comme dans les Poëtes; dont les mots sont souvent assez embarrassés, & dont la liaison n'est pas claire.

C'est ce qui a fait qu'on chargea ceux, qui travailloient pour Mr. le Daupin, d'en faire des Paraphrases perpetuelles. Mais la plupart de ces Mrs. semblent n'avoir pas bien compris le dessein de ceux qui les ont fait travailler; puis qu'ils n'ont mis dans leurs Paraphrases qu'autant de mots synonymes, qu'il y en a dans le Texte; ce qui les rend obscures, embarrassées, & desagréables.

Autrement il n'y auroit guere de choses plus utiles, pour l'intelligence de cette sorte d'Auteurs. Bien des gens trouveront que c'est ce qui manque à des Editions, dont on a d'ailleurs sujet d'être content.

Theod. Goral ayant pesé mûrement tout cela, a tâché d'éviter les défauts; qu'il voyoit qu'on reprenoit avec raison dans les autres Interpretes; quoi qu'il reconnoisse qu'il est infiniment plus aisé de dire aux autres ce qu'il faut qu'ils fassent, pour bien réussir, que de mettre en pratique les avis qu'on leur donne. Pour s'assurer donc d'abord, de
la

la véritable leçon, il a comparé une Edition des *Catallactes* de Virgile, où l'on avoit marqué les varietez de lecture d'une ancienne Edition de Venise en M CCC LXXXIV, & de celle d'*Aldus Manuce*, en M DXVII, qu'il a aussi feuilletée, avec l'Edition de *Jos. Scaliger*, & les varietez qu'il rapporte dans ses Notes. Lors qu'il a pu trouver un sens raisonnable & exprimé d'une manière conforme au goût du siècle d'Auguste, dans les manières de lire communes à ces anciennes Editions; il les a constamment suivies, sans avoir aucun égard aux conjectures de *Joseph Scaliger*, qui corrige souvent sans nécessité. Lors que les anciennes Editions varient entre elles, il a choisi la manière de lire, dont le sens est le plus conforme à la chose même, & au stile de l'Auteur. Mais lors qu'il ne s'est rien trouvé de raisonnable dans toutes ces varietez, il a eu recours aux conjectures de *Scaliger*, ou aux siennes, & a toujours suivi celles qui s'éloignoient le moins des anciennes Editions. Il a été souvent obligé de réfuter ce grand homme; qui a extraordinairement dépêché ce qu'il a fait sur les *Catallactes*. Si on l'en croit, il a composé dans un mois ce qu'un

autre auroit bien de la peine à copier dans cet espace de tems. Mais quoi qu'il en soit, il auroit mieux vallu, y en mettre davantage & faire mieux; car assurément il y a beaucoup de conjectures inutiles, ou forcées, sur tout sur l'Etna de *Cornelius Severus*; où il est traité de Physique, que *Scaliger* n'entendoit guere. Ce savant homme cite, à la mode de son tems, d'anciennes Editions; sans en marquer ni le tems, ni le lieu: & parle de certains Manuscrits, où il a trouvé des fragments de Poëtes; sans rien dire de leur antiquité, ni ajouter aucune particularité. Ces manieres sont étranges, & ressentent le génie fier des Critiques de ce tems-là, qui ne daignoient pas presque instruire les Lecteurs des raisons, qu'ils avoient d'assurer quelque chose. Ces airs imperieux, au lieu de les faire estimer, & de donner du goût aux honêtes gens pour les Belles Lettres, ont fait regarder les Critiques, comme des pédants présomptueux, & les Humanitez comme une science tout à fait creuse, & propre à gâter l'esprit; sur tout lors que l'on a commencé à découvrir que ce qu'assuroient le plus ceux, qui les avoient cultivées, avec tant de soin, étoit souvent très faux. Ceux qui s'y attachent

pré-

présentement doivent tâcher de rétablir leur honneur, en prenant une route toute opposée. Ce n'est pas au reste que *Scaliger*, avec tous ses défauts, ne fût un très-grand homme, & n'eût une étendue de savoir, que l'on ne voit guere dans les Critiques modernes; qui ne l'imitent souvent, que dans les manieres trop décisives.

Pour revenir à nos Poëtes, l'Auteur témoigne qu'à l'égard de la premiere Elegie de *Pedo Albinovanus* il a suivi l'édition de *Nicolas Heinsius*, qui est sans doute la meilleure. Comme les Notes de cet excellent Critique sont entre les mains de tout le monde, ayant été imprimées plusieurs fois, avec son *Ovide*; on avoit d'abord en dessein de les omettre, excepté celles qui servent à expliquer l'Auteur, qui en est d'ailleurs assez chargé. Mais afin qu'il ne manquât rien à cette Edition, on les a toutes mises dans un petit recueil, qu'on appelle *Cura Secunda*, & dont on parlera dans la suite.

Outre les Notes, qui regardent purement la maniere de lire, telles que sont presque toutes celles de *Scaliger*, on a ajouté par tout les explications nécessaires de ce qu'il a, qui concerne les allusions à l'histoire de ce tems-là,

aux coutumes & aux opinions des Payens. On n'a rien avancé qu'on n'ait prouvé par un passage, ou deux, en rapportant fidelement les propres paroles des Anciens; après quoi l'on renvoye les Lecteurs aux Auteurs, qui ont traité plus au long des choses dont il s'agit. On en a usé ainsi par tout, excepté quand il étoit question de choses tout à fait communes, & que l'on peut trouver dans les Dictionnaires. Comme on n'écrit pas, pour ceux qui n'ont besoin d'aucunes notes; on n'écrit pas aussi pour ceux, qui commencent seulement à étudier la Langue Latine.

Dans les trois *Eloges de Pede*, il y a des allusions perpétuelles à l'histoire de son tems, que l'on a éclaircies par des passages d'Auteurs contemporains. Dans la première, il y a une grande partie des cérémonies funebres des Romains; que l'on a expliquées en un mot, en indiquant aux Lecteurs les endroits de ceux qui ont écrits touchant les Funerailles, où ils pourront, s'ils le trouvent à propos, s'en instraire plus à fonds. Si l'on a oublié quelque chose sous le texte, on le trouvera dans les Indices, ou dans les *Curæ Secundæ*.

On a mis vis à vis du texte, dans une

une autre page, la Paraphrase, ou l'Interpretation; & cette disposition a fait qu'on a pu mettre davantage de Notes sous les pages, & qu'il y en a également sous les deux qui se regardent. Cette manière de les ranger fait un beaucoup meilleur effet à la vue, que celle que l'on suit ordinairement; & selon laquelle, il y en a quelquefois beaucoup sous l'une, & peu, ou point sous l'autre. Si l'on s'étoit avisé de cela, dans les Editions d'Auteurs à l'usage de Mr. le Daupin, que l'on a faites *in octavo*, ici & en Angleterre; ces Editions ne blefferoient pas la vue, comme elles font.

Pour parler de la Paraphrase, en elle-même, l'Auteur s'est attaché à exprimer exactement le sens & la suite des raisonnemens & des pensées; sans vouloir exprimer le nombre des mots, jusqu'aux épithetes, comme ont fait plusieurs de ceux qui ont écrit pour Mr. le Daupin. Cependant l'Auteur avoue qu'elle est plate & froide, si on la compare avec l'Original, parce qu'elle est nécessairement gênée; outre que la prose, qui n'est agreable que par l'ordre & la méthode, paroît insupportable lors qu'elle suit l'imagination capricieuse d'un Poète, qui a plus d'é-

gard à son enthousiasme qu'à la netteté de l'ordre. Aussi ne conseille-t-il pas à ceux, qui entendent les vers, sans cela, de la lire. Pour ceux qui en ont besoin, pour les entendre, ils ne feront pas mal de la lire la première; au moins il est certain qu'ils en trouveront les vers plus beaux. S'ils ne croient pas le devoir faire, qu'ils la consultent seulement dans le besoin.

Enfin *Theod. Goral* a mis de grands Indices à ces deux Poètes, mais non pas si grands que ceux qui sont dans les Auteurs à l'usage de Mr. le Daupin, où il y a toutes les particules & une infinité de mots qu'on ne cherche jamais. Ici il y a tous les mots, tant soit peu extraordinaires, & de plus les phrases dans lesquels ils se trouvent, aussi bien que les choses dont il est traité dans le texte ou dans les Notes. Ces deux dernières sortes d'articles ne se trouvent point dans les Indices des Auteurs imprimés à Paris.

Voilà en general la méthode que l'on a suivie dans l'explication de *Pedo* & de *Severus*. On pourra trouver là dessus diverses réflexions dans le I. Tome des *Parrhasiana*, où il est traité de la Décadence des Belles Lettres.

Theod. Goral défend encore dans sa
pré-

préface quelques endroits de la Critique de *Quinte-Curse*, qui est à la fin de l'*Ars Critica* rimprimé à Amsterdam en MDCC. *Mr. Perizonius* les avoit attaquez, dans ses Notes sur les Diverses Histoires d'*Elieus*; & on lui répond ici, avec la considération que l'on doit avoir pour un habile homme; & avec toute l'honêteté, que les gens de Lettres devroient garder entre eux, quand ils ne sont pas du même sentiment, & qu'ils se croient obligez de le dire. Si son Collègue en avoit usé ainsi envers lui, il n'auroit pas eu sujet de s'en plaindre, & il n'y auroit point eu de raison d'en venir à des termes aussi forts, que ceux qu'ils ont employez. Mais c'est à ces Mrs. à voir ce qu'ils ont à faire. On n'a garde de leur vouloir donner des avis, qu'ils recevraient peut-être mal; témoin la défense que * l'on avoit entreprise du recueuil que *David Le Clerc* a fait sur les Epîtres à Atticus à la priere de *Janus Graterus*, & dont *Mr. Gronovius* a parlé avec le chagrin ordinaire des Grammairiens Il traite

* Dans la seconde Partie du T. XXIV. de la Bibliothèque Universelle, Art. XI. p. 504. car cet article a été composé par l'Auteur de cette B. C.

traite ce recueil de *vili farrago*, quoi qu'il contienne, la plupart des variétés de lecture & des conjectures produites par les plus savans hommes, qui ont jamais écrit sur ces Epîtres de Cicéron, & par d'autres encore, auxquels Mr. Gronovius n'oseroit pas se comparer. Tels étoient *Victorius, Manutius, Bosius, Turnebus, Lambin, Malaspina, Mares, Ursinus, Pitkon* &c. Ce recueil fut infiniment à *Gruter*, comme il le témoigne dans la Préface, que Mr. Gronovius a omise mal à propos, pour y mettre la sienne, où il le méprise. C'est là son goût particulier, dont je ne me mets pas plus en peine, qu'il ne se soucie du mien. Les Ecrits de *David Le Clerc* & imprimés & manuscrits font bien voir quel homme c'étoit; & peut-être qu'on en publiera encore quelques uns, comme ses Notes sur les Vers d'or de *Pythagore*; qui donnent beaucoup de jour, à un Auteur assez obscur; au lieu d'obscurcir un texte très-clair, par un galimatias impénétrable * de Notes barbares & peu judicieuses. Cela soit dit en passant,

seu-

* Voyez en un exemple dans le Tom. XII. de la Bibliothèque Universelle Art. XIII. pag. 547.

seulement pour rendre justice à la Vérité. Du reste on recommande Mr. *Gronovius* à *Rusgerus Hermannides*, ou au savant Interprète de *Propertius*, qui lui a donné de quoi s'exercer.

Quoi qu'on ait déjà été un peu long, on donnera néanmoins divers exemples des explications de *Pedo*; parce que c'est la première fois qu'il paroît au jour de la sorte.

Sur le vers 7 de la 1. Elegie, on remarque sur le mot de *pietas*, que c'est le nom que les Latins donnoient à l'amitié & à la considération que l'on a pour ses proches. Mais cela est commun. L'origine du mot *pius* est nouvelle. L'Auteur le dérive du Grec *παιος*, doux, appaisé, bien-faisant; & il est certain que les Grecs le joignent au mot de *pere*, comme on le remarque dans les *Curie Secunda*. Cette étymologie est beaucoup plus naturelle & plus facile que toutes celles de *Matthias Martinus*; dont aucune n'a plû à *Vossius*, qui a avoué qu'il ne savoit pas d'où ce mot venoit. On ne découvre souvent ces sortes de choses, que par hasard & lors qu'on y pense le moins. Elles sont pourtant de grande importance, lors qu'il s'agit de savoir la signification primitive d'un mot, & de ren-

rendre raison de celle de ces dérivez. On voit par-là pourquoi on dit *piare Deos*, pour *appaier les Dieux* & *piaculum*, pour une victime, ou un sacrifice qui les appaie.

L'Auteur donne encore une autre Etymologie nouvelle du verbe *veneror*, qu'il dérive du mot Grec *ἴρος*, qui signifie *anus*, d'où l'on a fait *ἰραρός*, *anofus*, & d'où est venu *veneror*, en changeant l'esprit âpre en un digamma Eolique. Ce mot là signifie donc originairement, *respecter*, comme on respecte un vieillard. En effet *venerabilis* & *venerandus* sont proprement des Epithetes des vieillards, quoï qu'on les applique aussi à tous ceux pour qui l'on a du respect. Cette Etymologie est beaucoup plus simple & plus naturelle que celle de *Jules Cesar Scalizer*, qui fait venir *venerari* de *Venus*, comme si c'étoit proprement *Veneri sacrificare*; ou celles de *Vossius*, qui le dérive de *vercor*, ou de *venia*.

Sur le vers 23. il dérive *gradivus* Epithete de Mars, de *gradi*, qui peut avoir eu la même signification, que son fréquentatif *grassari*, qui signifie piller, saccager &c. Ainsi les Grecs donnent à Minerve, Déesse de la guerre, aussi bien que Mars, des Epithetes,

tes , qui signifient la même chose. Dans ces sortes de remarques , l'Auteur est fort court , parce que ce sont des remarques , qui peuvent regarder toutes sortes d'Auteurs.

Pedo parle ainsi , en s'adressant à *Livie* , au vers 41.

*Quid tibi nunc mores profunt, actism-
que pudicè*

*Omne ævum, & tanto tam placuis-
se viro?*

*Quidque pudicitia tantum inviolata
bonorum,*

Ultima sit laudes inter ut illa tuas.

„ Que vous ont servi des mœurs si
„ réglées , & toute vôtre vie passée
„ dans la chasteté , & d'avoir si fort
„ plû à un si grand homme ? C'est là
le sens du premier distique, mais pour
le second , on ne le sauroit traduire,
car il n'en a point. On entrevoit seu-
lement que le Poète a voulu dire qu'il
n'a rien servi à *Livie* , pour sauver la
vie à *Drusus* , d'avoir été non seule-
ment chaste , mais d'avoir eu encore
tant d'autres vertus & dans un degré si
éminent, que la chasteté étoit la moin-
dre de ses louanges. C'est ce que *Pedo*
vouloit dire, mais qu'il ne dit point
Theod.

Theod. Goral a donc corrigé cet endroit ainsi :

Quisique pudicitia turba inviolata bonorum ;

c'est-à-dire , „ & qu'a servi à votre „ chasteté, une foule de vertus, que „ vous avez cultivées d'une manière „ inviolable ; en sorte qu'elle est la „ moindre de vos louanges ? Le verbe *profunt* qui régit le datif, & qu'il faut sousentendre, fait voir qu'il faut lire *pudicitia*. Après cela, il falloit un nom substantif, qui ne fît qu'une syllabe, & qui fût féminin, à cause d'*inviolata*. Ainsi au lieu de *santum*, on n'a pu lire que *turba* ; ce qui est d'autant plus probable que le Poëte dit au vers 79 : *turba bonorum*, pour une foule de vertus.

Sur le vers 93. on explique ce que veut dire le mot *natantia*, dans ces paroles : *lamina cœruleâ jam jamque natantia morte*, & l'on montre que *natare*, quand on parle des yeux, signifie être rempli d'une certaine humidité, qui précède le sommeil, & la mort.

Le vers 103. étoit corrompu d'une étrange manière, puis qu'il y avoit, *Te queritur, casusque malos crisque tales*,
ou

ou *irrisâque* ; ce qui ne fait aucun sens. *Scaliger*, ni *Heinsius* n'ayant point tenté de corriger ce passage, on a conjecturé qu'il falloit lire *atque exitiales*, qui approche le plus de cette maniere de lire corrompue. Que si l'on trouve que *mali atque exitiales casus* sent un peu la prose, le Commentateur répond, que tous les vers ne sont pas également vifs & poétiques ; ce que l'on peut voir, par les deux dernières éloges. S'il falloit corriger tous les vers, qui paroissent un peu froids, dans les anciens Poètes, il faudroit faire de grands changemens dans *Ovide* & dans *Propertius*, & presque aucun Poète n'échapperoit aux Critiques. Ainsi, en attendant mieux, on a mis ici *exitiales*.

Pour représenter la douleur de *Li-vie*, le Poète la compare, vers 105 & suiv. au deuil de *Philomele*, ou de *Progne*, & à celui des *Alcyons*. C'est l'usage des Poètes d'en user ainsi, & quoi que dans le fonds il paroisse étrange que, dans une chose si sérieuse, on cherche des exemples dans la Fable ; les oreilles étant accoutumées à cela, on le trouvoit beau ; tant la coutume a de force sur les esprits ! Aujourd'hui encore, malgré la différence de nos sentimens & de ceux des

An-

Anciens , non seulement on pardonne , mais on admire encore ces fadaïses dans les Poëtes modernes ; parce que l'on est accoustumé , depuis l'enfance , aux manieres de l'Antiquité Greque & Romaine. Que si l'on faisoit de semblables comparaisons , parmi les Orientaux , qui ne savent ce que c'est que les fables des Grecs , on en seroit sifflé ; ce qui est une preuve que ce sont là des beautez d'imagination , qui ne sont de mise , que parmi ceux dont l'imagination y est accoustumée. Les vrayes & les solides beautez , le sont pour tous les tems , tous les lieux & tous les hommes ; telles que sont celles des bons raisonnemens , qu'on ne peut qu'approuver dès qu'on les entend.

Pædo au vers 112. compare encore les larmes de Livie à celles des sœurs de Phaëthon , que l'on feint avoir été changées en peupliers , sur les bords du Po. Quelques Anciens Chrétiens ont crû que l'incendie , que la chute de Phaëthon causa , n'est autre chose que l'incendie de Sodome & de Gomorre. Mais l'Auteur conjecture que les anciennes Histoires d'Egypte ayant parlé d'une sécheresse extraordinaire , arrivée dans ce pais là , quelque ancien

Poë-

Poète en avoit inventé la raison , en feignant que l'Intelligence , qui avoit accoûtumé de conduire le Soleil , l'avoit alors abandonné à une autre , qui n'avoit pas fû lui faire tenir la route qu'il falloit. Ce qui avoit causé une si grande sécheresse , que les arbres même situez aux bords des rivieres en étoient morts. Ensuite d'autres ont grossi cette fiction , & ont nommé *Phaëthon* , qui signifie *brulant* , & qui est une epithete du soleil , dans les Poètes Grecs , cette Intelligence qui l'avoit fait passer trop près de la Terre. En lisant cette fable dans *Ovide* , au Liv. II. des *Metamorphoses* , on pourra reconnoître qu'il s'agit ici d'une Histoire Egyptienne. Mais c'est à quoi l'Auteur ne s'arrête pas ; quoi qu'il ne soit pas du sentiment de *Vossius* , qui confond le deuil de *Phaëthon* avec celui d'*Osiris*. On apprend qu'un très-habile homme , membre de l'Academie des Inscriptions , à Paris , a entrepris de travailler sur l'origine des Fables. Il rendra sans doute un très-bon service au Public , s'il traite cette matiere à fonds. Mais il faudroit que ce fût en Latin , & avec tout l'appareil d'érudition , que cette espee de recherche demande. Puis que nous

som-

sommes condamnées, par la coutume de plusieurs siècles, à faire de la lecture des Auteurs Grecs & Latins le fonds de nos études, il est très-avantageux de pénétrer l'origine de la corruption des plus anciennes histoires de la Grèce; c'est ainsi que je croi qu'il faut nommer les fables, auxquelles non seulement les Poètes, mais encore toutes sortes d'Auteurs font à tous momens allusion. On connoit quelqu'un, qui a beaucoup pensé sur cette matière; mais des occupations plus sérieuses l'empêchent de produire rien de complet là-dessus. Il aura beaucoup de plaisir de voir les pensées d'un aussi habile Academicien, sur ce sujet.

Pour revenir à notre Poète, il introduit Livie, au vers 129 & suiv. disant
 „ que s'il étoit permis à la femme de
 „ Cesar de dire de semblables choses,
 „ elle douteroit si elle devoit croire
 „ qu'il y ait des Dieux; parce qu'elle
 „ n'avoit pu obtenir d'eux la vie de Drusus. Le Commentateur ramasse là dessus divers passages des Poètes, où l'on voit de semblables impietez; comme si, dès que quelqu'un tombe dans un malheur, il s'ensuivoit qu'il n'y a point de Providence. Il y a encore de semblables impertinences au vers 187. & suiv.

suiv. & l'on indique dans l'Indice un Auteur, qui en a ramassé plusieurs autres, dans ses notes sur *Stace*. C'est dans ces occasions, où il faut se souvenir des avertissemens de *Plutarque*, dans son livre de la lecture des Poètes; où il tâche de rectifier les fausses idées qu'ils donnent de la Divinité, ou les contredit, lors qu'il ne peut en rien faire de bon. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que ce ne sont pas seulement les Payens, qui supposoient que la Providence se devoit plus particulièrement intéresser pour eux, que pour les autres; les Chrétiens même peu éclairés, ou aveuglez par l'amour propre, en usent souvent ainsi. Que les autres nations soient dans la souffrance & exposées à toutes sortes de maux; c'est ce qui les met peu en peine, pourvu que leurs affaires particulières aillent bien. Ils ne trouvent à cet égard rien à redire, dans la conduite de la Providence; mais dès qu'elle les frappe des mêmes maux, ils se récrient étrangement; comme si elle leur étoit plus redevable, qu'aux autres nations de la terre. Si l'on avoit dit à *Pédo* que les Germains avoient fait de grandes plaintes de leurs Dieux, à cause des victoires des Romains, il s'en seroit moqué; & il n'avoit néanmoins

moins pas peur de l'être, en faisant la même chose à Rome, à cause de la mort de Drusus. Chacun croit que la Divinité est aussi partielle, qu'il l'est lui-même. Les remarques de l'Auteur, quoi que courtes, peuvent donner lieu à faire ces réflexions; car il n'est pas de ceux qui croient qu'il faut trouver tout beau dans un Auteur, que l'on explique, comme on le verra encore dans la suite.

• Au vers 211. *Pedo* en s'adressant à *Auguste* parle ainsi: „ vous avez „ souhaité de mourir d'une semblable „ mort, si vos destinées vous per- „ mettoient de mourir; mais les Dieux „ détournèrent ce mauvais augure.

*Optasti lethum (Dis aversatibus
omen)*

*Par tibi, si sinerent te tua fata
mori.*

• On remarque premièrement qu'il est vrai qu'*Auguste*, en louant publiquement *Drusus*, souhaita une mort aussi honorable que la sienne, comme on le prouve par *Suétone*; car à chaque allusion à l'histoire, on cite quelque Historien, qui a dit la même chose, & il y a quantité de remarques de cette nature,

nature, par lesquelles on voit que *Pedo* parloit de faits, dont il étoit bien instruit. En second lieu, on se moque du Poëte, qui introduit les Dieux détournans un mauvais augure, dont ils ne pouvoient pas avoir peur; puis qu'ils savoient, comme il le dit lui même, dans la suite de cette Elegie, qu'il étoit fatal qu'Auguste fût mis au rang des Dieux, après être mort d'une certaine maniere. Mais c'est que quand on disoit quelque chose de fâcheux, & qu'on n'auroit pas voulu qui arrivât, on disoit, *Dii omen avertant!* que les Dieux détournent ce mauvais augure! parce qu'on croyoit que des paroles de cette sorte pouvoient être un augure de l'avenir. *Nicolas Heinsius* a fait parler *Pedo* bien plus ridiculement, puis qu'il lui fait dire:

*Tu lotbum optasti, Diis averfantibus
omen*

*Par sibi, si sinerent te tua fata
muri*

„ Vous avez souhaité la mort, pen-
„ dant que les Dieux détournoient l'au-
„ gure de ce qui leur devoit arriver,
„ si vos destinées souffroient que vous
„ mourussiez.

Tom. I.

H

Sur

Sur le vers 234. où Mars dit au Dieu du Tibre :

Non tibi non ullis vincere fata datur:

„ Il n'a été donné ni à vous , ni à
 „ qui que ce soit d'autre de vaincre
 „ les destinées ; on se moque du fantôme de la Destinée ; * inventé , aussi bien que celui de la Fortune , par les hommes , pour pouvoir excuser leurs fautes , & dire du mal de la Destinée , lors qu'ils n'en vouloient pas dire , ni des Dieux , ni d'eux mêmes. Mais si cela est , il ne falloit quereller les Dieux de rien , si les événemens étoient des effets d'une nécessité , dont ils n'étoient pas plus les maîtres , que les hommes ; & néanmoins le Poète l'a fait auparavant , comme on l'a déjà remarqué. Mais c'est un Privilege des Poètes & des Peintres de joindre ce qui ne peut être joint & de séparer , ce qui ne peut subsister qu'uni. Voyez les notes sur les vers 239 & 469.

Le Poète dit , par la bouche de Mars , au vers 245. qu'après Romulus ,
 Rome

* Voyez là-dessus les Réflexions sur le bonheur & sur le malheur , en matière de Loteries.

Rome devoit encore au Ciel deux Divinitez Jule Cesar, & Auguste. *Theod. Goral* remarque que si Drusus avoit vécu plus tard, en sorte qu'il fût mort sous le regne de son frere Tibere, le Poëte n'auroit pas manqué d'augmenter le nombre des hommes destinez à être Dieux, selon le besoin. Le Commentateur ne peut s'empêcher d'être surpris de l'aveuglement & de la bassesse d'esprit des Romains, dans la coûtume de mettre les Empereurs au rang des Dieux, même pendant leur vie.

„ Ceux qui croyoient, dit-il, qu'il
 „ y avoit des Dieux immortels qui
 „ gouvernoient tout; comment osent-ils
 „ leur éгалer des hommes mortels,
 „ & qui n'étoient pas même du nombre
 „ des vertueux? Ceux qui ne croyoient
 „ pas qu'il y eût des Dieux, ou qui
 „ s'imaginoient qu'ils faisoient leur
 „ séjour dans les *intermondes* d'Epicu-
 „ re, sans avoir aucun soin des hom-
 „ mes; ne se moquoient-ils pas des
 „ mortels qu'ils plaçoient parmi eux?
 „ Il est étrange qu'Auguste (car pour
 „ Jule Cesar, on ne le traita pas de
 „ Dieu pendant sa vie) souffrit qu'on
 „ l'appellât Dieu, non seulement par-
 „ mi les Grecs, mais encore parmi
 „ les Romains, de qui il n'auroit pas

„ voulu recevoir les titres de *Seigneur*,
 „ ou de *Roi*. Qui peut comprendre
 „ avec quel front ils trouvoient mau-
 „ vais qu'Alexandre voulût passer pour
 „ un Dieu, lui qui avoit fait de plus
 „ grandes choses qu'Auguste ? Com-
 „ ment pouvoient-ils applaudir à Cal-
 „ listhene & aux Macedoniens, qui ne
 „ l'avoient pû souffrir ? Peut-être,
 „ ajoûte l'Auteur, que les Empereurs
 „ étant athées, aussi bien que leurs
 „ flatteurs, ils se servoient de cet artifice,
 „ pour être obcis avec plus de soumis-
 „ sion ; & que les flatteurs, gens sans
 „ Religion, étoient prêts à faire & à
 „ dire tout ce qu'ils croyoient leur é-
 „ tre avantageux. Que vouloient aussi
 „ dire de très-méchans hommes, qui
 „ se sacrifioient à eux mêmes, com-
 „ me *Dion* le dit de Sejan ? Quoi qu'il
 „ en soit, il faut que ces Dieux mor-
 „ tels fussent des gens d'un orgueil
 „ insupportable, ou d'une bêtise ex-
 „ traordinaire en ceci, ou tout à fait
 „ athées ; & que ceux, qui leur ren-
 „ doient des honneurs divins, fussent
 „ d'une extrême lâcheté, ou d'une fo-
 „ lie incroyable ; ou enfin n'eussent
 „ aucune Religion. Peut-être même
 „ étoient ils coupables de tout cela tout
 „ ensemble. Après cela, quelque bon-
 „ ne

„ ne opinion que l'on ait de l'esprit
 „ des Romains , & de leur vertu , en
 „ toute autre chose , on ne doit pas
 „ être surpris s'ils se mirent si peu en
 „ peine de s'informer de la Religion
 „ Chrétienne.

Sur le vers 252. le Poëte décrit, en ces mots, la demeure du Dieu du Tibre : *pendentia pumice tecta*, c'est à dire, comme un antre vouté de tuf. Le Commentateur cite là-dessus un vers du II. des Georgiques, dans lequel le Palais de Cyrene, mere d'Aristée, est décrit de même. Cependant *Adrien de Valois*, qui étoit d'ailleurs un très-savant homme, prétendoit qu'il falloit mettre dans *Virgile splendentia pumice tecta*; parce que, dit-il, les choses qui sont sur les montagnes ou dans des lieux élevez sont suspendues, & non les antres souterrains. C'est le raisonnement qu'il fait là-dessus, dans les *Vale-siana* p. 200. Mais outre qu'on ne peut pas dire qu'une pierre aussi raboteuse que le tuf soit brillante; il s'agit ici de voutes, qui sont toujours suspendues, quand elles seroient dans le centre de la terre. On fait encore voir, par un exemple d'*Ovide*, que d'autres ont parlé ainsi. C'est ce que l'habile homme, qui vient de publier *Propertius*, a aussi

remarqué sur le Liv. III. El. II. 28. où l'on verra plusieurs autres exemples de cette expression. Ainsi la correction de Mr. de Valois se trouve inutile.

Pedo appelé vers 253. le cadavre de Drusus *caput sanctum*, sur quoi l'on remarque que les morts passoient pour quelque chose de sacré. Après cela on dit que *sanctus* vient de *sancio*, aussi bien que le participe plus usité *sancitus* & qu'il signifie proprement *établi*, par une Loi & par conséquent *inviolable*; à moins qu'on ne veuille subir la peine portée par la Loi; ce qui a fait que ce mot signifie inviolable en général, comme on le fait voir, par l'autorité de quelques anciens Jurisconsultes. On pourroit tirer de là diverses conséquences, qui serviroient beaucoup à éclaircir les différentes significations de ce mot; si l'on n'avoit d'autres choses à dire.

Sur le v. 256. on réfute une autre conjecture du même Mr. de Valois; dont on a parlé. *Pedo* a dit de la flamme du bucher de Drusus:

*Aethera subjectis lambit & astra
coram.*

On fait voir, par deux passages de
Virgile,

Virgile, que lon disoit *subjicere* d'une chose qui se jette de bas en haut. Dans

Pan, où ils y a, *Quantus vero nostra uridis se subi-*
cit abans

Mr. de Valois vouloit qu'on lût, *se*
subigit; & dans l'autre, où l'on

Ter flamma ad summa teetsi sub-
jecta rebatit,

il vouloit qu'on mît *subrecta*. Mais ou-
tre le passage de *Pedo*, on fait voir par
d'autres exemples, & par l'autorité de
Servius & de *Nennius Marcollus*, que
subjicere se prend dans le sens, que
l'on a dit. Ainsi volla encore une con-
jecture inutile renversée; mais on la
fait, en donnant à son Auteur les élo-
ges qu'il mérite.

Dans le même vers de *Pedo*, on se
marque qu'il est servi d'une meta-
phore nouvelle, mais heureuse, en at-
tribuant des cheveux à la flamme; par-
ce qu'en effet le haut d'une flamme ne
ressemble pas mal à des cheveux épars.
Depuis on en a trouvé encore un exem-
ple dans *Kalerianus Flaccus*, comme on

le pourra voir au mot *Comæ*, dans l'Indice.

Sur le vers 279. où il y a : *latisque oculis lentisque videbo*, & où il s'agit d'un spectacle affreux des cadavres des Germains, que le Poëte se promettoit de voir, on remarque une signification particuliere du mot *lentus*, qui marque difficile à émouvoir ou à la colere, ou à la misericorde. Si c'étoit une chose douteuse, on en pourroit trouver d'autres exemples, dans les nouvelles notes sur *Properce* Liv. II. El. XI, 14. C'étoit l'usage des Romains, que de faire mourir en prison ceux qu'ils avoient menez en triomphe & de jeter leurs cadavres dans les rues voisines, & entre autres sur les degrez *gemoniens*, comme on les nommoit. Le Poëte donc se réjouissoit de voir quelque jour les corps des malheureux Germains étendus dans ces rues; quoi que ces peuples n'eussent rien fait aux Romains, que de défendre leur liberté contre eux. Le Commentateur remarque que c'est un souhait tout à fait barbare, & indigne de la douceur Romaine. „ Mais les Romains, dit-il, „ étoient disposez en sorte, qu'ils ne „ nommoient cruauté, que ce que les „ barbares faisoient d'inhumain contre „ eux,

„ eux, & nullement ce qu'ils faisoient
 „ eux mêmes aux barbares; comme si
 „ ces derniers n'avoient pas été
 „ des hommes aussi bien qu'eux,
 „ & s'ils n'avoient pas pû exiger
 „ des Romains, qu'ils les traitas-
 „ sent, comme ils auroient voulu
 „ être eux mêmes traités, s'ils fussent
 „ tombez entre les mains des Ger-
 „ mains! C'est ainsi que chacun se fa-
 „ vorise soi même & néglige les droits
 „ des autres. Le Poëte, ajoûte-t-il,
 „ continue dans ce honteux souhait
 „ & digne de la plus éloignée barba-
 „ rie, à laquelle on auroit même de la
 „ peine à le pardonner. Pourquoi n'é-
 „ toit-il pas permis aux peuples de la
 „ Germanie de défendre leur pais,
 „ contre les Romains? Certainement
 „ ils avoient beaucoup plus de droit de
 „ se défendre, que les Romains n'en
 „ avoient d'envahir ce qui ne leur ap-
 „ partenoit pas. Comment est-ce
 „ donc que *Pedo* a pû souhaiter d'être
 „ présent au pitoyable spectacle des
 „ cadavres de ces braves gens, qui n'a-
 „ voient mérité la mort, qu'en défen-
 „ dant leur patrie avec plus de con-
 „ stance que les Romains ne l'auroient
 „ pû souhaiter? En verité s'il y a des
 „ choses, dans les Romains, dignes

H 5

„ d'ad-

„ d'admiration, il y en a aussi qui mé-
 „ ritent que nous les détestions. C'est
 „ ainsi qu'il relève son Auteur, quand il
 „ croit qu'il mérite d'être censuré.

Sur le vers 354. on fait voir que les
 Poètes Latins ont employé le mot *infr-*
gila, pour exprimer le Grec ἀρρηκτός,
 c'est à dire, qui ne se laisse pas ab-
 tre, qui ne fléchit pas. On en marque
 un exemple dans *Ovide*, qui a été cor-
 rompu, faute de prendre garde à cela.

Le Poète décrit au vers 371. & suiv.
 le regne de la Fortune; & il employe
 ces paroles:

Quaque ruit, furibunda ruit; totum-
que per orbem
Fulminat; & cæcis cæca triumphat
equis.

„ Elle court avec fureur du côté
 „ vers lequel elle court, elle foudroye
 „ par toute la terre, & étant elle mé-
 „ me aveugle, elle triomphe sur un char
 „ traîné par des chevaux aveugles.
 „ Ces deux vers, dit le Commenta-
 „ teur, sont assurément élégans, si
 „ vous considérez les paroles; mais si
 „ vous en ôtez l'écorce, pour faire usa-
 „ ge de ce qui est caché dessous, vous
 „ n'y

„ n'y trouverez rien. Car enfin, pour
 „ ne pas parler des fictions du Destin
 „ & de la Fortune, le Poëte se con-
 „ tredit; puis qu'il a tout attribué aux
 „ Parques & à la Destinée, qui gou-
 „ vernent toutes choses, sans haine,
 „ & sans faveur, par une nécessité im-
 „ muable. Cette description de la For-
 „ tune, qui conduit tout, par des ca-
 „ prices injustes (*arbitriū iniquū*) & qui
 „ est changeante, n'est pas compatible
 „ avec la supposition de la Destinée.
 „ Joindre donc ces deux choses ensem-
 „ ble, c'est comme parle *Horace*, join-
 „ dre une tête d'homme à un coté
 „ de cheval, & y ajoûter des plumes
 „ de différentes couleurs; ce que les
 „ maîtres de l'art blâment avec raison,
 „ &c. Mais on dira que tous les au-
 „ tres Poëtes employent tantôt la fi-
 „ ction de la Fortune & tantôt le fan-
 „ tôme de la Destinée. Aussi, dit
 „ l'Auteur, je ne pardonne pas aux
 „ autres Poëtes ce que je condamne
 „ en *Pédo*. Je remarque cela afin que
 „ les jeunes gens, entre les mains de
 „ qui cet ouvrage tombera, se tiennent
 „ sur leur garde contre le son agréa-
 „ ble des mots, & contre les figures
 „ sublimes; qui ne servent souvent
 „ qu'à cacher d'abstruses inventions.

” & même de grandes fautes contre
 ” l'art Poétique.

En suite le Poëte conseille à Livie
 de prendre garde à ne pas irriter cette
 Déesse farouche , & à ne pas choquer
 son esprit :

*Regna Dea immiti parce irritare que-
 rendo,
 Sollicitare animos parce potentis be-
 ra.*

” Si nôtre Poëte, dit le Commen-
 ” tateur, croyoit que la Fortune étoit
 ” aveugle, il ne croyoit pas qu'elle fût
 ” sourde, puis qu'il a peur qu'elle n'en-
 ” tende les trop grandes plaintes de
 ” Livie. Mais d'où vient qu'il ne crai-
 ” gnoit pas sa colere, lui qui la traite
 ” d'*injuste*, de *furieuse* & d'*aveugle*?
 ” Pourquoi dit-il qu'elle est *farouche*?
 ” Vous direz que ce sont là des songes
 ” poëtiques. Soit ; mais ce sont des
 ” songes d'un homme qui veille, & qui
 ” ne devoient pas être contraires à eux
 ” mêmes. Un homme qui parloit ain-
 ” si de la Fortune, quoi qu'il l'a regar-
 ” dât comme une Déesse, méritoit
 ” qu'on lui répondît quelque chose
 ” de semblable à ce qu'on répondit à

” * Ti-

„ * *Timothée*, qui en loüant *Diane*,
 „ sur un Theatre, la nommoit *furieu-*
 „ *se, enragée, extravagante*. On lui cria
 „ qu'on lui souhaitoit une semblable
 „ fille. Il ne falloit que dire à *Pedo*,
 „ qu'on souhaitoit que *Livie* fût, à son
 „ égard, telle qu'il décrivoit la For-
 „ tune,

Depuis le vers 401. le Poëte com-
 mence à raconter les prodiges, qui
 avoient précédé, comme l'on disoit,
 la mort de *Drusus*; & en effet *Dion*,
 comme on le remarque sur ces vers,
 en rapporte plusieurs. „ Il est surpre-
 „ nant, dit ici le Commentateur,
 „ que dans un tems, auquel la Philo-
 „ sophie avoit commencé à guérir les
 „ Romains de la superstition, on ra-
 „ contât de semblables choses, com-
 „ me des Présages. Premièrement, on
 „ pourroit dire que la plupart n'est ja-
 „ mais arrivée, ou a été mal racon-
 „ tée. En second lieu, si *Drusus* n'é-
 „ toit point mort alors, les superstitieux
 „ auroient rapporté ces présages à tou-
 „ te autre chose, comme à des conf-
 „ pirations, à des guerres &c. Il ne
 „ pouvoit pas manquer d'arriver quel-
 „ que

* Voyez *Plutarque* dans son livre de *au-*
diendis Poëtis.

„ que accident fâcheux dans un auffi
 „ grand Empire, que l'étoit celui des
 „ Romains, & auquel on ne manque-
 „ roit pas d'appliquer des présages ;
 „ puis qu'ils ne présageoient aucun
 „ malheur déterminé, ni le tems au-
 „ quel il devoit arriver. Que s'il n'é-
 „ toit rien arrivé de semblable ; pen-
 „ dant la fuite du règne d'Auguste,
 „ les superstitieux avoient une solation
 „ toute prête ; c'est que le mal, que
 „ ces prodiges marquoient devoir arri-
 „ ver, avoit été détourné par les sa-
 „ crifices, que l'on avoit faits, selon
 „ l'avis des Haruspices. Comment
 „ guérir donc une semblable supersti-
 „ tion, que des événemens tout con-
 „ traire confirmant & entretiennent ?
 „ Il la faut compter entre les maladies
 „ incurables.

Pedo après avoir dit que les Tem-
 ples de trois Divinités ; c'est-à-dire,
 ceux de Junon, de Minerve, & le Pa-
 lais de l'Empereur avoient été frappez
 de la foudre, il ajoute qu'il y eut des
 Étoiles qui s'enfuirent du Ciel, & en-
 tre autres l'Étoile du Matin ; ce qui
 marquoit que quelque Astre devoit s'é-
 teindre. Il est surprenant qu'au lieu de
 ce grossier mensonge, il n'ait pas plu-
 tôt raconté ce que *Dion* rapporte, au

Livre LV. de son Histoire ; où après avoir dit que Drusus ne put passer l'Enbe, il dit „ qu'il se présenta à lui une „ femme plus grande, que la nature „ humaine ne le souffre, & qui lui „ dit: *où allez-vous avec tant de précipi- „ tation, insatiable Drusus? La De- „ stinée ne vous permet pas de voir tout; „ allez-vous-en; car la fin de vos actions „ & de votre vie est proche.* Le Com- mentateur de *Pedo* croit que c'est-là une invention des soldats de Drusus; laquelle n'avoit peut-être pas encore été apportée à Rome, lors que l'on y fit ses funeraillies. Autrement c'étoit un beau sujet pour *Pedo*, pour exercer sa veine poétique. Ce qu'il y a d'étrange c'est que *Dion* lui même a ajouté foi à cette fable, comme il paroît par ces paroles, que l'on en rapporte: *Il est surprenant, dit-il, qu'une Divinité ait ainsi parlé; néanmoins je ne puis pas ne le pas croire, puisque la chose arriva d'abord. Car ayant promptement re- broussé chemin, il mourut de maladie, avant que d'être arrivé aux bords du Rhein. Ce que l'on en dit me paroît être confirmé, parce qu'avant sa mort, on entendit beurler des loups, autour de son camp; que l'on vit deux jeunes hommes, qui passerent à cheval, au travers de ses*

re-

retranchemens ; que l'on entendit des femmes pleurer , & que l'on vit courir des étoiles. Quand tout cela seroit arrivé, il n'y avoit rien là de surprenant, ni de surnaturel ; & il ne s'ensuit nullement de là que Drusus eut vû une femme d'une grandeur extraordinaire , & lui eût oui dire ce que l'on a rapporté. Mais des que * l'on a reçu un mensonge, comme véritable, c'est une porte ouverte, pour mille autres semblables ; car pourquoi croiroit on l'un, plutôt que l'autre ?

Dans un discours, que le Poëte fait faire à l'Ombre de Drusus, pour consoler Livie, Drusus dit qu'il a dû s'attendre à mourir pour la République, & il ajoûte vers 451.

*Hoc atavi monere mei , proavique
Nerones,
Freranus ambo Punica bella du-
ses.*

Le Commentateur fait voir qu'on ne peut entendre ces mots que de M. Livius, & de C. Claudius, qui battirent Asdrubal ; mais il soupçonne qu'au lieu

* Voyez là-dessus ce que nous en avons dit dans la *Logique Part. II. Ch. IX. §. 15.*

lieu du mot **A T A V I**, il faudroit lire **L I V I**. „ Les **Livyens** & les **Nerons** „ mes prédecesseurs me l'ont fait assez „ comprendre ; deux personnes de ce „ nom contribuerent beaucoup à affoi- „ blir les **Carthaginois**. Cependant il n'a rien changé dans le texte.

Après le discours de **Drusus**, le Poëte ajoûte :

*Hæc sentit Drusus, si quid modò sentit
in umbra.*

Le Commentateur remarque que les Poëtes, qui avancent tant de fictions, avec beaucoup de confiance, parlent souvent en doutant de l'immortalité de l'ame. Mais c'est là, dit il, le privilege des Poëtes, de parler positivement d'une chose, de la nier, ou d'en douter, selon qu'ils le trouvent à propos ; ce qu'il confirme, par un passage de *Servius*, qui dit que les Poëtes ne sont attachez à aucune Seëte particuliere de Philosophie ; mais qu'ils se servent tantôt des sentimens de l'une & tantôt de ceux de l'autre, sans se mettre en peine s'ils sont contraires. Cela est assurément fort commode, & c'est ce qui fait qu'ils parlent tantôt de la Fortune changeante, & tantôt de la Destinée im-

immuable ; selon que cela est com-
mode pour les vers, ou leur vient dans
la pensée. Le mal est que les Auteurs en
prose les imitent souvent en cela.

Au reste on a ici ajouté les emprein-
tes de deux médailles, dont l'une est
de Drusus, dans le revers de laquelle
il y a l'arc triomphal, qu'on dressa en
son honneur ; & l'autre est de la femme
Antonia, frappée par l'Empereur Clau-
de son petit-fils. On en trouvera l'ex-
plication dans le premier Tome de
l'Ouvrage de Mr. Vaillant, intitulé *Numismata Imperatorum Romanorum præ-
stantiora à Julio Cesare ad Postumum &
Tyrannos.*

II. EN voila assez, pour la premiè-
re Elegie de nôtre Poëte. La seconde
est sur la mort de Mecenas, dont elle
contient le Panegyrique & l'Apologie.
Scaliger a crû qu'elle étoit véritable-
ment de *Pedo Albinovanus*, & le nou-
veau Commentateur est de son senti-
ment. La première raison qu'ils en
ont, c'est quelle porte son nom dans
quelques MSS. & dans quelques an-
ciennes Editions : la 2. que le com-
mencement fait voir que c'est le même,
qui avoit fait l'Elegie, sur la mort de
Drusus : la 3. qu'il n'y a rien dans le
stile, qui ne resente le siècle d'Augu-
ste :

te : la 4. qu'elle fait allusion à quantité de faits de ce temps-là , que les Poëtes Scholastiques ne savoient pas si bien : la 5. qu'il parle de la mort de Mécenas & de tout le reste , comme de choses présentes. On ne sauroit feindre, comme le dit *Scaliger*, si exactement tout cela , dans un Poëme que l'on fait par plaisir ; & l'on peut ajouter que cette Elegie seroit plus enflée , & d'un stile plus fardé, si elle avoit été faite par quelque Poëte des siècles suivans , auxquels cette heureuse simplicité du siècle d'Auguste n'étoit plus à la mode.

Cependant *Gerard Jean Vossius* , qui étoit sans doute un habile homme, en ces sortes de choses, ne pouvoit se persuader que cette Elegie fût du tems d'Auguste. Il la trouve languissante, & il croit qu'il n'y a rien, qui soit digne de ce temps-là. Il l'attribue donc à un Scholastique des siècles suivans. Mais il ne répond rien aux raisons, que l'on a de soutenir le contraire.

Il est vrai qu'elle est plus languissante que la précédente, mais c'est que le sujet est tout différent. Il ne s'agissoit pas de faire ici l'Eloge d'un Général d'armée , mais d'un homme fameux par sa vie molle & efféminée. Ainsi il falloit

falloit que le stile en fût différent, & se ressentît un peu du sujet. Outre cela, si on la lit avec soin, on y trouvera plusieurs très-beaux vers & très-dignes du tems de Mécenas; &, comme on l'a dit, la Latinité en est très-pure. Si *Vossius* l'avoit lue, avec plus d'attention, il en seroit tombé d'accord, & ceux qui la liront dans cette Edition en conviendront facilement. Le bon homme contredisoit volontiers *Scaliger* quand il le pouvoit faire avec quelque apparence, parce que ce grand Critique avoit parlé avec mépris de *Françon du Jon*, beaupere de *Vossius*; comme ce dernier s'en plaint, en divers endroits de ses Ecrits. Ni lui, ni qui que ce soit d'autre ne sauroit produire rien qui vaille ces Elegies, dans les siècles posterieurs; & s'il falloit rejeter toutes les pieces de cette nature, qui ne sont pas d'un stile élevé; il faudroit, sans doute, accourcir assez considérablement les Oeuvres d'*Ovide* & de *Propertius*.

Scaliger croit que le jeune homme, dont le Poëte dit, en commençant, qu'il a pleuré les destinées n'est pas *Drusus*, mais *Marcellus*, fils d'*Octavie*. Sa raison est que *Drusus* mourut après *Agrippa* gendre d'*Auguste*. Mais *Theod.*
Go-

Goral soutient qu'il n'y a rien dans ces deux Elegies, qui marque qu'elles aient été écrites avant la mort d'Agrippa; car le vers 32. de la troisième, où il est parlé d'un gendre d'Auguste, se doit entendre de Tibere, qui épousa Julie après Agrippa. En effet si ces Elegies sont d'*Albinovanus*, comme *Scaliger* le soutient avec raison, il ne se peut pas faire qu'il y soit parlé d'Agrippa comme vivant. Un Auteur contemporain n'avoit garde de faire cette faute, puis que Mécenas, sur la mort de qui elles sont faites, ne mourut que quatre ans, après Agrippa. C'est ce qui paroît clairement, par *Dion*. Ainsi *Scaliger* s'est trompé ici dans son calcul, & Drusus étant mort l'an IX. avant l'Ere Vulgaire, & Mécenas l'an VIII. il y a plus d'apparence que c'est de Drusus dont il parle, dans ce vers:

*Desferam juvenis tristi modò carmine
fata.*

Sur ces Elegies, outre les notes de *Scaliger* & de *Goral*, il y en a quelques unes de celles de *Jean Henri Meibomius*, qui les avoit publiées à la fin de son * *Mécenas*, qui est un très-bon Ouvra-

* *Imprimé à Leide in 4. en 1653.*

vrage, & que l'on cite plusieurs fois ici. A l'occasion de cela, il sera bon de dire que j'ai sujet d'être satisfait de feu Mr. *Henri Meibomius* †, qui m'avoit attribué légèrement le Tome XI. de la *Bibliothèque Universelle*, puis que cette faute a été corrigée par Mr. son fils, depuis sa mort, dans une nouvelle Edition de *l'Introduction de Val. Henri Vogler*. Comme je m'en étoit plaint plus d'une fois, il est juste que je marque ici que l'on a eu de l'égard à mes plaintes.

Pour revenir à notre Poète, *Theod. Goral* a pris soin d'expliquer toutes les allusions à l'histoire, qui sont dans ces deux dernières Elegies; sans quoi bien des gens n'y sauroient rien entendre. Sur le vi. 3. où *Pedo* appelle *Mecenas candidus*, il donne un exemple remarquable de sa candeur tiré de *Dion*. Etant un jour devant le tribunal d'Auguste, qui jugeoit de quelques causes criminelles, comme *Mecenas* vit qu'il y avoit de l'apparence qu'Auguste condamneroit bien des gens à la mort, il tâcha d'en approcher, pour l'en détourner; mais ne l'ayant pu faire, à cause de la foule, il écrivit sur des tablettes: *levez-*

vous

† Mort le 26. de Mars 1700.

vous enfin, bourreau ; & les jetta à Auguste , qui ayant lû cet avertissement, se leva sur le champ, & ne condamna plus personne.

Sur le vs. 10. où il est parlé d'un *Lollius* , *J. H. Meibom* avoit mis dans sa note qu'il faut entendre celui qui avoit écrit de la guerre de Troye, & connu par les *Ecrits d'Horace*. Cet habile homme se trompoit, car il avoit dans l'esprit l'Ep. II. du Liv. I. où *Horace* parle ainsi à *Lollius d'Homere*, & non de *Lollius* lui-même,

*Trojani belli scriptoreus , Maxime
Lolli,
Dum tu declamas Roma , Præneste
relegi.*

„ *Maximus Lollius* , j'ai relu à *Præneste* l'Auteur de la guerre de Troye
„ (*Homere*) pendant que vous déclamez à Rome. Il arrive aux plus savans hommes de se tromper, en citant par mémoire. On en verra encore un exemple remarquable sur le 62. vers de cette Elegie.

Dans le vers 14, il y a une expression dans *Pedo*, dont on n'a pas trouvé d'exemple ailleurs, mais qui est encore en usage en François ; c'est que

Mc-

Mecenas étoit la droite d'Auguste : *Tu
Caesaris almi dextera.*

Le même *Meibomius* vouloit que
l'on changeât le vers 18.

*Tu decus & laudes hujus & hujus
eras,*

vous étiez l'honneur de l'un & de
l'autre, ou de Minerve & d'Apollon,
ainfi : *hujus & ejus eras.* Mais le nou-
veau Commentateur s'y oppose, & dit
que c'est l'usage des bons Auteurs de
dire, *hic & hic*, & non pas *hic & n*,
quoi qu'il n'en ait pas rapporté d'exem-
ple. Cette remarque est certaine, &
l'on en trouvera assez d'exemples, si
l'on y prend garde ; car personne ne
met ces sortes de choses dans ses re-
cueils, à moins qu'il n'y ait pensé au-
paravant. En voici un exemple de
Plin d'Ovide, vl. 410.

*Quique trabes pressas ab humo mitte-
bas in auras,*

*Aequorâ adspiciens hujus & hujus
aquis.*

Il entend les eaux du Golfe Saroni-
que & de celui de Corinthe, car il s'a-
git là de Pityocamptès, qui demouroit
à l'entrée du Péloponnèse, entre ces
deux mers.

Sur

Sur le vs. 22. on montre que le mot *Simplicitas* se prend fréquemment, pour un naturel ouvert & nullement dissimulé, qui ne cache rien, pas même ses vices. Tel étoit celui de Mécenas, qui ne dissimuloit pas sa vie molle & délicate, comme *Seneque* nous l'apprend.

*Quod discinctus eras; animo quoque,
carpitur unum;
Diluitur nimia simplicitate tua.*

Le Poëte ne nie pas cette vérité, mais il soutient que Mécenas ne s'en est pas moins bien acquité de tous ses devoirs, comme d'autres l'ont aussi dit; ainsi qu'on le fait voir par *Velleius Paterculus*. Il y a beaucoup d'allusions ici, qu'on n'entendrait point, si l'on ne voyoit les passages des Historiens & d'autres Auteurs, qui ont vécu en ce tems-là.

Mais il y a depuis le vers 57.

*Bacche coloratos postquam devicimus
Indos.*

un discours, qui semble s'adresser à Bacchus, mais qui s'adresse à *Marc Antoine*, sous le nom de *Bacchus*, qu'il

Tome I. I avoit

avoit pris, comme on le fait voir par plusieurs passages, auxquels on peut joindre un endroit de la première *Suaire* de *Senèque*, que l'on a indiqué dans l'Indice, & qui mérite d'être lu.

Sur le v. 62. où le Poète dit,

Brachia purpureâ candidiora nive,

on approuve le sentiment de *Scaliger*, qui explique ici *purpureus*, par *éclatant*. Mais après avoir remarqué que d'anciens Grammairiens l'avoient dit avant lui, on témoigne d'être surpris comment ce savant homme a pu citer cet Hémistiche, dans ses conjectures sur le Liv. VI. de *Varron* de la Langue Latine, comme de *Pedo Albinovanus*, dans son *Elegie* à *Livie*:

— *purpurea sub nive terra latet.*

Jean Passerat dit la même chose, au Ch. XI. de ses *Conjectures*, & d'autres qui ont copié *Scaliger* après lui; comme *Frid. Taubman*, dans ses notes sur le *Culex* & le *Ciris* de *Virgile*. Cependant cet Hémistiche n'est certainement point dans *Pedo*.

Depuis le v. 69 il y a une description de la mollesse d'*Hercule*, quand il étoit chez

chez Omphale , qui est assurément de main de maître, & que *Vossius* n'auroit jamais attribuée à un Poëte Scholastique, s'il y eût pris garde.

Sur le vers 91. où il est parlé de *Ganymede* qui est nommé *Sacerdos*, ou sacrificateur de Jupiter, le Commentateur dit, qu'il croit que ce fils de *Laomedon* avoit été en effet sacrificateur de Jupiter, & que parce qu'il avoit été employé à verser du vin sur ses autels, & qu'il étoit mort dans sa jeunesse, on avoit dit qu'il versoit dans le ciel du vin à Jupiter, ou qu'il lui donnoit à boire. Il confirme cette conjecture, par un passage d'*Enstathe*, que l'on pourra lire dans l'original.

Il explique aussi historiquement la fable de *Tithone* sur le vers 119. & 120.

Pascitur Aurora Tithonus nectare con-
jux,

Atque ita jam tremulo nulla senectâ
nocet.

Il remarque que boire le nectar étoit la même chose qu'être mis au rang des Immortels, & il conjecture que *Tithone* Phrygien alla en *Ethiopie*, où il s'arrêta dans les lieux où habitoient les

Ethiopiens Macrobies, ou qui vivoient long-tems, desquels parle *Herodote*, Liv. III. cap. 21. A cause de cela, on dit qu'il avoit été fait immortel, mais qu'il n'avoit pas évité la vieillesse; & que l'Aurore l'avoit enlevé, parce qu'il s'étoit retiré dans un pais plus oriental, que la Phrygie.

Sur le vers 129. il traite de la fable de Lucifer, & il croit que les Poëtes ont feint qu'il couchoit avec Venus, parce qu'ils avoient donné à l'ame de ce jeune homme la planete de Venus pour demeure.

III. LA troisiéme Elegie contient des dernieres paroles de Mecenas. Elle étoit jointe à la précédente, mais *Scaliger* a très-bien jugé qu'elle en devoit être séparée, comme on l'a fait dans cette Edition. Il semble que le Poëte n'a fait qu'exprimer en vers les pensées de cet illustre mourant; tant son stile est simple & naïf! Un Poëte Scholastique auroit bien autrement enflé ce sujet, & pour les choses & pour les mots, & ses expressions se ressentiroient sans doute de son siecle, au lieu qu'il n'y en a point qui ne soit très-naturelle & très-Latine; comme on le verra, en la lisant avec attention, & en consultant les notes.

Au

Au vers 4. où il y avoit *ante augustam Bruti non cecidisse fideus*, on a mis *abruptam*, parce qu'*augustam* n'a aucune sorte de sens. C'étoit une pensée digne d'un naturel doux & ami du repos, que de souhaiter d'être mort avant les guerres civiles, comme Mécenas faisoit en mourant.

Il dit à Auguste au vers 20. *nec sibi qui moritur desinit esse tuus*; celui qui meurt pour lui-même ne laisse pas d'être du nombre de vos amis. C'est ainsi qu'il faut lire, quoi qu'il y ait *sibi* dans le Texte, par une faute d'impression, comme il paroît par la note. On cite, dans les *Curae secundae*, une jolie Epigramme de *Martial*, où cette expression, *sibi mori*, se trouve. En effet on fait voir que la mémoire de Mécenas fut toujours chère à Auguste; de qui d'ailleurs il avoit sujet de se plaindre; Auguste étant devenu amoureux de *Terentie*, femme du plus fidele de ses amis.

Au vers 26. il y a une fort jolie expression, quoi que sans exemple, au moins que le Commentateur ait pu trouver :

Pectus eram verè pectoris ipse tui;

comme qui diroit : j'étois l'ame de votre

tre ame ; ce qui exprime parfaitement bien une forte amitié.

Au vers 32. Mecenas souhaite à Auguste que *son gendre supplée la perte de celui qu'il avoit perdu*. Le gendre qu'Auguste avoit , quand Mecenas mourut , étoit Tibere ; qu'Auguste choisit , pour le charger des soins, qu'Agrippa prenoit auparavant. C'est ce que dit *Dion*, dans un passage que l'on en cite , & ce qui paroît par toute la chronologie de la vie d'Auguste. Cependant le grand *Scaliger* s'y est trompé , & a crû que Mecenas faisoit des vœux, en faveur d'*Agrippa* ; qui étoit mort quatre ans auparavant , comme on l'a déjà vû.

L'Elegie finit par ces mots :

*Tum , Deus in terris Divis insignis
avitis,
Te Venus in patrio collocet alma si-
nu.*

„ Alors, vous qui êtes un Dieu en ter-
„ re, & qui êtes descendu des Dieux ,
„ que Venus vous mette *dans le sein* de
„ votre pere , ou de Jule Cesar. Cela
veut dire vous mette au rang des Dieux,
car *être au sein de quelcun*, c'est être à
table avec lui, & devant lui; & être à
table

table avec les Dieux, c'est être Dieu, comme le Commentateur le fait voir, par des passages incontestables. De cette expression est venue aussi celle de *Jesus-Christ être dans le sein d'Abrahams*, comme les plus habiles Interprètes du Nouveau Testament l'ont montré. On explique aussi par là le passage, où il est dit que S. Jean étoit à table, *dans le sein de Jesus*. C'est ainsi que l'on rencontre souvent dans les Auteurs profanes, de quoi éclaircir des passages de l'Écriture sainte, que l'on n'entendrait pas, sans cela.

On a joint ici la medaille de *Mecenas*, où l'on voit son visage d'un côté & de l'autre celui de *Virgile*; telle que *Meibomius* l'avoit donnée, dans son *Mecenas*.

IV. ENFIN il y a ici le fragment de *Pedo Albinovanus*, qui se trouve, dans la I. *Suafoire* de *Senèque*, & qui contient une partie de la description que ce Poëte avoit faite de la navigation de *Germanicus*, fils de *Drusus*, dans la mer du Nord. Elle est fort enflée & fort hyperbolique, car il décrit cette navigation, qui ne passa pas la *Chersonese Cimbrique*, comme si elle avoit été bien plus avant vers le Nord.

Sur le vers 6. il est parlé d'un poisson nommé *Pristis*, πριστης, du verbe πριζεν, qui signifie scier; parce que du museau de ce poisson sort une épée d'os, en forme de scie. Cependant *Saumaïse* prétendoit qu'il falloit écrire πριστης du verbe πριστηναι, qui signifie souffler; parce que le poisson ainsi nommé, comme il le croit, jette une grande quantité d'eau par les narines. On n'est pas de son sentiment & la premiere Etymologie paroît la meilleure.

- On a ajouté à la fin un compte agreable de *Peto Albinovanus*, touchant un homme, qui veilloit & faisoit toutes ses affaires la nuit, & dormoit au contraire pendant le jour. Ce compte est tiré de la CXXII. Epître de *Senèque*.

A R T I-

ARTICLE V.

P. CORNELII SEVERI ÆTER
 NA & *quæ supersunt Fragmenta,*
cum notis & interpretatione Jos. Sca-
 ligeri, Frideric. Lindenbruchii, &
 Theod. Goralli. *Accessit* Petri Bem-
 bi ÆtERNA. *Amstelodami* 1703. *apud*
Henri Schelte in 8. pagg. 270.



OICI un autre Poëte du sie-
 cle d'Auguste, expliqué, se-
 lon la même méthode que
 le précédent. Il est aussi de
 la même grandeur, en y joignant,
 comme on a fait, le livre de *Pierre*
Bembus touchant l'Etna, qui est le sujet
 du Poëme de *Cornelius Severus*. On
 n'avoit vû aucunes notes sur cet Ouvra-
 ge que celles de *Scaliger*, & le peu de
 remarques que *Lindenbruchius* y a
 ajoutées; mais celles de *Scaliger* étant
 assez abondantes, il n'auroit pas été be-
 soin d'y en ajouter beaucoup, s'il n'a-
 voit fallu réfuter très-frequemment ce
 savant homme. On s'est servi d'un
 exemplaire comparé avec de vieilles
 Editions, comme on a fait à l'égard de
Pedo.

I 5

Le

Le Poëte commence, par une invocation à Apollon , qui étoit corrompue dans les anciennes Editions ; mais que Scaliger avoit encore plus gâtée , en essayant de la corriger. Il y a dans les Editions ordinaires :

— *dexter venias mihi carminis*
auctor,
Sen te Cynthos habet, seu Delos gratior
illâ,
Seu tibi Dodone potior ; tecumque fa-
ventes
In nova Pierio properent à fonte soro-
res
Vota.

„ Favorisez mon entreprise , dans ce
 „ Poëme ; soit que vous soiyez à Cyn-
 „ thos, ou à Delos , qui vous est plus
 „ agreable qu'elle ; ou que vous aimiez
 „ mieux Dodone ; & que les Muses fa-
 „ vorables viennent avec vous de la
 „ fontaine de Pierie , pour écouter mes
 „ nouvelles prieres. Premièrement
Cynthos est une montagne de l'île de
Delos, de sorte que l'on ne peut pas op-
 poser l'une à l'autre, & *Cynthos* est du
 masculin.

„ Secondement *Dodone* étoit consacrée
 à Jupiter & non à Apollon , comme
 tout

tout le monde le fait. Voilà donc deux grosses fautes, qu'il faut corriger. Les deux anciennes Editions de Venise ne font ici aucun changement. Cependant *Scaliger* change cet endroit ainsi :

— *dexter mihi carminis auctor Apollo,*
Sen tua, Dodonâ potior, te cùmque Phaselis,
Sen te Cythnos habet, sen Delos gratior illâ,
In nova.

Il se fonde sur d'anciennes Editions, dont il ne marque ni le tems, ni le lieu. Mais premierement en ôtant *venias*, la construction demeure suspendue. En second lieu, il n'y a aucune raison de dire ici que la Phaselide, consacrée à Apollon, valloit mieux que Dodone; parce que, dans ces sortes d'invocations, les Poëtes ne font mention que des lieux consacrez aux Divinitez qu'ils invoquent. Troisièmement il change & transpose un vers, sans la moindre nécessité. En quatrième lieu, il avoüe qu'on ne trouve pas, qu'il y ait eu à *Cythnos* aucun Temple dédié à Apollon. C'est une des Iles Cyclades. Voilà des

raisons suffisantes, pour rejeter sa correction. Le nouveau Commentateur de *Cornelius Severus* ne fait que changer deux mots, pour rétablir tout ce passage. Au lieu de *Cynthus*, il lit *Xanthos*, qui est le nom d'une riviere & d'une ville de Lycie, consacrée particulièrement à Apollon, comme il le prouve; & au lieu de *Dodone*, il met *Pythos* est, qui est un nom de Delphes, comme il le fait voir, mais qui étant un peu plus rare, a été changé en celui de *Dodone*, qui est plus connu. Ainsi le sens est : „ soit que vous soiez à „ Xanthos, ville de Lycie, ou que „ Delos vous soit plus agreable qu'el- „ le, ou que vous aimiez mieux Del- „ phes, &c. Ce qui est un sens très-commode, & très-net. Il est de plus confirmé par l'invocation, que *Virgile* fait au commencement de son *Culex*, où tous ces lieux sont nommez, & que nôtre Poëte a imitée, comme on le reconnoitra en la lisant. La voici :

*Phœbus oris nostri princeps & carmi-
nis auctor*

*Et recinente lyrâ fantor; sive educat
illum*

*Alma Chimeræo Xanthus perfusa li-
quore,*

Sens

*Seu nemus Asteria, seu quâ Parnassia
rupes*

*Hinc atque hinc patulâ præpandit cor-
nua fronte,*

*Castaliaque sonans liquido pede labi-
tur unda.*

*Quare Pierii laticis decus ite Sorores.
&c.*

Le Commentateur rapporte divers autres passages, pour confirmer ses corrections, en sorte qu'il n'y a guere de sujet de douter qu'elles ne soient veritables.

Le Poëte rapporte en suite diverses fables, qui avoient été chantées par d'autres, & qu'il dit être trop connues, pour en parler. Il commence par le regne de *Saturne*, & dit au vers 15. qu'en ce temps-là tout le monde demeu- roit à la campagne :

*Secretos omnes ageret cùm gratia
ruris.*

Il y avoit auparavant *amnes*, les rivieres, au lieu d'*omnes*, ce qui ne faisoit aucun sens. *Theod. Goral* prouve donc que la plus ancienne maniere de vivre étoit la vie rustique; ce qui fait voir qu'il faut lire *omnes*.

Sur le vs. 20. où *Severus* parle de la fable de Thyeste, à qui Atrée son frere fit manger son fils, à cause de quoi le soleil se détourna de son chemin, pour ne pas voir cet horrible action; on rapporte un passage de *Servius*, qui dit que cette fable est née de ce qu'Atrée avoit le premier prédit les Eclipses de soleil, & un autre de *Strabon*, qui prétend que c'est qu'Atrée avoit remarqué que le mouvement du soleil est contraire à celui du Ciel. Mais on rejette ces deux opinions, parce qu'il n'y a point d'apparence que, du tems d'Atrée, on fût ces sortes de choses en Grece. On croit que cette fable est plutôt née de ce que l'on a entendu à la lettre une expression métaphorique; ce qui a été l'origine de plusieurs fables. En parlant du crime d'Atrée, on avoit dit que ce crime avoit fait horreur au soleil, & quelque autre ajouta que le soleil avoit détourné ses rayons de Mycenes pour ne le pas voir; ce que la posterité prit mal à propos à la lettre.

Sur le vers 21. on remarque que, dans la langue Phénicienne, ces deux sens, *semmer des dents de serpent & distribuer des javelots dont la pointe est de cuivre*, se peuvent exprimer par les mêmes

mes mots. *Bochart* est le premier auteur de cette explication, mais il n'avoit pas remarqué que *semer* signifie *distribuer*.

Sur le vers 23. on remarque que *jactari* se prend dans un sens déponent, pour dire, *publier*. On n'en a trouvé d'exemples, que dans les Anciennes Gloses.

Depuis le vs. 29. le Poëte se moque assez agréablement des fictions de ceux de son métier, qui faisoient de l'Etna la boutique de Vulcain. Il dit fort bien dans la suite :

— non est tam sordida Divi
Cura, neque extremas jus est demitte-
tere in artes
Sidera, seducto regnant sublimia
caelo, &c,

„ Les Dieux ne sont pas occupez de
„ soins aussi sordides, que le sont ceux
„ des forgerons ; il n'est pas permis
„ de faire descendre les Etoiles, pour
„ s'appliquer à des arts aussi vils, que
„ ceux-là ; elles regnent là haut dans
„ le ciel, qui est éloigné de nous. On
remarque que *Bolkan*, écrit en lettres
Phéniciennes, vient d'une racine qui
signifie *se bâter*, *entraîner des pierres*,

en-

ouvrir, briller; significations, qui ont beaucoup de rapport avec les effets des *Volcans*, tel qu'est l'Etna. On dit aussi que les Anciens regardoient les Etoiles comme des Dieux, & c'est ce qui fait que *Severus* donne le non d'*Etoiles* à tous les Dieux en général; ce qui n'est néanmoins pas commun, quoi que le culte des Etoiles le fût, sur tout dans l'Orient; comme *Vossius*, que l'on cite, l'apprendra à ceux qui l'ignorent.

Le Poète réfute aussi ceux qui croyoient qu'Encelade étoit sous le mont Etna, & décrit en passant l'histoire de la guerre des Géants contre Jupiter. Le Commentateur soutient que Jupiter fut véritablement un Roi de Thessalie, qui détrona son pere Saturne, ou *Kronos*, après l'avoir défait, dans cette province de la Grece. Une partie de l'armée vaincuë s'étant retirée dans la presqu'île de Phlegra, qui est au nord du Golfe Thermaïque, Jupiter la poursuivit & la batit. En ce temps-là, on nommoit *Gigantes, Géants*, des gens braves à la guerre, qui prirent le parti de Saturne, & qui n'étoient pas plus impies que les autres; quoi qu'on les ait fait passer pour des impies, depuis que Jupiter fut mis au rang des Dieux. Pour la même raison, les Poètes don-

nc-

nerent ensuite pour armes la foudre à Jupiter , car il n'y avoit point d'autres armes à donner au Roi des Dieux. Comme on le plaçoit dans le ciel , on feignit que les Géants , pour l'attaquer , mirent l'une sur l'autre les montagnes de Thessalie. Ainsi quoi que le fonds de l'histoire fût vrai , les fausses circonstances , qu'on y ajoûta , la firent ensuite regarder comme une pure fiction des Poètes. On renvoye ici le Lecteur aux notes sur la *Théogonie* d'*Hésiode* , qui sont dans l'Édition d'Amsterdam de l'an MDCCI. où il y a beaucoup de choses , qui concernent l'histoire du tems de Jupiter.

On avoit peut-être dit qu'Encelade jettoit le feu par le nez , pour décrire sa colere , en stile Phénicien ; & l'on feignit ensuite que le feu de l'Étna sortoit de ses poumons , ce que l'on prouve par des exemples. On y peut ajoûter celui-ci de *Virgile* *Georg.* III , 85. dans la description qu'il fait d'un beau cheval :

*Collectumque premens volvit sub nari-
bus ignem.*

C'est de-là qu'est venue la fable de ces Taureaux de la Colchide , qui vomissoient

soient du feu & que Jason fut condamné à domter.

Selon Severus, „ cette liberté est due „ aux vers , mais pour lui il veut dire „ la verité :

*Debita carminibus libertas ista , sed
omnis
In vero mihi cura.*

En suite il commence à expliquer physiquement comment l'Etna jette de si grandes flammes ; ce qu'il fait assez bien. Il montre d'abord (*depuis le vers 94*) que la terre est pleine de cavitez, par lesquelles l'air se glisse ; ce qu'il prouve, par plusieurs raisons. Cet air (*vers 145. & suiv.*) sert à allumer les feux souterrains qui y sont & à les mettre en mouvement, de sorte qu'en s'allumant ils causent de grandes secouffes, sur tout dans les lieux étroits ; ce qui produit des tremblemens de terre, & fait sortir cette matiere enflammée par les ouvertures qu'elle rencontre, telles que sont celles de l'Etna. Les eaux aussi, qui coulent dans les entrailles de la terre (*vers 290. & suiv.*) servent à mettre l'air dans un plus grand mouvement ; ce que le Poëte prouve, par les instrumens hydrauliques, dans lesquels

lesquels l'eau & le vent font des sons harmonieux, selon qu'on les ménage. Il croit aussi (*vers 300. & suiv.*) qu'il se forme des vents sous la terre & par le moyen des éboulemens, qui se font dans ses cavernes, & de la même manière, qu'il s'en forme hors de la terre. A l'égard de la matière qui s'enflamme, il dit (*vers 785. & suiv.*) que c'est du soufre & du bitume & diverses pierres pleines d'une humeur grasse & visqueuse, & sur tout celle qu'il nomme *lapis molaris*, parce qu'on en faisoit des meules; ce qui étant fondu regorgeoit par les ouvertures de l'Etna. Cette pierre peut s'enflammer & s'éteindre plusieurs fois; au lieu que les autres matières, dès qu'elles ont été une fois enflammées, se réduisent en poudre ou en pierre ponce, qui ne peut plus prendre feu. C'est, selon le Poëte, cette pierre, qui entretient principalement les feux du mont Etna. Voilà en peu de mots le sujet principal de ce poëme, auquel *Severus* mêle diverses discussions particulières & des Episodes fort agréables, dont on parlera dans la suite. *Senèque* dans ses *Questions Naturelles* dit plusieurs choses, qui ont beaucoup de rapport à divers endroits de ce Poëte, qui ne lui étoit pas

pas inconnu , comme on le peut voir, par le témoignage qu'on en a rapporté au devant de ce Poëme. *Scaliger* & le nouveau Commentateur ont marqué avec soin quelques uns de ces endroits.

Pour continuer à faire connoître les notes , par quelques endroits particuliers, *Goral* remarque sur ces mots du vers 113. *inclusi solidum exedere vapores*, que par *vapores* il faut entendre ici non les *vapeurs* mais les feux souterrains. C'est, selon lui , la signification originale de ce mot, qui vient du Grec *ἄπρω*, ou *ἄπρω* qui signifie *enflammer*; en changeant l'esprit âpre en digamma Eolique; & non de *κάπρω* *fumée*, comme l'ont cru *Matthias Martinus* & *Vossius*. après lui, quoi que le second dans son traité *du changement des lettres*, le dérive du mot *ἀποφορά*, par une Etymologie qui n'est pas moins forcée que la précédente. Comme la chaleur fait sortir des fumées imperceptibles des corps humides, on les a nommées, à cause de cela, *vapores*. L'Auteur croit aussi qu'Auguste a dit dans *Suëtone* Ch. LXXXVII. *vapidè se babere*, pour avoir la fièvre, ou quelque chaleur extraordinaire.

Le Poëte parle ainsi au vers 122
des

des rivières , qui coulent sous la terre :

*Flumina quin etiam latis currenti ari-
vis*

*Occasus habuere suos ; aut illa vo-
rago*

*Derepta in præceps fatali condidit
ore*

*Aut occulta fluunt tectis adopena ca-
vernæ ,*

*Atque inopinatos referunt procul edita
cursus.*

„ Il y a même de grandes rivières ,
 „ qui finissent ; ou quelque gouffre les
 „ engloutit, en les précipitant dans sa
 „ fatale ouverture ; ou elles coulent
 „ cachées sous de secrètes cavernes &
 „ elles en ressortent loin de-là. On a mis
derepta au lieu de *dirupta* , ou *direpta* ,
 comme le vouloit *Scaliger* ; parce que
 ce mot ne se rapporte pas à *vorago* ,
 comme l'a crû ce savant homme , mais
 à *flumina* , & que *derepta in præceps* si-
 gnifie *tirées embas* , ou *précipitées*. On ci-
 te aussi là-dessus de très-jolis vers de
 Neron qu'*Opsopée* dit avoir lûs , dans
 un Scholiaste MS. de *Lucain* , dans ses
 notes sur les Questions Naturelles de
Senèque Liv. III. c. 26.

Qui-

*Quique pererratam subductus Persida
Tigris
Deserit & longo terrarum tractus
hiatus
Reddit quasitas jam non querentibus
undas.*

„ Et le Tigre , qui en se cachant
„ quitte l'Empire des Perses , qu'il a
„ parcouru ; & après avoir coulé sous
„ de longues cavernes , rend ses eaux,
„ lors qu'on croyoit les avoir perdues.
Il seroit à souhaiter qu'on eût publié ce
Scholiaste.

Au vers 142. où il y a :

*Argumenta dabunt ignoti vera pro-
fundi.*

Scaliger prétend que *profundi* est du masculin ; ce que Goral ne croit pas, parce qu'on dit communément *profundum*, en sousentendant *mare*, ou *solum*; & en effet le Poëte employe ces mots, dans la suite, au neutre.

On lisoit au vers 151.

— *flamma avertit ; quâ proxima
cedunt,*

Oblis-

*Obliquamque secat , quâ visa tenerri-
ma causa est.*

„ La flamme se détourne vers le
„ côté prochain, qui lui cede, & le
„ coupe en travers, où *la cause* est la plus
„ tendre. Cela n'a aucun sens. Il faut
lire, avec le Commentateur, *caula*,
qui est un mot de *Lucrece*, & qui si-
gnifie *une caverne*. Le Poète veut dire
que la flamme consume l'endroit le
plus tendre de la caverne. Ce mot doit
être encore restitué aux vers, 157. &
386. qui n'ont aucun sens, si l'on n'y
change *causis* en *caulis*. Ceux qui confi-
dereront cela ne douteront pas que *Fe-
stus* n'ait eu raison de dériver *caula* de
cavum, & de dire que *caula* a signifié
une étable, parce qu'on tenoit au com-
mencement le bétail dans des cavernes.
De *cava* on a fait *cavea*, *caveola* & *cau-
la*. Il n'y a donc aucune apparence,
que *caula* vienne d'un mot Hebreu,
ni même du Grec *αὐλή*, qui signifie
souvent *un parc de brebis*.

Au vers 180. le Poète parle ainsi de
l'Etna:

*Hinc vasti terrent aditus , merguntque
profundo,*

Corri-

*Corrigit hinc artus , penitusque quod
exigit ultra.*

C'est ainsi qu'il y a dans les Editions de Venise , au lieu d'*artus* , comme il y a dans celle de Scaliger. *Corrigere artus* signifie redresser ses membres , & le Poëte veut dire qu'il y a des endroits où l'Etna s'élargit , & d'autres où il se redresse, en se resserrant. Le verbe *corrigo* signifie proprement je redresse , & se dit des corps courbez que l'on redresse ; ce n'est que dans le sens figuré , qu'il marque corriger. Cette seconde signification est commune , mais la première est plus rare & l'on en a produit des exemples , comme de toutes les autres expressions , qui ne sont pas vulgaires.

Sur le vers 187. où il y a :

*Nunc opus artificem incendit causam-
que reposcit.*

On réfute Scaliger & Vossius , qui ont donné des sens nouveaux au verbe *incendit* , sur divers passages mal entendus. On explique ainsi celui-ci : la chose même enflamme celui qui en traite , du désir de savoir comment elle se fait. Ainsi *artifex* signifie ici le Poëte lui-même.

même , & le verbe *incendere* ne signifie point *rendre célèbre* , comme *Scaliger* le croyoit.

Le Poëte après avoir rejeté , comme on l'a vû , les raisons poëtiques des feux de l'Etna , y retombe néanmoins au vers 202. où pour en faire comprendre la grandeur , il se met tout d'un coup à dire „ que Jupiter lui même admire de loin ces grands feux , & que de peur que les Geans ne se relevent , pour recommencer une guerre finie ; ou que Pluton , honteux de son royaume , ne le change contre le Ciel , il presse toute la terre secrettement de la main droite.

*Ipse procul magnos miratur Juppiter
ignes,
Nève sepulta novi surgant in bella Gi-
gantes,
Neu Ditem regni pudeat, neu Tartara
caelo
Vertat, in occulto tantum premit om-
nia dextrâ.*

Ces idées poëtiques fournissant d'assez beaux vers , ceux-là même , qui écrivent de Philosophie en vers , ne peuvent s'empêcher d'y tomber quelquefois ; comme il paroît non seule-

Tomel. K ment

ment par cet endroit, mais par l'invocation que *Lucrece* fait à *Venus*, au commencement de son poëme.

Dès le vers 222. *Severus* fait une digression fort agréable, sur le plaisir & l'utilité qu'il y a de s'instruire de la Physique; où après avoir commencé par l'Astronomie, il dit qu'il nous est encore plus utile de connoître la terre, mais qu'au lieu de nous appliquer à la recherche des veritez physiques, nous nous attachons aux arts les plus vils, à cause du profit que nous esperons d'en retirer.

Torquemur miseri in parvis, premi-
mürque, labores
Ut se se pretio redimant, verümque
professæ
(Turpe!) silent artes, viles, inopés-
que relictae &c.

„ Nous nous tourmentons, malheu-
 „ reux que nous sommes, pour des baga-
 „ telles, & nous en sommes accablez,
 „ afin d'y trouver de l'avantage qui
 „ paye nos peines; & les arts, qui font
 „ profession de nous apprendre la ve-
 „ rité, se taisent d'une maniere hon-
 „ teuse, & sont abandonnez dans la
 „ pauvreté, comme quelque chose
 „ de

„ de vil &c. Tout cet endroit mérite d'être lû & même d'être appris par cœur.

Depuis le vers 292. le Poëte compare l'effet de l'eau , qui pousse l'air dans les cavitez de la terre , à celui des instruments hydrauliques, dont on se servoit dans les Theatres. Il y avoit apparemment, dans quelque Theatre de Rome , la forme d'un Triton, qui paroissoit jouer de la trompette, lors que l'eau y pouffoit l'air, d'où vient que le Poëte dit :

*Nam veluti , resonante diu Tritone
 canoro,
 Pellit opes collectus aqua, victisque
 movetur
 Spiritus & longas emugit baccina
 voces,
 Carminéque irriguo magni cortina
 theatri
 Imparibus numerosa modis canit ar-
 te regentis,
 Quae tenuem impellens animam sub-
 remigat undam:
 Haud aliter submota furens torren-
 tibus aura
 Pagnat in angusto, & magnum com-
 murmurat Aetna.*

„ Car comme, pendant qu'un Tri-
 „ ton refonne longtems, le vent resser-
 „ ré repouffe l'eau, & étant vaincu à
 „ fon tour, il fe meut, & la trompet-
 „ te mugit, par de longs retentiffe-
 „ mens, en forte que la voute du thea-
 „ tre en retentit, felon l'harmonie dif-
 „ ferente excitée par l'art de celui qui
 „ dirige le Triton, & qui en agitant
 „ l'eau pousse l'air: de même le vent,
 „ poussé par des torrens souterrains,
 „ combat dans les lieux étroits, ce
 „ qui fait que l'on entend de grands
 „ murmures dans l'Etna. Il est impos-
 „ sible de traduire ces paroles mot pour
 „ mot, ni même d'exprimer les figures
 „ du Poëte, par une paraphrase plus har-
 „ die, à cause de la grande difference des
 „ Langues. Mais assurément il ne se peut
 „ rien de mieux exprimé, ni de plus heu-
 „ reux. Par exemple, on ne peut pas ex-
 „ primer en François ce *carmen irriguum*
 „ qui marque un chant qui est excité par
 „ l'eau, & qui se répand par tout le Théa-
 „ tre. Cette expression se trouve encore
 „ au commencement du troisiéme livre
 „ de *Manile*. A cette occasion, on re-
 „ marque qu'il y a des endroits, dans
 „ ces deux Poëtes, qui se ressemblent.
 „ On explique aussi ce que veut dire *cor-
 „ tina theatri*, & l'on croit qu'au haut
 „ du

du lieu , où paroissoient les Acteurs , vers le fonds de la scene il y avoit quelque voute sous laquelle on mettoit des instrumens hydrauliques , afin que le son en fût plus grand. C'est une chose qui mériteroit d'être bien examinée , & que ceux qui ont écrit du Theatre n'ont pas encore assez expliquée.

Le Poëte prétend , vers 367 & suiv. que le mont Etna ne s'épuise point , comme le Vulgaire le croit , & que ce n'est pas d'épuisemens , qui doivent être réparez , que viennent les intervalles qu'il y a entre les incendies de cette montagne , mais de quelque autre cause , qui ne nous est pas bien connue ; telle que seroit l'éboulement de quelque partie de la montagne , qui bouche les passages , par lesquels la flamme sortoit. Mais il ne raisonne pas ici en Physicien , puis qu'il est certain que toute matiere , qui s'enflamme , se consume , & que pour conserver la flamme , il faut toujours de la matiere nouvelle , qui ne se forme pas tout d'un coup dans les entrailles de la terre. Aussi a-t-il recours à la Divinité , selon l'usage des Poëtes , lors qu'ils veulent rendre plus croyable ce qu'ils disent.

*Pelle nefas animo, mendacemque exue
famam,
Non est divinis tam sordida rebus
egestas.*

Comme si la matiere, qui brûle dans l'Etna, étoit plus divine que celle qui forme un torrent, & qui se tarit; lors que la source est épuisée, par la sécheresse!

Au vers 434. on trouve le mot *obesus*, pour rongé, miné par des cavitez, au lieu qu'*obesus* signifie ordinairement gras, & replet. On a cité là-dessus un passage remarquable d'*Aulu-Gelle*, dans les *Curae Secunda*. Il paroît par là qu'*obesus*, au moins au premier sens, vient d'*obedere*, ronger. On doit compter ce mot parmi ceux qui ont des significations contraires, comme *sacer*, qui signifie sacré & abominable.

Sur le vers 471. on fait remarquer cette expression *intercunt venas*, pour *eunt inter venas*, & on confirme cette signification d'*inerea*, par les anciennes *Gloses*, où ce verbe est expliqué en ce sens.

Au vers 488. dans la description du torrent de pierres fondues, qui tombe
quel-

quelquefois du haut de l'Etna, le Poëte dit :

*Quòd si fortè cavis cunctatus vallibus
hæsit,
Ut pote inæquales volvens perpascitur
agros.*

Il y avoit auparavant *vasibus*, mais il est visible qu'il s'agit des vallées, qui sont au pied de l'Etna, & l'épithete *cavis* le prouve, comme on le fait voir. Il est étonnant que *Scaliger* ne se soit pas apperçu de cette faute. Mais il s'est trompé sur un très-grand nombre de passages de ce Poëme, faute d'y apporter assez d'attention, & d'entendre la matiere. C'est ce qui fait qu'on s'oppose ici très-souvent à ses corrections, & à ses explications.

Sur le vers 522, on remarque que le Poëte prend le mot *notæ*, pour ce qu'on appelle les proprietez d'une chose; parce que ces proprietez la font connoître & distinguer de toutes les autres. Le Poëte a employé plus d'une fois ce mot, en ce sens, qui est assez rare. On trouvera les endroits dans l'Indice.

Au vers 529. *Severus* parle de certaines pierres, que les Siciliens nommoient *fricæ*, ou *phrykes*, dont il n'est

pas parlé ailleurs , au moins que l'on sâche.

Dans le vers 540. on trouve *lentities plumbi* pour marquer la molesse du plomb, sur quoi l'on peut consulter les *Cura Secunda* ; par où l'on verra que faute de savoir ce que c'est *lentum metallum*, on a voulu corriger un endroit d'un Poëte, où il n'y a point de faute.

Au vers 565. le Poëte commence la conclusion de cet ouvrage, dans laquelle il censure ceux qui négligeant la contemplation des ouvrages de la Nature, vont voir des monumens antiques, ou des lieux fameux par quelque ancienne histoire, ou même les tableaux, ou les statues des fameux ouvriers de la Grece. Il fait diverses allusions à toutes ces choses, que l'on a soin de développer dans les Notes, à ceux qui n'y prendroient pas garde. On trouvera dans les *Cura Secunda* quelque chose qui avoit été omis, touchant le tombeau de Zethus & d'Amphion, fondateurs de Thebes, & les pierres que le second attiroit par le son de sa lire. On montroit un monceau de terre que l'on disoit être le sépulcre de ces deux freres, & quelques pierres qui s'étoient, disoit-on, venues placer d'el-

mere, au travers d'un terrible incendie, sans se mettre en peine de sauver leur bien. Plusieurs anciens Auteurs, dont on cite les passages dans les Notes, ont fait mention de cette histoire. C'est par là que finit le Poëme. On a fait des remarques sur cet Episode, comme sur tout le reste.

On ne doit pas oublier de dire, que l'on a eu soin de traduire en Latin tous les passages, que *Joseph Scaliger* avoit seulement citez en Grec; & que l'on a marqué où plusieurs d'entre eux se trouvent, plus distinctement qu'il n'avoit fait, quand on les a pû trouver facilement.

Après le Poëme de l'Etna, on trouve un beau fragment de vingt-cinq vers, sur la mort de *Ciceron*. C'est *Senèque* qui nous l'a conservé dans sa VII. *Suaire*. Ces vers ne peuvent que nous faire regretter la perte, que nous avons faite du Poëme de *Corn. Severus*, sur la guerre de Sicile; duquel ils semblent tirez. Il y a encore quelque peu de vers de ce Poëte, que l'on a tirez des anciens Grammairiens.

On a crû devoir joindre à tout cela le Dialogue de *Pierre Bembe*, sur l'Etna, qui est d'une élégance tout à fait Ciceronienne, & par lequel on comprendra
mieux

mieux quelques endroits de *Cornelius Severus*. *Theod. Gerat* dit seulement qu'il auroit été à souhaiter que *Bembe* eût été aussi bon *Physicien*, qu'il étoit habile à écrire élégamment en Latin ; parce que nous aurions sans doute une description du mont *Etna*, plus étendue & plus exacte, que celle-ci. On peut ajouter que cet habile homme a confondu le mont *Etna*, avec la ville d'*Enna*, lors qu'il dit pag. 203. de cette Edition, que le plus célèbre Temple de *Cerès* étoit sur le mont *Etna*. On fait que ce temple étoit dans la ville d'*Enna*, qui étoit à peu près au milieu de la Sicile. On en trouve une belle description dans celles des *Verrines*, où *Cicéron* accuse *Verrès* d'avoir dépouillé la Sicile des Statues des Dieux, qui y étoient.

Voilà ce qu'on avoit à dire sur le nouveau *Cornelius Severus*, sur lequel on s'est un peu étendu, à cause qu'il n'avoit jamais paru ainsi. Mais on trouvera, en le lisant, qu'il y a beaucoup de choses très-remarquables en matière de Critique & d'Histoire, dont on n'a rien dit. Si quelques Critiques chagrins, qui n'aiment que ce qu'ils font, & qui ne parlent que par de bas intérêts, y trouvent à redire, l'Auteur

n'en fera sans doute pas surpris. C'est une mauvaise coutume, qui est établie de tems immémorial, parmi les Grammairiens.

ARTICLE VI.

COSMOLOGIA SACRA, or a discourse of the Universe, as it is the Creature & Kingdom of God; chiefly Written to demonstrate the truth & excellency of the BIBLE, which contains the Laws of his Kingdom, in this lower World. In five Books. By Dr. **NEHEMIAH GREW**, Fellow of the College of Physicians & of the Royal Society. A Londres 1701. in fol. pagg. 372.



N a accusé autrefois les Physiciens de n'être pas assez religieux ; parce qu'en effet quelques uns d'entre eux, comme *Democrite & Epicure* & ceux, qui ont suivi en tout leurs sentimens, étoient de véritables Athées. On peut voir aussi, par le premier Livre de *Plin*, que la Religion de ce grand Historien de la Nature étoit extrêmement incertaine. Sur ce même pied-là, on a fait
les

les mêmes accusations contre les Physiciens Modernes ; sans considérer qu'ils avoient des principes très-differens de ceux des anciens Athées.

Mr. *Grew*, connu par plusieurs beaux Ouvrages de Physique, fait bien voir ici qu'il n'y a point de science, qui puisse mieux servir à appuyer la verité de la Religion en général, & celle de la Religion Chrétienne en particulier. Il a intitulé son Ouvrage : *Discours sur l'Univers considéré comme la Créature, & le Royaume de Dieu, écrit principalement pour démontrer la verité & l'excellence de la BIBLE, qui contient les Loix de son Royaume, dans ce bas monde.* Il est divisé en cinq Livres, dont les trois premiers traitent de matieres de spéculation, & les deux derniers de matieres de fait. Comme on ne peut pas entreprendre de parler dans ce volume de tout l'Ouvrage, on se contentera de parcourir le premier livre. Dans le I. il fait voir que Dieu a fait le Monde corporel, & ce que c'est ; dans le II. qu'il y a un Monde vital (ou intelligible) & ce que c'est ; dans le III. que Dieu gouverne l'Univers qu'il a fait & de quelle maniere ; dans le IV. que l'Ancien Testament contient des Loix positives de Dieu ; & dans le V. que le

Nouveau Testament est aussi une Loi divine.

Voilà le plan général de l'Ouvrage, dont il faut donner à présent le détail, autant que la brieveté de nos Extraits le pourra permettre.

I. COMME chacun souhaite naturellement d'être heureux, il est naturel de rechercher s'il n'y a point un Être, qui nous puisse donner le bonheur que nous souhaitons. Nous pouvons être assurez de son existence, comme de la nôtre propre; puisque s'il n'y avoit point de Dieu, il est certain que rien n'auroit jamais pû exister. Si l'on supposoit qu'il y a eu un moment, auquel nul Être n'existoit, il s'en suivroit ou que Rien auroit fait Quelque-chose; ou que Quelque-chose se seroit faite elle-même, ce qui est absurde. Que s'il n'a jamais été possible qu'il n'y eût Rien, il faut nécessairement qu'il y ait eu quelque Être sans commencement, & sans cause qui l'ait produit, ou existant par lui-même.

Il s'ensuit de là que cet Être a toutes sortes de perfections; car un Être, qui existe par lui même, peut exister de la manière la plus parfaite; puis qu'il n'y a point d'état de perfection, qui soit plus élevé

élevé qu'un autre, que Quelque chose ne l'est au dessus du Néant. Ayant donc la perfection d'exister par lui-même, il faut nécessairement qu'il ait le pouvoir d'exister de la manière la plus parfaite. L'Auteur prouve encore la même chose, en diverses manières.

Cet Etre parfait doit être infini à tous égards, & premièrement à l'égard de la durée; car la durée d'un Etre, qui n'a jamais commencé, n'a point de bornes. Comme cette durée est sans bornes, elle est aussi sans parties; car il n'y a jamais un si grand nombre de parties, qu'on n'y en puisse ajouter quelques unes, & par conséquent ce qui est infini n'a point de parties. Pour la même raison le Tems, qui a des parties, ne peut pas faire partie d'une durée infinie, ou de l'Eternité; parce que le tems passé aujourd'hui qui seroit infini, seroit demain plus qu'infini. L'Eternité donc est, selon l'Auteur, un perpetuel présent, où il n'y a ni passé, ni à venir; selon l'idée des anciens Platoniciens & des Scholastiques.

Celui qui est infini en durée ne peut qu'être immense, & infiniment puissant, sage & bon. Il peut être tel, car il est aussi possible qu'un Etre soit immense, ou infini dans son essence; que
dans

que dans sa durée. Or Dieu est tout ce qu'il peut être, comme on l'a prouvé; car autrement il ne seroit ni un Être nécessaire, ni un Être tout parfait. Comme la durée infinie n'a aucun rapport au mouvement, ni au tems : de même l'Immensité n'a rien de commun avec le corps, mais est quelque chose de distinct de toute grandeur corporelle. Le Néant n'a point de parties, & l'Infini non plus; il n'y a que ce qui est Fini, qui en ait; & quand nous considérons le Fini & l'Infini, nous trouvons qu'il y a la même *raison* entre eux, pour parler comme les Geometres, qu'il y a entre le Fini & le Néant. C'est pourquoi l'Être Infini est autant élevé au dessus de ce qui a des parties, que le Néant est au-dessous; c'est à dire, que l'Infini est aussi relevé au dessus du Monde entier, que le Monde entier l'est au dessus du Néant.

Le même Être très parfait doit être nécessairement Tout puissant, & comme existant par lui-même & comme immense; car ce qui existe par soi-même ayant le pouvoir d'être, renferme le pouvoir d'être de toutes les manières les plus parfaites, & comme il est la cause de tous les Êtres, il est tout-puissant.

Ayant

Ayant de plus , comme immense , le pouvoir d'un Etre infini , il renferme par consequent le pouvoir de tous les Etres finis , ce qui est être Tout-puissant.

L'Etre, qui est Tout-puissant , fait nécessairement toutes choses ; car ayant le pouvoir de faire tout ce qui peut être fait , s'il n'avoit pas la connoissance de tout ce qui peut être connu , il seroit ou il pourroit faire ce qu'il ne connoîtroit pas.

Un Etre Tout-puissant & qui fait tout , ne peut être que parfaitement bon ; car la Bonté est fondée sur la Vérité , ou sur une certaine sorte de convenance. Il faut plus de Puissance & de sagesse , pour vouloir , & faire toujours ce qui est le plus convenable , que pour faire autrement. Que s'il faisoit jamais , ou s'il vouloit faire quelque chose qui ne fût pas convenable ; il seroit moins grand & moins sage , qu'il n'est effectivement , ce qui est contradictoire. Outre cela , un Etre tout-parfait ne peut jamais faire , ou être obligé de faire quelque chose , qui ne lui plait pas. Or tout mal est une sorte d'imperfection. Ainsi si Dieu pouvoit faire , ou vouloir quelque mal , ce qui est parfait se plairoit dans l'imperfection ,

fection, ou dans ce qui est contraire à la nature.

Celui qui est parfaitement bon doit être aussi parfaitement juste : car la justice est la convenance qu'il y a entre l'action & la recompense, qui lui est due; & ainsi entre une mauvaise action, & la peine qu'elle mérite. Comme Dieu approuve cette convenance, s'il est parfaitement bon, il doit être aussi parfaitement juste.

Son amour pour la Verité est aussi manifeste par-là, car s'il pouvoit dire un mensonge, ce seroit parce qu'il n'oseroit pas dire la Verité, ou qu'il ne la sauroit pas, ou qu'il ne la voudroit pas dire; ce qui seroit lui attribuer de l'impuissance, de l'ignorance, ou de la malice; qui sont contraires aux perfections, dont on vient de parler.

En tout cela, il doit être immuable, car s'il étoit possible, qu'il changeât en aucune maniere, il ne seroit pas un Être nécessaire, ou éternel.

C'est pourquoi l'Être suprême, que nous appellons DIEU, est un Être nécessaire, existant par lui-même, éternel, immense, tout puissant, qui fait tout, qui est très-bon, & très-juste, & par conséquent d'une sainteté parfaite.

Dieu

Dieu étant tout parfait, on ne peut pas concevoir qu'il ait jamais été sans agir; car l'excellence de chaque Etre, propre à agir, consiste en son operation. Ainsi une nature parfaite doit être non seulement propre à agir, mais doit agir de nécessité, parce que cela est renfermé en son essence. Avoir le pouvoir de faire tout & néanmoins ne faire rien, seroit plutôt une possibilité de perfection, qu'une perfection même. Si donc nous voulons nous former une idée de Dieu aussi étendue, qu'il nous est possible, il faut que nous regardions Dieu non seulement comme un Etre éternel, mais aussi comme un Etre, qui agit de toute éternité.

Nous ne pouvons pas concevoir que Dieu agisse autrement, que d'une manière conforme à ses perfections. Quoique nous soyons très-assurés des perfections de Dieu, dont on a parlé, il faut avouer que nous n'en avons pas des idées complètes, à cause de l'infinité de Dieu, qui est au-dessus de nos conceptions. De même nous sommes assurés que Dieu ne peut pas demeurer sans agir, & qu'il agit d'une manière convenable à sa nature; quoi que nous ne puissions pas concevoir la manière dont il agit, qui est infiniment au dessus de nôtre
por-

portée , & de nôtre maniere d'agir.

Comme Dieu existe autrement que nous n'exiftons , & qu'il agit autrement que nous n'agifsons ; il faut auffi tomber d'accord qu'il penfe autrement que nous ne penfons , & que nous ne pouvons pas nous en former une idée complete. Comme nous agifsons , lors que nous penfons , quoi que d'une maniere conforme à nôtre nature : Dieu auffi en penfant agit toujours & conformément à fes perfections. Ainfi autant qu'un Etre exiftant par lui même eft élevé au deflus d'un Etre dépendant : autant l'operation de fes penfées furpaffe celle des nôtres. Dieu donc , en penfant , agit d'une maniere toute-puiffante & éternelle.

Dieu étant feul éternel , il n'a pu penfer de toute éternité qu'à lui-même ; & en penfant à lui-même , il faut néceffairement qu'il en ait une idée exacte ; c'eft à dire , qu'en y penfant , il doit produire des Images fubftantielles de fa nature ; & par confequent ces Images doivent avoir une exiftence néceffaire & éternelle , comme Dieu ; car autrement ce ne feroient pas des Images exactes de fes perfections , & fes operations ne feroient pas infinies & éternel-

nelles, & auffi parfaites qu'elles le doivent être.

Comme il a une distinction réelle entre son Entendement & sa Volonté, quoi que cette distinction soit incompréhensible : ainsi leurs Images substantielles en doivent être réellement distinctes, & non seulement distinctes entre elles, mais encore de Dieu lui-même, parce que rien n'est l'Image de soi-même. Quoi qu'elles aient une existence distincte, elles ne peuvent être séparées de Dieu ; comme les idées, que nous formons de nôtre esprit, n'en existent pas séparément, mais qu'elles coexistent avec lui.

Comme Dieu a une idée des perfections de sa propre nature, il faut aussi qu'il ait des idées de tous les Êtres possibles, c'est à dire, une Idée complete de l'Univers.

Mais parce que rien ne peut être éternel, que ce qui est infini, il est impossible que Dieu pense à l'Univers ou à quelque autre chose, que ce soit, comme éternelle. C'est pourquoi on ne peut pas dire que Dieu ait pensé éternellement à le faire exister ; & par conséquent l'Univers, ni quelque autre chose que ce soit, ne peut être, comme les Images de ses perfections,
con-

considéré comme étant la même chose que lui , car le Fini & l'Infini ne peuvent pas être la même chose.

* C'est ainsi que Mr. *Grew* prouve l'existence de Dieu & de ses perfections *à priori*, comme il le dit dans sa Préface. Il y dit encore que quelques uns croyant la S. Trinité impossible , il a prouvé au contraire , en quatre ou cinq paragraphes, que nous ne pouvons pas avoir une véritable idée de la Divinité, sans elle. Il faut néanmoins avouer que , si la Révélation ne nous en avoit rien dit, les idées, que nous en pourrions former, seroient fort douteuses & fort confuses. Il croit, par exemple, que Dieu en pensant à lui-même, en forme des *Images substantielles* ; mais si l'on dit que l'idée que Dieu a de lui-même est sa propre substance qui se contemple immédiatement elle-même, comment prouvera-t-il le contraire ? S'ensuit-il que Dieu produit un Être, dont l'existence est réellement distincte, lors qu'il se contemple lui-même, puis que l'idée qu'il en a, comme parlent les hommes, n'est à proprement parler que sa propre nature ? Quand on dit que Dieu

con-

* *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

contemple son Image, c'est une façon de parler humaine, tirée de nôtre manière de concevoir; dans laquelle les Images ou les Idées, que nous avons des choses, sont distinctes de la nature de nôtre ame; mais, comme l'Auteur le reconnoît, la manière d'entendre de Dieu n'est pas la même, que la nôtre. On ne peut donc pas dire que Dieu entend d'une certaine manière, parce que c'est ainsi que nous entendons; mais comme nous n'avons point d'idée claire & assurée de *l'intellection* de Dieu, il ne nous est pas permis de rien assurer de particulier de la manière, dont elle se fait. Le danger de se tromper est égal des deux côtez.

Outre cela, son raisonnement (supposé qu'il fût solide) ne prouveroit directement que la *Dualité*, & non la *Trinité*; parce que quoi que Mr. Grew parle *des Images* de Dieu au pluriel, l'immutabilité & la simplicité de Dieu ne souffrent pas qu'il ait plusieurs idées de lui même. Celle qu'il a eue de toute éternité, il l'a encore, & l'aura à jamais; sans qu'il y arrive aucun changement, au moins *intrinsèque*, comme parlent les Philosophes. Ainsi, selon ces principes, il n'y auroit que deux Etres éternels, Dieu & son Image.

ge. Mais supposé que cette Image substantielle, comme parle l'Auteur, en produisit encore une semblable à elle, il y auroit, dira-t-on, trois Êtres coëternels. Cela seroit fort bien, si l'on avoit une raison solide de croire que ce troisième Être n'en engendre pas un quatrième, de la même manière. Les Platoniciens hésitoient beaucoup là-dessus, comme on le pourroit faire voir par *Plotin*. Mais comme on n'en a aucune, qui soit tirée de la Raison, il faut avouer qu'elle ne nous enseigne pas plus qu'il y en a trois, qu'une infinité. C'est ce qui fait que beaucoup de gens croient qu'il s'en faut tenir uniquement à ce que la révélation nous enseigne du *Pere*, du *Fils* & du *S. Esprit*, sans vouloir expliquer par des raisonnemens, ce qui est inaccessible à la Raison; & il est certain qu'on n'a rien pû trouver de satisfaisant là-dessus.

Cela soit dit en passant, pour exciter l'Auteur & les habiles gens, en cette sorte de choses, à y penser avec soin; car ce qu'on vient de remarquer ne naît d'aucune envie de contredire, ni de critiquer un Auteur, pour qui l'on a beaucoup d'estime. C'est de quoi il peut être parfaitement assuré. On n'est

n'est pas plus surpris de trouver dans les autres des sentimens differents , de ceux que l'on a : que l'on est surpris de savoir que ce sont des hommes, qui ont la même liberté de penser, que l'on veut prendre soi-même. D'ailleurs comme il y a toujours eu de grandes disputes sur ces matieres , & que ces disputes ne sont pas prêtes à finir ; il en faut parler avec beaucoup de précaution , & n'employer, s'il est possible, que des preuves décisives. Autrement les Anti trinitaires ne manquent pas d'en triomfer.

Mais pour revenir à nôtre Auteur, il prouve ensuite que la Matiere & le Mouvement ont eu un commencement. Si la Matiere étoit éternelle, elle existeroit par elle même & par consequent elle auroit par elle même le pouvoir d'être & d'être de la maniere la plus parfaite ; de sorte que tout le monde corporel , & même chaque Atome renferméroit toutes les perfe&ions, & seroit Dieu , ce qui est la derniere absurdité.

Outre cela un corps ne peut pas exister par lui même, parce qu'il ne se remue pas de lui même; puisque nous nous pouvons former l'idée d'un corps sans mouvement , & que nous concevons

très-clairement qu'un corps peut exister sans cela. Si donc un corps se mouvoit de lui même, il auroit le pouvoir de faire quelque chose de rien; & un seul Atome, en multipliant son mouvement à l'infini, seroit capable de causer tous les mouvemens, qui sont dans l'Univers. Supposer qu'un corps existe par lui même, est une absurdité aussi grande que supposer qu'il a la faculté de se mouvoir de lui même; car il y a autant de distance entre l'Existence & la Non-existence, qu'il y en a entre le mouvement & le repos.

De plus, si la Matière & le Mouvement n'avoient pas été produits, ils seroient éternels, Mais c'est ce qu'on ne peut pas supposer, parce que si le Mouvement est éternel, le tems, dans lequel il auroit été, seroit aussi éternel & ainsi il y auroit toujours eu un tems infini, qui seroit passé. Un tems, qui a toujours été passé, n'a jamais été présent. Pour ne pas tomber dans cette contradiction, il faut avouer que le Mouvement a eu un commencement, & par conséquent la Matière. Car pourquoi la Matière auroit-elle existé éternellement, sans mouvement? A uoiauroit-elle servi? Ainsi il faut reconnoître que le Monde a été créé,
&

& que Dieu en est le Créateur.

Toutes choses ayant été créées, elles continuent à exister par la vertu de leur première existence ; car comme l'étendue d'un corps est la continuation d'un corps ajouté à un autre corps : de même la durée de quelque chose est la continuation d'un Être jointe à un autre Être. C'est pourquoi comme un petit corps ne se peut pas faire lui-même plus grand qu'il n'est : de même un corps, qui a commencé, ne peut pas plus se continuer lui-même, qu'il n'a pu se donner le commencement de son existence.

II. A P R È S avoir prouvé de la sorte l'existence de Dieu & la création du Monde, l'Auteur donne une description du Monde corporel, tel que les Physiciens modernes le conçoivent, & qui mérite d'être rapportée. Quoiqu'il ait commencé, l'Auteur dit qu'il est *indefini* en toutes sortes de perfections créées. Car on ne peut jamais marquer le dernier effet d'une cause infinie.

Nous ne pouvons jamais arriver aux dernières bornes de son étendue ; mais nous avons assez de quoi admirer, dans l'espace, qui s'étend d'ici aux Etoiles Fixes, que nous pouvons voir,

& qui est infiniment plus grand qu'on ne le croyoit autrefois.

La parallaxe de l'Etoile Polaire, soustendue par le diametre de l'*Orbis Magnus*, n'est pas de plus d'une minute. C'est pourquoi sa distance du Soleil n'est pas de moins de 3400. diametres de l'*Orbis Magnus*; & sa distance de la Terre, quand elle est la plus proche, est de 3399. Ainsi le diametre de la Terre étant d'environ 8000. milles, & le diametre de l'*Orbis Magnus* étant de 10000 diametres de la Terre; la distance de cette Etoile de la Terre, est de plus de quatre cents soixante & dix millions, huit cents quarante mille milliers de pas.

Outre les Etoiles visibles, il y en a d'autres, que l'on n'a découvertes, que par le moyen du Telescope; comme celles qui composent la *Voie Lactée*, les *Nebuleuses* de la tête d'*Orion*; la *Crèche*, où il y en a plus de quarante; celles qui sont mêlées parmi les *Pleïades*, & qui sont en aussi grand nombre; & les quatre-vingt, qui sont autour de l'épée & de la ceinture d'*Orion*. Mr. *Flamsteed*, célèbre Astronome Anglois, ne croit pas que, parce qu'elles paroissent plus petites, il en faille conclure qu'elles sont plus éloignées. Il a trou-

vé

vé que la Parallaxe de l'Etoile Polaire est plus grande que celle de la Canicule ; qui par conséquent est plus éloignée que la précédente , quoi que la Canicule soit plus grande & plus brillante. Mais comme on ne pouvoit apercevoir les Etoiles, dont on a parlé, avant l'invention des Telescopes ; il y en a sans doute encore beaucoup, qui, à cause de leur grand éloignement, ou de leur petitesse , nous sont invisibles.

Le Monde n'est pas plus admirable en son tout , qu'en ses parties , soit qu'elles soient grandes, ou petites.

Les *Planetes* , pour commencer par les grandes parties , quoi qu'elles se meuvent dans des Orbites , dont les aires sont placées obliquement, ou inclinées à celle de l'Ecliptique, se meuvent néanmoins très-régulièrement, selon certains degrez de vitesse, & toujours dans la même distance les unes des autres. Il ne laisse pas d'y avoir beaucoup de variété, dans ce mouvement régulier. Toutes les Planetes principales se meuvent autour du Soleil, comme autour de leur centre commun , à différentes distances & avec divers degrez de vitesse ; mais elles ont toutes cette commune Loi , que les

quarrez des tems de leurs révolutions font proportionels aux Cubes de leurs distances. Les moindres Planetes, comme la Lune & les Satellites de Jupiter & de Saturne, observent les mêmes Loix.

Il est aussi évident, par les taches, que l'on remarque dans le Soleil, & dans les grosses Planetes, qu'outre le mouvement de ces dernières autour du Soleil, elles tournent, aussi bien que lui, autour de leurs axes, & toujours dans le même sens; savoir, de l'occident à l'orient. La Terre fait sa révolution autour de son axe, dans un jour; le Soleil en vingt cinq jours & six heures; Mars, quoi que plus petit que la Terre, emploie souvent plus d'un jour; Jupiter, au contraire, qui est plus gros qu'elle, fait sa révolution environ en dix heures. Pour la Lune, on n'y remarque qu'une espece de libration, sur son propre axe, par laquelle elle va & vient. L'axe de la Terre, & ceux des autres Planetes principales demeurent toujours paralleles à eux mêmes, quoi qu'ils ne le soient pas entre eux. On croit aussi que les Cometes décrivent des courbes semblables aux orbites des Planetes.

La

La substance non seulement des Planetes , qui sont des corps opaques & destituez de lumiere , mais encore du Soleil est solide ; ce qui est nécessaire , afin qu'il puisse tourner autour de son axe , sans changer de figure. C'est ce qui rend son éclat plus admirable , parce que tous les autres corps , les plus lumineux , sont fluides. L'Auteur croit , ce qui est encore plus surprenant , que le Soleil nous donne sa lumiere sans être chaud en lui même , au moins d'un degré considerable de chaleur ; & il y a de l'apparence , selon lui , que ses rayons s'échauffent seulement quand ils viennent à se mêler avec l'air , ou avec l'atmosphere. Car comme il y a des choses , qui sont extrêmement chaudes , sans donner aucune lumiere : il y a des corps assez lumineux , sans aucune chaleur sensible , comme le bois pourri &c ; en sorte que la lumiere & la chaleur ne sont pas nécessairement unies , & ne se trouvent pas ensemble dans la même proportion. On fait aussi de quelle nécessité est l'air , pour faire du feu & même pour la lumiere ; puisque les corps lumineux perdent cette propriété , ou en tout , ou en partie , quand on les met dans la Machine du Vuide. On fait aussi que les rayons du

Soleil étant recueuillis , par le moyen d'un miroir creux, fondent les metaux dans un moment. Il ne semble pas que le recueillement des rayons du Soleil doive autant augmenter leur force, qu'elle a dû être diminuée, en passant au travers de dix-millions de milles pour le moins. Si le Soleil étoit un corps brulant, & que sa chaleur fût proportionnée à sa distance; comment une si horrible chaleur ne causeroit-elle pas une plus grande alteration, dans sa masse? Comment pourroit-il avoir conservé sa chaleur, avec tant d'égalité, depuis six-mille ans? Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'être surpris de voir un corps si lumineux, sans chaleur; ou, si c'est un corps brulant, qu'il arrive si peu d'alteration dans sa substance, ou dans sa chaleur, depuis tant d'années.

La domination du Soleil, s'il faut ainsi parler, sur les principales Planetes, & celles de ces Planetes sur leurs Satellites n'est pas moins admirable. La regularité de leurs mouvemens est visible, mais la cause en est cachée. On croit qu'il y a quelque chose, dans le grand Tourbillon du Soleil, semblable à ce qui est dans celui de la Terre; c'est à dire, une force appesantissante
qui

qui les pousse vers le Soleil. Cet Astre est le plus propre pour cet effet, à cause de sa grandeur, qui peut agir fort loin. Comme on suppose que le Soleil est éloigné de nous, d'environ dix mille diamètres de la Terre: il y a autant de disproportion entre la masse de la Terre & du Soleil, qu'il y en a entre un & un million. Le Soleil a de la force sur les Planetes, à proportion de leur grandeur; comme la Terre sur les corps pesans, qui l'entourent.

Néanmoins il reste en cela de grandes difficultez, car si l'on donne au Soleil la faculté de mouvoir les Planetes, il faut encore qu'il y ait quelque autre cause, qui rende ce mouvement circulaire, & toujours le même. Car pourquoi les corps pesans ne se mouvraient-ils pas aussi circulairement autour de la Terre? Il semble que pour tenir les Planetes dans le même éloignement, il faut qu'il y ait autant de sortes d'*Ether*, qu'il y a de Planetes qui y nagent; & qu'il y ait je ne sai quoi, dans les Planetes, qui diversifie leurs mouvemens. D'ailleurs quelle cause est-ce qui remue le Soleil lui même?

L'Auteur compare ensuite la Terre à l'Aiman, & avouë qu'on ne fait point encore les loix de la variation de l'Ai-

L 5 man,

man, ni pourquoi il ne se tourne pas exactement vers les poles de la Terre.

L'Ether, dans lequel les Planetes se meuvent, outre qu'il peut être d'especes differentes, peut être aussi considéré par rapport à sa rareté; qui peut être est plus grande que celle de l'air, vint fois plus à proportion, que l'air n'est plus rare que l'eau. C'est à dire, que si l'air est 860 fois plus rare que l'eau, l'Ether est 7200 fois plus rare que l'air. Il est fort probable que, s'il y a différentes sortes d'Ether, elles ont de différents degrez de rareté, par le moyen de laquelle l'Ether est un moyen propre, pour transmettre la lumiere & les influences des Astres les plus éloignez. Cela se fait avec une si prodigieuse vitesse, que dans dix minutes de tems, ou dans la sixième partie d'une heure, la lumiere traverse un espace de dix mille diametres de la Terre. Cela sert encore à faire concevoir comment les Planetes peuvent faire leurs révolutions dans cette matiere, avec tant de vitesse & d'égalité. La Terre, par exemple, avance chaque jour, dans sa révolution annuelle, l'espace d'environ deux cents de ses Diametres; c'est à dire, environ mille milliers de pas dans une minute.

L'air

L'air sert manifestement à mille usages importants, comme à la génération des vents, & des météores & de beaucoup d'autres corps inférieurs, & même à la vie des animaux. Les vents reglez du Nordest & du Sudest, qui soufflent entre les Tropiques pendant toute l'année, semblent naître en partie du mouvement diurne de la Terre, qui faisant là un plus grand cercle, du couchant à l'orient, fait que l'air se meut de l'orient au couchant. Il y a plusieurs autres vents & particulièrement quelques uns de ceux qui soufflent de l'Ouest, qui demeurent deux ou trois jours au même point, & qui sont faire à un vaisseau jusqu'à cent-cinquante lieues dans cet espace de tems. Il y a encore d'autres vents reglez & variables, auxquels on ne s'arrêtera pas.

Pour rendre raison de tout cela, l'Auteur croit qu'il faut avoir recours non seulement à la Terre, mais encore à la situation des Planetes, & à quelques unes des Etoiles Fixes. Il conjecture que tous ces corps ont, comme le Soleil, quelque pouvoir de remuer la Terre, & ce qui est autour d'elle, mais non pas néanmoins de faire aucun changement à son Axe, qui est commandé par le Soleil, eu égard à sa

distance. Selon que l'Atmosphère de la Terre presse plus ou moins l'Ether, dans lequel elle se meut, la figure & le mouvement de l'Atmosphère en reçoivent plus ou moins de changement.

L'eau est aussi d'un usage admirable, par deux de ses propriétés; savoir, la fluidité de toute sa masse, & la solidité de chacune de ses particules. Car si elle n'étoit pas propre à être élevée, en forme de vapeurs, il n'y auroit ni nuées, ni pluie.

Comme un brouillard n'est autre chose, selon l'Auteur, qu'une multitude de petits globules solides, qui descendent de l'air, par leur pesanteur: de même les vapeurs ne sont autre chose qu'un amas de globules creux, qui montent jusqu'à une hauteur à laquelle ils sont d'un poids égal avec l'air; où ils demeurent suspendus, jusqu'à ce qu'étant rompus par quelque mouvement de l'air, ils descendent en gouttes plus denses, ou comme un brouillard, quand elles sont petites, & comme une pluie, quand elles sont plus grosses. Qu'y a-t-il de plus grand usage que les eaux ramassées en mers, lacs & rivières, & que la pente de ces dernières, qui naît de l'inégalité de la surface de la Terre?

turne à l'Etoile Fixe la plus proche. Il semble qu'il n'y auroit point de Symmetrie à embellir d'un si magnifique appareil un aussi petit espace de l'Univers, que l'est le Tourbillon de notre Soleil, & à laisser tout le reste vuide & destitué de tout ornement. En supposant que chaque Etoile Fixe est un Soleil, il ne paroît pas convenable à la Sagesse Divine qu'elle ait donné un si grand usage & un si grand empire à l'un de ces Soleils, sans donner presque rien de semblable aux autres. S'il y a donc plusieurs milliers d'Etoiles, que nous voyons, & que nous ne voyons pas, qui ont des Tourbillons avec des Planetes autour d'eux; il y a beaucoup plus de monde Planetaires. Nous ne pouvons ni voir, ni concevoir des bornes dans l'Univers, non plus que dans la Sagesse Toute-puissante de celui qui l'a fait.

† On pourra voir cette matiere traitée plus au long, dans le *Cosmotheoros* de Mr. *Huygens*, qui ne croit pas néanmoins qu'il puisse y avoir des animaux dans la Lune; parce qu'il la juge destituée d'eau, fondé sur ce que l'on ne remarque aucune varieté sur sa superficie,

† *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

ficie , mais toujours les mêmes choses, & comme il semble une éternelle sérénité. Cela étant ainsi, il ne peut y avoir ni plantes, ni animaux, à moins que d'être d'une nature toute différente de ceux de cette Terre. Cependant d'autres Astronomes croient y avoir remarqué de grands amas d'eau, car il faut qu'ils aient quatorze mille pieds de largeur, pour être vûs sous un angle de six minutes, par une lunette de trente-six pieds. Voyez ce qu'en dit Mr. *Hartsoeker*, dans * ses Essais de Dioptrique, Ch. X.

III. COMME il n'y a point de chose si grande, à laquelle on ne puisse ajouter quelque chose, excepté à Dieu seul : il n'y a rien de si petit, qu'on n'y puisse retrancher, excepté à † un point. Car comme on ne peut pas parvenir aux bornes de l'étendue générale de l'Univers : ainsi ses parties sont divisibles à l'indéfini, ou, comme parlent les Mathematiciens, à l'infini, c'est à dire, au delà de toutes nos observations, & de nos conceptions.

La plus petite partie d'une ligne est une

* Imprimez à Paris in 4. en 1694.

† Mais ce point est une idée abstraite & n'existe pas.

une ligne , & il n'y en a point de si courte , qu'elle ne puisse servir de borne à la surface d'un corps , & par conséquent elle est divisible en plus petites parties. C'est ce que l'on voit encore par la nature des lignes spirales infinies & par toutes les *asymptotes* ; ou qui étant sur le même plan peuvent être plus proches l'une de l'autre , qu'aucune distance donnée ; mais qui ne se toucheroient néanmoins jamais , si on les allongeoit à l'infini. C'est pour la même raison qu'encore que quelques uns aient montré la quadrature de quelques lignes courbes ; néanmoins on ne la peut pas faire parfaitement & jusqu'à un point , par la comparaison immédiate d'une ligne courbe & d'une droite. On a besoin pour cela du mouvement , par la vitesse duquel , selon le sentiment de Mr. *Newton* , on peut calculer la longueur d'une courbe. On peut , par une comparaison immédiate d'une droite & d'une courbe , approcher plus près de l'égalité qu'aucune différence donnée ; mais on ne peut pas porter l'égalité jusqu'à un point. Car comme la plus petite partie d'une ligne est une ligne , la plus petite partie d'une ligne courbe , quoi que divisée à l'infini , est une courbe aussi ; de
forte

forte qu'après avoir immédiatement comparé une ligne droite & une courbe, il reste toujours quelque chose.

Cela nous doit conduire à nous former une idée juste des principes, dont les corps sont composez. Il faut qu'ils aient leur dimension, & par conséquent leur figure solide; mais néanmoins ils peuvent être infiniment petits, & non seulement imperceptibles, par les seuls sens, & par le moyen du microscope; mais encore d'une petitesse, qui passe tous les calculs arithmetiques & toute nôtre conception.

On peut expliquer ces veritez à ceux, qui ne sont pas accôûtumez aux preuves Mathematiques, par la petitesse de plusieurs corps *organizez*, pour parler ainsi avec nôtre Auteur. Dix mille grains de la graine de la plante nommée Langue de Cerf (en Anglois, *barts-tongue*,) fait à peine la grosseur d'un grain de poivre. Si l'on considere à part l'écorce & le corps même de la graine, les parties *parenchymeuses*, & *ligneuses* de l'un & de l'autre, les principes de leurs fibres, & les parties *homogenes*, ou les Atomes de chaque principe, & qu'on les multiplie à proportion, on trouvera cent millions d'Atomes, dans l'espace d'un grain de poivre;

poivre ; & l'on ne sauroit définir combien il y en peut avoir davantage. Cela devient encore plus évident , par la prodigieuse petitesse de certains animaux ; tels que sont ceux , que l'on trouve dans le sperme des moindres insectes , & qui sont plusieurs millions de fois plus petits qu'un grain de sable, comme Mr. *Lewwenboek* l'a remarqué. Après cela, quel peut être le nombre & quelle sera la petitesse de chaque Atome, dont les organes de ces animaux sont composez ?

Ces exemples peuvent montrer , qu'il est très-probable que les qualitez des corps, par lesquelles ils operent les uns sur les autres , appartiennent proprement à certains principes corporels , & qu'elles ne sont pas originairement en d'autres. La chaleur , par exemple, est communicable à toutes sortes de corps ; néanmoins !! y a certains corpuscules , dans lesquels elle est originairement. C'est à dire, que quand un corps reçoit de la chaleur, c'est par le moyen de quelques particules très-subtiles , qui sont remuées dans ce corps échauffé, ou qui y passent de quelque autre corps. C'est pourquoi une coupe d'argent , qui est remplie d'une liqueur chaude, étant plus propre à retenir ces

prim-

principes calorifiques ; non seulement elle demeure chaude plus long-tems, mais est même plus chaude que la liqueur qu'elle contient. Par quel chimerique mouvement un miroir creux pourroit-il faire un *focus*, dans lequel il y a une chaleur si grande, si la lumière n'étoit pas un corps propre à la produire ? L'eau pourroit-elle faire les figures, que l'on y voit, quand elle est glacée, sans quelque principe glaçant, qui les produit subitement dans cette liqueur ?

Par là nous pouvons concevoir comment la *gravitation* & la *vertu magnétique* peuvent venir de certains corpuscules, qui sortent des corps, en qui l'on remarque ces qualitez ; encore que le poids du fer, que l'aiman soutient, soit quelquefois soixante-fois plus grand, que le poids de l'aiman. Car comme une corde d'une viole, lors qu'elle est mue, en peut mouvoir une autre également tendue : ainsi les écoulemens de la matiere insensible, qui sort de l'aiman & du fer, étant mêlés de même, peuvent ensemble avoir une plus grande force que n'est celle de la *gravitation*, & peuvent être suffisans, pour tenir ces deux corps unis.

Il y a une sorte de *Magnetisme*, s'il faut parler ainsi, non seulement dans l'Ambre jaune, & dans le Geais mais encore en différentes sortes de gommes résineuses, & même dans la Poix-résine ordinaire; car tous ces corps étant frottez, jusqu'à ce qu'ils soient chauds, enlèvent de petits morceaux de paille. Néanmoins ces mêmes Gommes étant échauffées au même degré, ou davantage auprès du feu, ou à la chandelle, ne font point d'effet sur le brinde paille, qu'ils venoient d'enlever.

Il y a plusieurs autres phénomènes, qui ont du rapport aux qualitez des corps, & qui étant examinez à fonds, se trouvent enveloppez d'une grande obscurité. C'est ainsi que la Sageffe & la Puissance Divine a caché les principes de la génération & des opérations des corps, dans l'extreme petitesse des corpuscules dont ils sont composez, en sorte que nous ne les saurions pénétrer.

Les ouvrages de la Divinité ne sont pas plus surprenants, à l'égard de la petitesse des principes, dont ils sont composez; qu'en ce que ces principes sont inalterables. Il y a même quelques minéraux, dont non seulement les principes ne changent point, mais dont les
corps

corps demeurent toujours les mêmes. On fait que l'or souffre un feu très-violent, pendant longtems, sans aucun changement ; & que quand il a été dissout, par des liqueurs corrosives, & divisé en particules imperceptibles, il peut être promptement précipité & reparoître sous sa première forme. La même immutabilité, que l'on remarque dans une masse d'or, se doit encore plus trouver dans les principes dont il est composé, & dans ceux de tous les autres corps, quand leur composition est détruite.

Il est clair que les principes de l'eau sont durs & inalterables, dans leur figure ; autrement toutes sortes de sels, comme le Tartre, le sel Ammoniac, le sel Commun, le Vitriol, & le Nitre se pourroient toujours dissoudre, en même quantité, dans la même quantité d'eau, & ils y occuperoient tous le même espace. Car quelque variété qu'il y ait dans les figures des sels, si les Atomes de l'eau étoient fluides & changeants, ils se conformeroient toujours aux figures de ces particules salines, & rempliroient exactement toutes sortes d'espaces vuides : & par conséquent on pourroit toujours charger la même quantité d'eau de la même quan-

quantité de sel. Or c'est ce qui ne se fait point, comme l'Auteur l'a fait voir dans un discours qui a été lû devant la Societé Royale de Londres, & où il a traité *de la dissolution des sels dans l'eau*. Si les Atomes de l'eau sont inalterables, il en est de même des Atomes de toutes les autres liqueurs; & à plus forte raison de ceux des corps, qui ont de la consistance & de la solidité.

Il étoit convenable & même nécessaire, que cela fût ainsi. Cela étoit convenable, parce que comme le mouvement dépend de certaines loix, inviolables: il falloit aussi que les principes de chaque corps fussent d'une certaine grosseur, & d'une certaine figure. Cela étoit aussi nécessaire, car si nous supposions que ces principes peuvent être changez, par quelque mouvement, après une infinité de vicissitudes de générations & de corruptions, pourroit-on être assuré qu'ils reviendroient à leur première figure? Que deviendroient-ils dans chaque alteration? Nous aurions tous les jours de nouveaux principes, de nouvelles sortes de générations, un nouvel état des corps, en un mot un nouveau monde.

S'il

S'il n'y a aucun mouvement , qui puisse alterer les principes des corps ; c'est à dire , leur faire changer de grandeur & de figure ; il n'y en a point non plus , qui les leur puisse donner , par lui même. Cela veut dire que , si les principes des corps sont inalterables , il n'y a rien aussi qui les puisse former , que la Puissance Divine.

De plus la régularité des principes corporels montre qu'ils viennent de la Divinité , qui la leur a donnée. Cette régularité est certaine , quoi qu'elle ne paroisse pas également dans tous les corps ; car on ne la remarque pas si facilement dans les fluides , que dans les solides. Car la régularité n'est autre chose qu'une ressemblance continuée. Quoi que nous ne puissions pas voir les particules insensibles , dont l'eau , par exemple , est composée ; elles sont pourtant toujours de la même figure , qui est nécessaire pour former une masse liquide. De même les Atomes de l'air sont de la figure , dont il faut qu'ils soient , pour faire un corps Elastique.

S'il y a quelque sens , en ce qu'ont dit quelques Philosophes des *qualitez occultes* des corps , ils ont dû entendre par ces mots les effets de leurs principes

pes cachez ; & dont les Atomes ne sont pas unis dans un nombre suffisant , pour faire des masses visibles.

En tout cela , il faut nécessairement , quoi que nous ne le voyions pas , qu'il y ait des particules semblables ; qui sont propres pour produire , quand elles sont unies , un effet constant & réglé.

Les Atomes de tous les corps fluides visibles , considerez comme visibles , semblent être d'une figure ronde ; n'y ayant aucune figure si propre , que celle-là , à produire la fluidité , & cette rondeur visible que l'on remarque dans les gouttes de toutes les liqueurs. Néanmoins outre cette rondeur , commune aux Atomes de tous les corps fluides ; il faut qu'il y ait entre eux quelque autre chose , par laquelle les Atomes de differents corps fluides soient distinguez les uns des autres ; car autrement tous les fluides auroient les mêmes qualitez.

Si l'on met de l'eau commune , & du Vif-argent dans deux Thermometres égaux , en sorte que l'eau monte aussi haut dans le col de l'un , que le Mercure dans le col de l'autre ; & qu'ensuite on mette ces deux Thermometres , dans un vaisseau plein d'eau chaude ; l'eau & le Vif-argent monteront tous deux ,
mais

mais selon une proportion très-différente. Encore que l'eau soit 14 fois plus légère que le Vif-argent, néanmoins le Vif-argent monte de deux tiers plus haut que l'eau. Ainsi les corps ne sont pas *expansibles*, pour parler avec l'Auteur, selon la proportion de leur poids, ou de la matière qui peut être dilatée. Cela vient de la diversité de leurs Atomes, qui peuvent être plus ou moins rarefiés, ou différemment ébranlez par les Atomes des corps chauds.

Mais la régularité des principes se manifeste davantage dans les corps solides. Les facettes des diamans sont très-souvent hexagones, dans le rocher même auquel ils sont attachez. Le cristal se trouve naturellement en forme de prisme hexagone, & ses bouts tailliez de même. Les Grenats sont d'une rondeur toute pleine d'angles. Outre les pierres précieuses, il y en a plusieurs autres, qui sont naturellement d'une certaine figure régulière. L'*Asteria* est en forme d'étoile; la pierre *Judaïque* est comme une poire; l'*Amianthe* est plein de fils parallèles, comme les étoffes de soie; le *Selenites* est plein de feuilles plates, comme seroient des feuilles de papier mises l'une sur l'autre,

tre, & il est de la figure d'un rhombe; le *Talk* est aussi rhomboïde, & l'on remarque de semblables diversitez en plusieurs pierres.

Plusieurs de ces pierres abondent en sels, & il semble que c'est des différentes sortes des sels & de leurs mélanges, que viennent leurs différentes figures. Quelques autres, comme le *Diamant*, l'*Amianthe* & le *Talk*, semblent, à cause de leur dureté & parce que le feu ne les peut pas endommager, être composez de particules terrestres, ou pierreuses, proprement dites. On peut recueillir de là, que ces corps étant de figures régulières, ils sont composez d'Atomes réguliers.

Outre les pierres, toutes sortes de minéraux & même les métaux, tant l'or, que les autres, ont naturellement de certaines figures. Les côtes de tous les morceaux d'argent & de plomb, que l'on trouve dans les mines, ont toutes leurs faces réduites à des angles égaux. Il n'y a pas lieu de douter que, si toutes les pierres, & tous les métaux avoient sous la terre des espaces assez grands, & tout ce qu'il faut pour leur génération; chaque pierre & chaque morceau de métal n'eût toute la per-

fection que son especc demande & une certaine figure.

On fait par experience, que les sels sont toujours de même, dans ces circonstances. Quoi qu'ils soient de diverses figures, leur facettes sont terminées par des figures rectilignes, & des angles proportionnez les uns aux autres. Le sel du lac Asphaltite se réduit en cubes parfaits. Le sel Commun approche aussi quelquefois de cette figure. Quelquefois il est composé de quarez plats, d'autres fois de pyramides, d'autres fois d'autres figures, mais toutes terminées par des lignes droites. On remarque la même chose dans toutes les solutions du sel *Ammoniac*, du *Salpêtre*, du *Vitriol*, du *Nitre*, des sels végétaux & volatiles, comme on le pourra voir dans l'Auteur; car on ne peut pas entrer ici, dans tout ce détail.

Les sels de l'ait semblent être un mélange des sels volatiles d'ici bas. Mais il n'y en a point qui produise des effets aussi sensibles que celui qui cause le gel & qui ressemble au salpêtre. D'autres ont remarqué que la neige est figurée d'une manière assez régulière, & disposée ordinairement en forme d'étoiles, qui ont six pointes. Mais Mr. *Graw*

montré, dans un discours présenté à la Société Royale & publié dans les *Transactions Philosophiques*, que tout le corps d'une nuée de neige est composé de semblables petits glaçons, formez régulièrement. Chaque petite goutte de vapeur, descendant au travers d'un air glaçant, devient un glaçon figuré de la sorte. Mais la plupart de ces glaçons étant emportez par le vent dans leur chute, ils sont brisez & réduits en ce que nous appellons des floquets de neige.

Ces effets de ce principe glaçant sont aussi fort remarquables, sur la terre. Dans la blanche gelée, on voit une très grande multitude de prismes quadrangulaires bien formez & mis les uns sur les autres, sans aucun ordre. On a vû dans un premier gel, sur de la neige, de semblables prismes mis les uns sur les autres, joints bout à bout, & également longs, en sorte qu'ils composoient tous ensemble une Pyramide hexangulaire renversée. Quelquefois on a vû une grande quantité de globules de glace, c'est à dire, de gouttes de broüillards gelées subitement sur la neige, & mises l'une sur l'autre en forme de pyramide, qui finissoit par un de ces globules.

L'humidité, qui se trouve sur les fenêtres ou sur les pierres, en dehors des maisons, est si joliment gelée, qu'elle ressemble souvent à une plante. L'Auteur croit que le principe glaçant est alors mêlé parmi quelques parties volatiles des plantes, & qui voltigent perpétuellement autour de la surface de la terre.

Dans la saison du gel, si l'on mouille une vitre, avec de l'eau chaude, en sorte qu'elle ne se gele pas trop subitement, lors que cette eau viendra à regeler, elle aura toujours des figures régulières, où l'on verra plusieurs glaçons parallèles, rangez en long, & qui seront toujours entrecoupez, par d'autres glaçons semblables, & par le même angle; ce qu'on remarqueroit aussi dans la neige, si elle n'étoit composée que de deux glaçons. Il paroît par-là que le principe glaçant forme toujours des figures régulières, toutes les fois que l'eau est divisée en petites parties, & fort mince à proportion de sa surface, en sorte que le principe glaçant peut agir facilement sur elle. Tout ce qui se forme dans l'Air, dans l'Eau, ou dans la Terre, seroit toujours régulièrement formé; si l'espace du lieu, où il se forme, & toutes les autres circon-

stances de sa génération le permettoient.

Il faut aussi remarquer qu'encore que les figures des pierres, des sels & des autres corps dont on a parlé, soient souvent faites à angles droits; l'angle, que l'on trouve le plus communément, est l'angle aigu, par lequel le cercle est divisé en six parties égales. Cet angle de lui-même, ou en y ajoutant, ou diminuant quelque chose, est propre à la génération de toutes sortes de figures, dans les corps composez.

Il est évident, par tous ces exemples, que les principes des corps ont des figures régulières. Il est vrai que les principes eux-mêmes, à proprement parler, ne paroissent pas dans les corps, que l'on vient de nommer; non plus que dans les sels; qui ne sont que les premières masses visibles des corps. Il se pourroit donc faire qu'ils eussent une figure différente de celle des corps qu'ils composent. Une figure rhomboïde peut être réduite en coins & en cubes. Un cube peut être réduit en tables & en prismes, & ces figures de nouveau en cubes. Il en est de même des autres figures. Mais quoi que nous ne soyons pas assurez de la figure précise des Atomes, néanmoins les masses visibles, dont

dont on a parlé & les autres corps ayant une figure régulière; nous en pouvons conclure que les Atomes, qui les forment, sont aussi réguliers. Car comme deux lignes incommensurables, quoi que divisées, ou multipliées à l'infini, demeurent toujours incommensurables: ainsi si les figures des Atomes étoient elles mêmes irrégulières, elles ne produiroient que de l'irrégularité dans tous leurs mélanges. C'est pourquoy par la régularité des corps composés, que nous voyons, nous sommes sûrs qu'elle se trouve dans les principes, que nous ne voyons pas.

La régularité étant une chose certaine, elle ne peut pas être l'effet du hazard, qui est incertain; car ce seroit faire de la certitude la cause de l'incertitude. Si l'on dit que le mouvement peut faire toutes sortes de figures dans la matière; il faudra toujours avouer que des figures régulières ne peuvent venir que d'un mouvement régulier, & par conséquent qu'elles ne se font pas formées par le hazard. Il est donc évident que non seulement la matière & son mouvement, mais encore la grosseur & la figure de ses parties, tirent leur origine d'une Divinité qui les a réglées. Que si nous pouvions voir leur extré-

me variété , nous y trouverions sans doute un aussi beau spectacle , que dans aucune autre des beautés de la Nature.

IV. SI nous considérons les effets de la régularité des principes , dans la composition des corps , nous les trouverons aussi admirables à tous égards.

Dans les parties *ligneuses* des plantes , que l'on peut regarder comme leurs os , les principes sont joints ensemble , d'une manière , qui fait qu'elles sont flexibles sans jointure , & en même tems qu'elles ont la vertu élastique. Leurs racines peuvent être attachées à des pierres immobiles , pendant que leur tronc est exposé au vent , qui l'agite & qui n'empêche pas qu'il ne revienne à son premier état , après avoir été courbé en tout sens. Au contraire , les os des animaux , étant attachés ensemble par des jointures , sont inflexibles en eux-mêmes , ce qui fait la facilité des mouvemens des animaux.

Qu'y a-t-il de plus admirable , que les principes , qui composent un tendon ? C'est un corps mou , qui peut recevoir & communiquer les esprits animaux , & qui peut être facilement
nourri

nourri & remué. Néanmoins dans cette mollesse, il a la force du fer; comme il paroît par le poids que les tendons du dos d'un cheval soutiennent, lors qu'il marche avec un homme sur son dos.

Qu'y a-t-il de plus surprenant, que de voir que plusieurs de nos *visceres* ont chacun leur substance particulière, & aussi bien que leur disposition organique? N'est-il pas encore merveilleux de voir plusieurs milliers de ces parties, disposées tout de même, en sorte qu'elles sont également propres à l'usage que l'Ouvrier s'est proposé? Le Foie & les Glandes sont disposez à exclure une trop grande quantité de particules salines qui viennent du sang, & à en recevoir davantage de particules huileuses; les Reins au contraire sont disposez en sorte, qu'ils n'en reçoivent que peu de particules huileuses, & au contraire beaucoup de salines.

On voit dans l'œil deux humeurs, d'égal usage pour bien voir, & qui sont si près l'une de l'autre, qu'elles ont la même enveloppe; néanmoins l'une est claire comme du crystal, & l'autre noire, comme de l'encre.

Quelle connoissance ne faut-il pas avoir de la nature des corps, pour fai-

re un *menstrue*, qui dissolvent toute sorte de chair qui entre dans l'estomac; sans gâter néanmoins l'estomac lui-même, qui est aussi de chair; & un *menstrue*, qui en faisant cela, n'excite aucune flatuosité, comme le font les autres corrosifs? Car les éructations sont des effets des mauvaises concoctions, & non de celles qui se font bien.

Les corps des plantes & des animaux ne sont-ils pas d'une admirable structure? Les corps des herbes, des arbrisseaux & des arbres sont composez de deux sortes de fibres, si artificieusement disposées, que toutes les parties, depuis la racine jusqu'à la graine, sont distinguées l'une de l'autre, seulement par les différentes situation & proportion, & les autres propriétés de ces deux especes de fibres: comme Mr. Grew l'a fait voir, dans son *Anatomie des Plantes*. Le Lecteur y trouvera & la Geometrie de la Nature, pour parler avec l'Auteur, dans la construction de leurs parties; & sa Chymie, dans la préparation des liqueurs, dont les plantes se nourrissent.

Il y a un grand rapport, dans la structure des Plantes & des Animaux. Tous les Anatomistes savent, depuis longtemps, que les Muscles, les Membranes & la peau sont composez de fibres;

&

& l'Auteur a fait voir dans l'Anatomie des racines, que les Cartilages, les Os mêmes & tous les *vifceres* sont formez de même. Il est encore très-probable que ces fibres sont, ou ont été au commencement creusés, pour servir à conduire quelque liqueur, ou quelque esprit aérien.

On doit aussi remarquer que les fibres des Animaux, aussi bien que celles des Plantes, sont de deux sortes: Il y en a de dures & de * *tirantes*; & les dures servent dans les Plantes à la distribution de la sève, ou du suc qui nourrit les Plantes. Dans les glandes & des parties glanduleuses des Animaux, elles sont molles & douces, comme dans la moelle & dans les fruits. Dans chaque muscle, les fibres tendineuses sont tirantes: comme les fibres perpendiculaires dans le bois des arbres. Mais les fibres carneuses sont plus cassantes: de même que les fibres horizontales, qui dans un arbre vont jusqu'à la moëlle. Comme dans les arbres il se fait un nouvel anneau, chaque année, qui se joint de l'écorce au bois: ainsi dans les

Ani-

* On traduit ainsi le mot Anglois *tough*, qui se dit de la chair, qui ne se coupe pas facilement, & qui tire sous la dent.

M 6

Animaux, lors qu'ils croissent, il se fait un *periofte*, qui des membranes muscoulaires se joint aux os, de tems en tems. C'est ainsi que les œuvres de la nature sont conformes les unes aux autres, autant que la variété de leurs usages le permet.

Dans les parties dures & *tirantes* des animaux, il y a à proportion plus de sel, que d'autres principes; mais dans les parties molles & douces, il y a beaucoup d'huile: comme on le voit clairement lors qu'on distille des os, des muscles, des cerveaux, des foyes, à diverses fois & de diverses manieres. Par ce moyen, on peut distinguer les parties, l'une de l'autre, par la diversité de leurs substances.

Par la composition de ces deux sortes de fibres, & par leur différente situation, la structure de diverses parties devient différente.

Dans les cartilages, qui unissent les vertebres, ces fibres sont paralleles, & en forme d'anneau, l'une sur l'autre. Elles sont aussi paralleles dans tous les os, comme on le peut voir dans un fœtus de peu de semaines; car dans les animaux plus âgés, elles sont plus difficiles à distinguer; parce qu'elles sont, pour ainsi dire, soudées ensemble par les

les particules salines & terrestres du sang, qui y tombent par la circulation; comme les eaux, qui coulent par des tuyaux, y laissent leurs particules terrestres. En même tems, les particules huileuses se jettent sur la mouëlle. C'est ainsi que dans les fruits, les particules de Tartre se jettent sur les fibres, qui sont destinées à former l'enveloppe dure du noyau, & les huileuses sur la semence, qui est dans ce noyau.

Les fibres visibles sont aussi parallèles dans tous les muscles. Cette situation, aussi bien que la dureté des fibres, est la cause de la force des muscles; car ainsi elles souffrent la même contraction, dans l'action des muscles, ce qui ne pourroit pas être, dans une autre situation.

Mais elles sont parallèles, de deux manières. Les tendineuses sont parallèles entre elles & dirigées, d'un bout du muscle à l'autre; & c'est de celles-ci que le plus grand effort de l'action musculaire dépend. Les carneuses sont aussi parallèles entre elles, mais dirigées au travers du muscle.

Néanmoins elles sont par tout entrelacées ensemble, comme on le peut voir quand on coupe un tendon en travers; où l'on voit qu'embrassant les

tendineuses elles forment un même corps avec elles. C'est ainsi que les fibres de la moëlle, dans un arbre, embrassent & attachent ensemble les fibres ligneuses. Quand le tendon s'ouvre lui-même & fait un ventre, il est alors rempli de fibres charnues, qui font la chair d'un muscle : comme dans une Plante les fibres, qui embrassent le bois, se réunissant au centre, y font la moëlle.

Il y a pourtant des fibres charnues, qui ne traversent pas directement, mais obliquement les muscles ; & dont la contraction se doit faire, par conséquent, avec celle des tendineuses ; en sorte qu'elles aident l'action du muscle, quoi que le savant *Stemon* soit dans une autre pensée.

La peau qui couvre tout le corps, & les membranes, soit des vaisseaux, soit des intestins, ou *visceres*, sont plus, ou moins musculeuses ; puis qu'après avoir été étendues, elles ont un mouvement élastique, & qu'elles tendent à se remettre dans leur premier état. C'est là une propriété de toutes les fibres musculaires, mais non pas des autres.

Le mouvement des muscles est plus fort ou plus foible, selon la différente situation des fibres. Là où elles sont

pa-

paralleles, le mouvement est tout tourné d'un certain côté, comme dans les membranes des intestins. Mais là où elles ne sont pas paralleles, le mouvement est beaucoup plus foible, parce qu'il se fait de differents côtez, & en différentes parties & engagées les unes dans les autres; comme dans la peau, où les fibres sont entrelacées, ainsi que la laine dans un chapeau, qui est comme une peau artificielle. Les animaux, dont la peau est plus mobile, comme les bêtes à quatre pieds, la peuvent mouvoir par le moyen de quelques fibres paralleles qui sont dessous, ou de quelques muscles fort minces.

Toutes les glandes, ou parties glanduleuses sont aussi formées de fibres, mais plus molles & plus douces; & ces fibres sont les vaisseaux, qui sont propres aux glandes. Elles n'y sont pas paralleles, comme dans les muscles, ni entrelacées, comme dans la peau, mais plutôt rangées en rond, comme les fils dans un ploton; ce qui paroît clairement dans les testicules des mâles, & sur tout dans ceux des rats. On le remarque plus facilement, si on les laisse quelque tems dans de l'alun dissout, parce que les fibres y devenant dures, on les sépare plus facilement les unes des

des autres. On peut se servir du même moyen, ou de quelque autre semblable, pour remarquer l'entortillement des fibres, dans les autres glandes.

: Les Anatomistes ont remarqué qu'il y a de deux sortes de glandes, dont ils nomment les unes *conglobées* & les autres *conglomerées*. Les glandes de la première sorte forment un seul corps, comme sont les testicules & quelques autres. Celles de la seconde, comme le savant *Malpighius* l'a remarqué, sont un amas d'un grand nombre de glandes plus petites, & si petites que les yeux seuls ont de la peine à les distinguer. Telles sont le *Pancreas*, le Foie, & diverses parties glanduleuses. Mais comme je l'ai dit, il y a plusieurs années, dans l'Anatomie des racines, je croi pouvoir assurer que toutes les glandes conglomerées sont composées de fibres; c'est à dire, que les plus petites sont composées, de même que les plus grosses, de fibres entortillées. Cet entortillement a été fait, pour separer mieux diverses particules du sang, desquelles les humeurs du corps sont composées; en arrêtant, par des replis, le mouvement trop rapide, que le sang a dans les vaisseaux, par lesquels il circule. C'est ainsi qu'une riviere, qui serpente, a les eaux

eaux plus claires, & coule plus lentement ; pendant qu'une autre, dont le cours est plus droit & plus rapide, entraîne de la bouë & tout ce qu'elle rencontre.

Ainsi les matériaux & la structure des viscères sont comme on va les décrire. Un testicule est une grosse glande conglobée, qui consiste en des fibres douces & molles entortillées. Le Foie au contraire est une grosse glande conglomérée, composée d'une infinité de glandules faites de fibres entortillées à part, qui ne sont ainsi autre chose qu'un globe de fibres.

Le Cœur, l'Estomac, les Boyaux, & les vaisseaux sanguins ou membraneux ne sont autre chose, comme tout le monde en convient présentement, que des muscles. Les Poumons aussi sont composez de fibres musculaires ; mais elles ne sont pas paralleles comme dans un muscle, ou dans la partie ligneuse d'une plante, mais disposées en sorte qu'elles font des vessies, comme dans la moëlle des arbres. Ces vessies par leur contraction, qui est un mouvement propre aux parties musculaires, pressent la portion de l'air, qui est utile à la vie, dans les rameaux capillaires de l'artere veineuse, qui est disposée à le

re-

recevoir : comme les vessies de la mouëlle des plantes poussent une partie de l'air qu'elles contiennent dans les vaisseaux voisins , qui contiennent le suc de la plante.

La Rate est composée en partie de glandes, qui sont faciles à voir dans la Rate d'une Souris. Elles sont toutes entrelacées , comme dans la peau, mais plus entrouvertes. L'usage de cette disposition c'est que quelques unes des parties acides du sang, étant déposées en ces glandes, deviennent un suc propre à aigrir quelque ferment, ou à séparer quelques humeurs. Cet acide n'y est pas plutôt entré qu'en picotant les fibres musculaires, il y cause de la contraction , par laquelle elles le chassent de là.

On a reconnu que les Rognons ne sont autre chose, que des glandes conglomérées ; ce qu'il faut entendre de leurs parties extérieures , car les intérieures, dont les *papilles* sont composées, sont sans doute musculaires. Je recueille ceci en partie de leur substance qui est *tirante*, mais sur tout de leur continuité avec les Uretères, que l'on reconnoît être des muscles. Le milieu d'un Rognon est composé de particules glanduleuses & musculaires, mêlées ad-
mi-

mirablement les unes avec les autres ; ce que l'on peut facilement remarquer dans le Rognon d'un chat. Les parties sercuses du sang étant séparées , par le moyen des corps glanduleux, sont emportées par un mouvement peristaltique dans toutes les fibres des muscles. C'est là la véritable raison , pour laquelle l'urine & la sueur se ressemblent si fort ; c'est que la seconde est séparée de même par les glandes de la peau , & déchargée par les fibres musculaires. Pour cela tous les pores & particulièrement ceux qui sont dans les paumes des mains , & dans les plantes des pieds, sont disposés comme autant de petits Uretères.

Le Pancreas est tout composé de fibres douces & molles, excepté les vaisseaux ouverts. La partie extérieure est composée d'un nombre infini de glandes conglomérées, qui servent à séparer une humeur, qui est comme un excrément ; & les intérieures, qui semblent être parallèles & directes, servent à l'en décharger.

Il y en a plusieurs semblables, dans les parties corticale & molleuse du Cerveau. La première semble servir à former les esprits animaux, c'est à dire, à les séparer du sang ; & la seconde à les nourrir & à les conduire dans les nerfs.

Les

Les parties, que l'on nomme *Tbalami Optici*, *Nates*, *Testiculi* semblent être autant de reservoirs de ces esprits ; qui servent aux fonctions des sens & de l'imagination. La base de la partie mouëlleuse, où les fibres sont plus directes est le passage commun des esprits animaux, soit pour aller, par un espece de flux, dans les organes des sens ; soit pour y revenir par un reflux, pour apporter au Cerveau les especes sensibles.

Tous les organes, que l'on vient de décrire, sont enveloppez dans une, ou plusieurs tuniques, qui consistent, comme toutes les autres, en des fibres musculaires. Ces tuniques servent non seulement, comme on l'a crû jusqu'à present, à leur conservation ; mais encore à les serrer & à exprimer les liqueurs qu'elles contiennent. C'est pourquoi le Pancreas, le Foie, & la Rate, qui ne font que de petites décharges de leurs sucs, n'ont chacun qu'une tunique & même fort mince ; au lieu que les Reins, qui jettent beaucoup d'humeur, ont deux tuniques, qui sont toutes deux fortes & épailles. Il y a même des parties, qui en ont trois, à cause des promptes excretions qu'elles doivent faire.

Il est aussi très-croïable que la membrane intérieure qui enveloppe étroitement le Cerveau & que l'on nomme *la pie mere*, sert à la même fonction ; c'est à dire , qu'en le serrant , elle produit une plus vigoureuse effusion d'esprits animaux , & par là une meilleure *irradiation* , comme parle l'Auteur , dans les organes du mouvement & des sens. Cette constriction étant répétée tant de fois , pendant tout le jour , & cette membrane étant tirée , par une continue action , comme tous les autres muscles , elle se relâche enfin & suspend son action. Ainsi les esprits animaux coulant plus foiblement dans les organes , nous tombons dans le sommeil.

Ce n'est pas seulement , dans la structure intérieure des parties , que l'on peut remarquer une admirable régularité ; elle n'est pas moins remarquable , dans leur figure. Il y a dans les moindres figures une régularité , qui n'est pas compatible avec le hazard , comme dans un cercle , dont la circonférence est régulière. Cela est encore moins possible dans les figures composées , comme dans l'*Helix* , dont la ligne est variée régulièrement ; car encore qu'elle ne soit composée , que de divers demi-cercles , néanmoins ils diffé-

rent

rent l'un de l'autre, selon la même proportion.

Mais la constance des opérations de la Nature est encore plus remarquable, dans les figures qui ne sont ni continuées, ni variées régulièrement; mais qui sont pour ainsi dire, régulièrement irrégulieres. Elles sont si composées qu'on ne peut pas les réduire à aucune figure particuliere. Telle est la tête de certains os, où l'on ne voit ni la même figure, ni la même proportion continuée, mais une grande variété. Néanmoins ces figures considérées, par rapport à l'espece des animaux, à qui elles appartiennent, sont d'une régularité admirable; étant toujours les mêmes, dans tous les individus de cette espece, & étant faites dans un dessein, pour lequel aucune autre figure, quelque réguliere qu'elle fût, ne sauroit servir. Ainsi les figures des membres, qui paroissent les moins bien formez, montrent plus clairement que les autres la régularité du dessein, pour lequel ils ont été faits.

Il y a aussi une exacte proportion, dans la dimension des os & des autres parties. Le haut du Front & la Nuque du col, & le dessus des oreilles forment un cercle, dont le *vertex* est le cen-

centre. Dans la main, le triangle qui est au bas du doigt du milieu, étant le centre, & le reste des doigts étant étendus & la main ouverte, un compas décrira un demi-cercle en touchant le bout des doigts. La situation & la longueur de chaque doigt sont disposées en sorte qu'ils peuvent servir chacun à differens usages, & contribuer tous ensemble au même.

On peut remarquer particulièrement cette proportion dans les os & dans les muscles du visage, qui joints ensemble font une belle figure. Toutes ces parties en longueur & en largeur, ont une proportion double ou triple l'une avec l'autre; & la fossète de la levre de dessus est leur commune mesure.

Entre les os, il n'y en a point, qui mérite mieux d'être considéré que le labyrinthe de l'oreille; non pour la beauté de sa figure, mais pour la manière de sa structure, qui est propre à conduire dans le cerveau tous les accords de la Musique. Si l'on examine les tuyaux differens, dont il est percé, pour conduire le son, en y mettant une foye de pourceau, on voit qu'ils ne sont pas continuez, mais qu'à une certaine distance l'un entre dans l'autre. Ils ne sont pas tous trouez de même,
ni

ni chacun également large par tout. Il paroît par là qu'ils sont disposez à recevoir de très-differentes harmonics, & que deux, ou trois suffisent, pour recevoir tous les sons d'un Orgue, où il y a tant de tuyaux, & d'un Lut, où l'on voit un si grand nombre de touches.

Je ne parlerai plus, que d'une partie ; savoir, de l'humeur crystalline de l'oeuil ; dont la figure est très-digne de remarque, comme les Anatomistes & les Mathematiciens l'ont fait voir. J'ajouterai à ce que d'autres en ont dit la variété de sa situation & de sa figure, dans le même œuil, selon la diversité des occasions. Cette humeur est évidemment composée de deux substances. Au dehors, elle ressemble à une gelée, mais elle a beaucoup plus de consistance que l'humeur vitrée, & dans le centre elle n'en a pas moins que de la cire molle un peu échauffée.

Par là, elle est en état de garder toujours la même épaisseur autour du centre ; mais elle peut changer de figure, selon l'occasion, à l'égard des bords. Ce changement peut arriver par le moyen de la membrane qui l'environne, savoir *le ligament ciliaire*, qui

a une force considerable ; à cause de quoi , je ne fais pas difficulté d'attribuer à cette membrane la fonction d'un muscle. La constriction de ses fibres autour du bord de l'humeur crySTALLINE la rend plus convexe, & cette membrane retient l'humeur crySTALLINE plus ou moins , vers le fonds de l'oeuil, à proportion que la grandeur ou la distance de l'objet demande plus ou moins de réfraction.

On peut voir par-là, selon l'Auteur, combien d'art la Sageffe Divine a employé à former seulement la demeure des Creatures sensibles & intelligentes. On peut ajouter à ceci que si *Platon* avoit sù tout cela, comme nous le savons , au lieu qu'il n'en avoit qu'une idée fort générale, & fort grossiere, il auroit crû avoir beaucoup plus de raison de dire : *ὁ Θεὸς γεωμετρῆϊ*, *Dieu se mêle de Geometrie.*

V. DANS le cinquième Chapitre, l'Auteur traite plus au long de l'usage des parties des corps organizez, & voici à quoi se réduit ce qu'il en dit.

Il n'y a aucune partie de celles, qui composent les corps organizez , qui ne leur soit nécessaire , ou au moins utile , en quelque grand nombre qu'elles soient. Comme il n'y a rien de nuisi-

fible, ni d'inutile : il ne leur manque rien non plus de ce dont ils ont besoin. Comme on pourroit montrer qu'il en est ainsi de toutes les Plantes , depuis le Cedre jusqu'au Champignon : on le peut faire voir dans tous les animaux, depuis l'Homme jusqu'à l'Huître , & dans toutes leurs parties , depuis le cœur jusqu'au sourcils.

C'est ce que l'on peut encore mieux remarquer dans la variation, que l'on voit dans les membres des animaux selon leurs différentes especes. Il n'y a aucune espece d'os, de muscles ou de boyaux , qui ne soit diversifiée , comme l'usage de chaque animal le demande. Dans tous la peau sert à la conservation des parties interieures & au sentiment ; mais dans les bêtes elle sert de plus au mouvement , à cause de quoi elle est musculaire. Dans les Hérissons , la peau est soutenue d'un fort muscle, qui y est étroitement uni tout le long du dos , afin qu'il puisse mieux redresser ses pointes.

Non seulement les nageoires des Poissons , mais encore les vessies qui leur servent à nager, sont disposées selon la variété de leurs mouvements & de leurs demeures dans l'eau. Les *Brochets* n'en ont qu'une , & les *Tanches* en

en ont deux. Dans les dernières, il y a un tuyau, qui s'étend de là au gofier, où il est inseré, & où il se separe en deux branches, comme les vaisseaux spermatiques; pour arrêter la décharge de l'air. Dans les * *Rosses* elle a une double branche, une à chaque côté, & le Gougeon n'en a point. Dans les † *Breames*, ces branches sont droites; mais dans les ‡ *Ables* elles sont tournées en ligne spirale, depuis la base jusqu'à la pointe de la vessie. Dans les *Rougets*, il y a des muscles, au lieu de ces bras. Il paroît par là que ces bras ont la nature & l'usage des tendons pour serrer une vessie, afin de faire passer l'air dans une autre; ou pour le mettre tout à fait dehors, selon l'occasion.

L'humeur CrySTALLINE de l'œil, dans un poisson, est spherique, & dans les animaux terrestres lenticulaire. Cette differente figure sert à voir mieux l'objet, soit dans l'air, qui est un moyen plus rare, dans une plus grande distance, & avec une moindre réfraction; ou dans l'eau, qui est plus dense,

* *En Anglois Roche.* † *En Anglois Bream.*

‡ *En Anglois Bleak.*

se, à une moindre distance & avec une plus grande réfraction.

Entre les varietez, que l'on remarque dans les oreilles, celles qui sont dans l'ouverture extérieure sont remarquables. Dans une *Chouette* qui se perche au haut d'un arbre, & qui attend la proie de dessous elle, l'oreille est plus allongée par le haut que par le bas; afin qu'elle entende mieux le moindre son, qui vient par-là. Au contraire, dans un *Renard*, qui va chercher la proie dans un poulaiier élevé, elle est plus allongée par le bas que par le haut. Dans un *Putois*, qui écoute le bruit qui se fait devant lui, elles sont allongées par derrière afin de recevoir le bruit qui vient par devant. Dans un *Lievre*, qui a l'ouïe fort bonne, & qui ne pense qu'à être poursuivi, cela est suppléé par un tuyau d'os, qui est comme un cornet naturel, & qui est tourné en arrière; en sorte que cet animal peut ouïr de fort loin le moindre bruit qui se fait derrière lui. Dans les *Chevaux*, qui ont aussi l'ouïe bonne, & doivent entendre le son du fouët, ou la voix de ceux, qui les conduisent derrière eux, le passage dans l'oreille n'est pas fort différent de celui d'un lievre.

Les

Les bêtes à quatre pieds & les oiseaux ayant de la salive , * pour le même usage , les glandes parotides la font descendre dans leur gueule. Mais il est à remarquer que dans les *Piverts* , & dans les oiseaux de cette espece , qui chassent aux mouches , avec leur langue ; au lieu de ces glandes, elles ont deux sacs pleins d'une humeur visqueuse , comme de la Glu. Elle y vient par de petits canaux, comme ceux de la salive , & leur langue en étant enduite, les mouches s'y prennent, comme les oiseaux à la Glu.

Entre les varietez , que l'on remarque dans les dents , il est à remarquer que dans les Lappins & dans les Lievres , derriere les dents de devant de la gencive d'enhaut , il y a deux autres dents , qu'on peut appeller *incudes* , ou enclunes. En recevant les deux *incisores* , ou dents coupantes , elles empêchent que les dents d'embas ne blessent la gencive d'enhaut , & que les dents d'enhaut ne nuisent à celle d'embas.

La varieté de la Trachée-artere est remarquable dans les animaux , selon la varieté de leurs voix , ou de leurs cris.

* Pour aider à la digestion.

N 3

cris. Dans les *Hériffons*, qui ont un cri très-petit, ce n'est presque qu'une membrane. Dans les *Pigeons*, dont le cri est bas & doux, elle est en partie cartilagineuse, & en partie membraneuse, là où les anneaux se joignent. Mais dans les *Chouettes*, qui ont un cri assez aigu, elle est plus cartilagineuse. Celle des *Geais* & des *Linottes* ont des os assez durs au lieu de cartilages; ce qui fait que leurs cris sont plus forts & plus hauts, que ceux des autres oiseaux de la même grosseur, qui ont la Trachée-artère cartilagineuse.

Les anneaux de ce tuyau sont disposez en sorte, que par leur moyen les animaux sont capables de donner diverses modulations à leurs voix. Dans les *Chiens* & dans les *Chats*, qui dans les expressions des passions, qui les occupent, se servent de divers tons; ces anneaux sont separez & flexibles. Selon qu'ils sont plus ou moins dilatez, ou qu'ils le sont tous, ou seulement quelques uns d'entre eux, il faut que le ton soit plus haut, ou plus bas: comme il arrive à une corde de Viole, que l'on presse plus ou moins, du doigt. Au contraire dans quelques animaux, qui n'ont qu'un seul ton, comme dans les *Perroquets du Japon*, la Trachée-artère

tere est tout de même depuis le haut, jusqu'au bas.

Les Poumons de quelques oiseaux ont de certaines ouvertures, par lesquelles l'air passe de chaque Lobe dans leur ventre; soit que ce soit pour continuer leur chant plus long-tems; comme dans les *Geais* & les *Linottes*; ou pour voler plus facilement, comme dans le *Coucou*. Dans cet oiseau, il y a aussi des valvules, qui ferment ces ouvertures, pour empêcher que l'air ne s'en retourne. Mais cela ne se trouve pas, dans tous les oiseaux.

Outre la figure & le nombre des organes, dans le cerveau des hommes, combien sa masse, comparée avec la grandeur de son corps, ne surpasse-t-elle pas la masse du cerveau, qui se trouve dans les autres animaux? Par là le trésor des images des choses, qu'ils conservent en leur mémoire devient capable de recevoir & de retenir un beaucoup plus grand nombre d'images. On peut considérer de même toutes les variétés qu'il y a dans les autres animaux, soit à l'égard des parties externes ou des internes, & l'on sera convaincu que la source de tout cela est une Raison immuable & toute-puissante,

te, qui ne manque jamais de parvenir à ses fins.

Si la variation, que l'on remarque dans les organes des animaux, est admirable; la variété des usages de chaque organe ne l'est pas moins. Le nez sert non seulement à embellir le visage, mais encore à défendre les yeux; à recevoir la pituite, & à la loger même quelque tems; à la respiration, quand nous fermons la bouche; & à former même divers sons. Dans les bêtes cette partie est faite encore avec plus d'art, que dans les hommes, & la distance de leur narines & de leur cerveau est plus grande. L'odorat exquis, qu'elles ont, leur tient lieu de Raison, pour prendre ou rejeter ce qui leur est utile, ou nuisible.

Quelle admirable machine n'est point l'œil, si nous considérons les muscles, les membranes & les humeurs, dont il est composé? Ses muscles servent ou à le mouvoir, ou à le fixer; la clarté de ses humeurs est très-propre à transmettre les rayons, & leur figure à leur causer la refraction nécessaire pour les rassembler. La noirceur du *sclerotès* sert encore à empêcher qu'ils ne soient confondus, par la réflexion. Combien d'objets l'œil ne peut-il pas voir
ou

ou tout d'un coup, ou successivement, mais presque en un instant? En même tems, il donne lieu à l'Ame de juger de leur situation, de leur figure & de leur couleur; & selon leur distance, ou leur grandeur, il est en même tems comme un Microscope, ou comme un Telescope.

Par-là il est comme un sentinelle, qui avertit des dangers, & un guide fidele, lors qu'il est question d'agir. Cependant il nous entretient, par l'agréable variété des objets. C'est non seulement comme une fenêtre, par laquelle l'homme apperçoit tous les objets qui sont autour de lui: mais comme une porte, par laquelle il entre dans l'esprit d'un autre. On peut découvrir l'amour, ou la haine, le courage ou la peur, par de certains mouvemens des yeux, ou des paupieres; & dans toutes les conversations, quoi que l'on puisse dire, ou faire, l'œil est le maître des cérémonies.

On trouve de même une infinité d'usages, dans la langue, dans les mains, & même dans les muscles du ventre, que l'on pourra voir dans l'Auteur. Mais les usages divers d'une seule partie ne sont pas plus admirables que le concours de plusieurs membres, pour

une seule action ; ce que l'on peut remarquer, par exemple, dans la nutrition de l'animal. Premièrement la partie la plus crasse des esprits animaux, qui est aussi un peu aigre, & qui ressemble à la lie du vin qui tombe dans le fonds du tonneau, étant jettée par les nerfs les plus bas sur les tuniques de l'estomac, travaille sur ces tuniques, faute d'aliment, & les piquote ; en sorte qu'elle produit en nous ce que nous appellons le sentiment de la faim. Ce sentiment nous porte à manger, quand le tems en est venu, & à nous servir de nos mains, pour porter les alimens à notre bouche. Là les levres, la langue & les dents servent à les moudre, & les glandes salivaires à y mêler le ferment de la salive. Après cela, la langue & l'œsophage les conduisent à l'estomac, dans lequel la partie la plus subtile étant changée en chyle, ce chyle se décharge dans les boyaux, par la constriction des fibres musculaires. Là il reçoit un double assaisonnement & de la liqueur du Pancreas & de la Bile, qui s'y mêlent. Etant disposé de la sorte, il est poussé par les boyaux dans les veines lactées, par lesquelles il est conduit dans un receptacle commun ; dans lequel la Lymphe, portée par ses

ses vaisseaux particuliers, se décharge aussi. Le chyle étant ainsi mêlé, en partie afin qu'il se change plus facilement en sang, par le mélange d'une liqueur qui est d'une nature mitoyenne entre eux; & en partie afin qu'il s'attache plus facilement aux parties, qu'il doit nourrir; il est transporté par le canal thorachique dans la veine Cave, d'où il va dans le ventricule droit du cœur, & dans les poumons.

Là il reçoit une nouvelle vigueur par les particules étherées, ou volatiles de l'air, & dans cet état il entre dans le ventricule gauche du cœur, d'où par les artères il se répand dans tout le corps.

Combien ne faut il pas d'artifice, pour produire une seule action? La facile expansion des ailes dans un oiseau; la legereté, la force, & la forme de ses plumes, qui fait par dessous une figure concave; leur mouvement oblique, en partie vers le bas, pour soutenir l'oiseau, & en partie en arrière, pour le faire avancer; tout cela n'a été disposé ainsi, qu'afin qu'il pût mieux voler. Son bec dur, est comme la Quille d'un vaisseau, pour fendre l'air devant lui; sa queue, lors qu'elle se ramasse perpendiculairement lui sert de gouvernail, &

quand il la tient disposée horizontalement , il l'étend plus ou moins , selon qu'il veut s'élever en volant , ou descendre sur la proie. Ses visceres sont aussi balancées , comme elles le doivent être pour cela. Car comme son cœur , de même que dans les autres animaux , est placé dans le milieu de sa poitrine : son jabot est attaché , par une forte membrane au peritoine , & demeure lié au milieu du ventre. Son foie n'est pas à un des côtez du ventre , comme dans les Quadrupedes , mais il y en a un Lobe à chaque côté du jabot ; & le Pancreas est aussi de chaque côté des intestins. Par cet équilibre , les oiseaux volent avec beaucoup plus de facilité. Leurs cuisses , pour être plus legeres , sont garnies seulement de petits tendons , au lieu de muscles , & leurs os sont fort spongieux. C'est ce que l'on remarque plus sensiblement dans les oiseaux sauvages & qui volent long-tems , que dans les domestiques. Dans plusieurs oiseaux sauvages , comme dans les Perroquets du Japon , le Diaphragme est étendu presque jusqu'au croupion ; & on peut aisément , les enfler en introduisant de l'air par la Trachée - artere : comme ils le font eux-mêmes , en retirant leur haleine ; en sorte que le

Dia-

Diaphragme fait , dans quelques oiseaux , les mêmes fonctions , que la vessie pleine d'air , qui est dans les poissons.

Nous ne pouvons pas seulement parler , sans le concours de douze ou treize différentes parties ; savoir , le nez , les levres , les dents , le palais , les gencives , la langue , le gosier , les poumons , les muscles de la poitrine , le diaphragme , & les muscles du ventre ; & tous ces membres sont autant de systèmes , comme parle l'Auteur , de parties organiques. Tout cela sert à faire un son articulé ; sans parler des oreilles , qui , *par une commission* , dit M. Grew , *de la chambre d'audience du cerveau* , mettent tout le reste en œuvre.

Il faut mettre en mouvement plus de quarante , ou cinquante muscles , sans parler des autres parties , qui leur sont attachées , pour faire un seul éclat de rire. Ceux du nez , des levres , des joues , du menton , font changer de figure au visage. Ceux du gosier , de la poitrine , du diaphragme & du ventre servent à faire du bruit , par l'expulsion de l'air.

Nous ne pouvons pas quelquefois exécuter une simple pensée , sans met-

tre en mouvement un très-grand nombre de parties & de muscles. Supposons que quelcun, étant assis dans une chambre, ait seulement la volonté de regarder quelque chose par la fenêtre. Outre les nerfs, par lesquels les esprits coulent dans les parties, qui doivent servir à ce mouvement, les os & les muscles des jambes & du ventre sont employez à le faire lever. Après cela les muscles des jambes, des cuisses & du dos servent à le tenir droit; comme ceux de la poitrine des bras & de la main à ouvrir la fenêtre. Ceux du col sont employez en suite à lui faire tourner la tête, & ceux des yeux à les fixer sur l'objet qu'il veut voir. Il y en a en tout soixante & dix ou quatre-vingt, qui sont occupez à executer cette seule penséc. Il n'y a point de Monarque sur la terre, qui soit servi avec tant de vitesse, de ponctualité, & de pompe, que chaque homme l'est dans le territoire, s'il faut ainsi parler, de son propre corps.

Dans l'usage des choses, on voit aussi des rapports, qui répondent en quelque sorte à la proportion géométrique. Ainsi les animaux, dont le mouvement est lent, sont aveugles; mais ceux, qui ont un mouvement prompt, ont des yeux,

yeux, pour le conduire & pour le déterminer ; c'est à dire, que ce que l'aveuglement est à un mouvement lent, la vue l'est à un prompt. Les animaux, qui ont des oreilles, ont aussi des poumons ; & au contraire ceux qui n'ont point d'oreilles n'ont point de poumons ; car ce que les yeux font au mouvement, les oreilles le font à la voix. Les animaux, qui ont des dents aux deux mâchoires, n'ont qu'un estomac ; mais la plupart, qui n'ont pas des dents à la mâchoire de dessus, ont trois estomacs. Dans les bêtes à quatre pieds on les nomme en Anglois *the panck*, *the read* & *the feck* & dans les oiseaux qui vivent de grain, *the crop*, *the echimus*, & *the gizard*. On peut dire en François le *jabot* & *l'estomac*, car pour la cavité, qui est entre deux, je ne sai si elle a de nom, en nôtre langue. Quoi qu'il en soit, il est certain que la digestion est plus facile après avoir mâché, & au contraire plus difficile, quand on avale les alimens tous entiers.

L'homme qui a la substance du cerveau plus abondante, à proportion de son corps, qu'aucun autre animal, a aussi des mains plus commodes. Les singes ont à la vérité des mains, mais elles sont attachées à des bras plus propres

pres à marcher, qu'à servir à des mains. Ils ne peuvent pas employer leurs mains & leurs pieds à deux usages differens, en même tems; comme l'homme, qui se tient debout. Comme donc les oreilles ont du rapport à la voix, & les yeux au mouvement: de même il y a du rapport entre la Raison & l'action

On peut encore remarquer la même chose entre l'homme & les autres parties de l'Univers, & cela à differents égards. Etant un animal sociable & capable d'amitié constante, il ne se reproduit pas dans lui-même, comme font les plantes; mais son espece se perpetue par la jonction d'un mâle & d'une femelle, & sa génération se fait même d'une maniere admirable. Chacun de ses sens a son objet propre, savoir ce qui se peut toucher & voir, & tout ce qui est sensible. Sa figure a quelque chose aussi de singulier. Dieu auroit pu faire un Quadrupede, ou un Oiseau raisonnable. Mais si l'animal raisonnable avoit eu quatre pieds; il n'auroit pas eu cette majesté, qui convient si bien à la domination qu'il a sur tout le reste. S'il avoit été oiseau, il auroit été moins sociable, qu'il n'est. Sur la moindre occasion de peur, bien
ou

ou mal fondée, sur le moindre mécontentement, il s'en seroit envolé ailleurs; & le genre humain, au lieu d'habiter dans des villes, auroit fait son nid sur les rochers, comme les Aigles. Outre cela soit que l'animal raisonnable eût été Quadrupede, ou Oiseau, il auroit manqué de mains. S'il avoit été nain, tels que l'on a feint les Pygmées, ou il auroit eu une très-grosse tête, & ainsi il n'auroit pas eu assez de corps & de sang, pour fournir son cerveau d'esprits; ou il auroit eu la tête petite, & proportionnée à son corps, & par conséquent il n'auroit pas eu assez de cerveau, pour faire tout ce dont il a besoin. Il est certain qu'aucun homme d'une grandeur ou d'une petitesse monstrueuse, n'a jamais passé pour un homme fort sage. Si le genre humain avoit été d'une taille gigantesque, à peine auroit-il pu trouver assez de nourriture sur la terre; car les bêtes, dont la chair est la meilleure, n'en auroient pas eu assez pour le nourrir. Que si le corps des bêtes avoit été augmenté à proportion, il n'y auroit pas eu assez d'herbe pour elles. Les barques & les vaisseaux auroient dû être aussi d'une grandeur beaucoup plus considérable; mais ainsi la plupart des rivières & des côtes mari-

times

times n'auroient pû les recevoir. Il n'auroit pas même été besoin qu'il fît un aussi grand usage de sa Raison, pour découvrir mille instrumens & mille machines. Il auroit fait quantité de choses par pure force, qu'il fait présentement par adresse; & ainsi, à quelque égard, il auroit été inutilement raisonnable. Il n'auroit pas pû se servir des chevaux, & de plusieurs autres bêtes, s'il avoit été beaucoup plus grand. Mais étant d'une taille mediocre, il est beaucoup plus en état de s'en servir. On ne peut rendre d'autre raison pourquoi l'homme n'a pas été fait beaucoup plus grand qu'il n'est, que le rapport qu'il a au reste de l'Univers.

Ces * considerations sont très-bonnes, pour fermer la bouche à ceux d'entre les anciens Philosophes, qui ont prétendu qu'à l'égard du corps, l'homme étoit inferieur aux bêtes. Car supposé que Dieu mît une ame raisonnable dans le corps de quelque autre animal que ce soit, il est certain qu'elle n'y seroit pas si bien, que dans le corps qu'elle habite, & qu'elle voudroit bien tôt y retourner, si elle en avoit la liberté. Que si l'on dit, que Dieu auroit pû don-

† *Remarques de l'Auteur de la B. C.*

donner au corps de l'homme plus de force & de santé, & une plus longue vie qu'il n'a, & que plusieurs bêtes nous surpassent en cela; on ne peut pas en disconvenir.

Mais sans entrer dans des raisons Theologiques, il est facile de répondre, que si Dieu avoit fait l'homme pour vivre toujours sur la terre, on pourroit trouver à redire en cela dans son ouvrage; parce qu'il se seroit trompé, comme l'événement le fait voir. Au contraire, si Dieu n'a fait l'homme que pour y vivre quelque tems, après quoi il le transporte en d'autres lieux, pour y être recompensé ou puni, selon qu'il a vécu ici bas; on ne peut pas s'étonner si Dieu a fait son corps sujet aux maladies & à la mort.

On ne peut pas repliquer, que je devine cette fin de Dieu; parce que la chose même le demande nécessairement ainsi. Premièrement celui qui a été capable de faire une machine aussi admirable, que l'est celle du corps humain, ne peut pas être accusé, sans absurdité, d'avoir ignoré que cette machine ne peut pas durer toujours, au moins naturellement, & selon les Loix établies parmi les corps; non plus qu'une orloge, quand toutes ses par-

parties seroient faites de l'acier le mieux trempé, & que toutes les proportions y seroient gardées, avec la dernière exactitude. Secondement, si l'on peut conjecturer du séjour qu'un habile Général veut que son armée fasse en un lieu, par les magasins de vivres qu'il y fait; lors que rien ne l'empêche de les faire si grands qu'il veut, & que rien ne l'oblige d'en déloger, plutôt qu'il ne veut; on peut à plus forte raison comprendre par les provisions, que Dieu a mises sur cette Terre, qu'il n'y a pas voulu laisser long-tems chaque génération; puis qu'il n'y en auroit pas assez, quelque travail que les hommes pussent faire, si Dieu, par un miracle, empêchoit qu'il n'y mourût personne seulement pendant l'espace de cent ans, comme on peut s'en assurer par le calcul. Quelques deserts qu'il y ait encore en Europe, en Asie, en Afrique, & en Amerique, & quelque abondance de poissons que produisent la mer, les lacs & les rivières; les hommes ne trouveroient jamais assez d'autres animaux, ni de terres à cultiver, pour en tirer ce qui seroit nécessaire à la vie, pendant ce tems-là. On doit donc être persuadé, si l'on ne veut renoncer au bon sens, que Dieu a fait l'homme, dans son

son espece , aussi parfait qu'il l'a dû être, selon les fins qu'il s'est proposées , & qu'il ne s'est trompé en rien. Mais il faut écouter ce que nôtre Auteur ajoûte à la fin de ce Chapitre, après quoi l'on finira cet Extrait.

Il est vrai, dit-il, que dire que chaque chose a son essence distincte , & considerer cette essence , comme une chose formée à dessein, sont deux choses différentes. Mais s'il y avoit quelqu'un, qui, peu instruit de l'admirable structure de l'œil, ou de l'oreille, s'imaginât que la matiere muë ou mêlée par hazard peut vouloir former un œuil, ou une oreille; peut-on dire que des ailes ont formé le dessein de faire un œuil? ou que les poumons ont eu la pensée de faire une oreille? La privation des dents, c'est à dire, le pur néant, a-t-elle fait à dessein trois estomacs? L'œil a-t-il eu soin de faire en sorte qu'il y eût de la lumiere, afin de voir? Ou cette lumiere, existant auparavant, a-t-elle fait des yeux pour être vûe? L'homme a-t-il fait en sorte qu'il eût dans le monde de quoi subsister? Il ne se peut rien dire de plus absurde, que tout cela; & c'est néanmoins ce qu'il faudroit dire, si l'on supposoit que le rapport qu'il y a entre les parties de l'Univers

vers n'est pas l'effet d'une cause générale, qui les a faites les unes pour les autres. Il faut donc conclurre de-là qu'il y a une Intelligence, ou une Raison très-parfaite, qui est infiniment au dessus des effets de la pure matiere & du hazard; ce qui paroît & par la structure des choses que l'on voit, & par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres.

Comme la nature des parties de l'Univers & le rapport qu'elles ont les unes avec les autres, dans leurs actions & leurs usages, sont au dessus de toute censure, en sorte qu'il n'est pas possible de rien imaginer de mieux; ce qui fait voir que leur Auteur est une Intelligence d'une souveraine sagesse: il faut avouer aussi que les actions & les usages de ces mêmes choses, n'ayant rien qui aille à leur destruction, ni à leur causer de la peine, mais au contraire tendant à leur conservation & à leur bien, c'est une preuve qu'elles procedent d'une extrême bonté. Il y a quantité d'inventions très-subtiles qui tendent au mal, & les hommes ont trouvé mille choses, pour se tourmenter les uns les autres. Il auroit été facile de même à celui, qui a fait l'Univers, de le remplir de toutes sortes d'Animaux, qui n'auroient fait
au-

aucun mouvement, sans douleur, qui n'auroient jamais vû, oui, senti, goûté, ni manié sans beaucoup de peine; & qui n'auroient rien imaginé, ni pensé, qui ne les remplît de mélancholie & d'horreur.

On n'auroit pas laissé de reconnoître à ces créatures la grandeur de l'Intelligence, qui les auroit faites. Mais celui qui a fait un si grand nombre d'animaux, & qui leur a donné tant de sortes de mouvemens, de sensations & de pensées; qu'ils ne sauroient avoir sans plaisir, pendant qu'ils demeurent dans les bornes de la nature; cet Être, dis-je, a donné par-là une preuve que sa bonté égale sa sagesse; & qu'il n'a employé sa supreme Raison, que pour trouver moyen de bien faire, ce qui est la dernière fin qu'il s'est proposée.

C E sont-là les raisonnemens de Mr. *Grew*, pour prouver qu'il y a un Dieu, & par sa nature, considérée en elle même, & par ses ouvrages corporels. Un habile * homme a dit depuis peu, avec beaucoup de raison, que les boutiques des Artisans brillent de tous côtés

* Dans la Préface de l'Histoire de l'Academ. Royale des Sciences. An. 1699.

côtés à un esprit & à une invention, qui cependant n'attirent point nos regards ; qu'il manque des spectateurs à des instrumens & à des pratiques très-utiles, & très-ingeniusement imaginées, & que rien ne seroit plus merveilleux pour qui sauroit en être étonné. Mais si l'on peut parler ainsi des ouvrages des hommes, que ne diroit-on point de l'admirable mécanique des ouvrages de Dieu, & des rapports si justes qu'ils ont les uns avec les autres ; si on les connoissoit bien & si on les considéroit avec application ?

* *Artificiū naturæ ingens opus adspice, nulla*

*Tu tanta humani rebus spectacula cer-
nes.*

C'est ce que Galien a très-bien senti, lors qu'il a dit dans l'Ouvrage qu'il a fait, † de l'usage des parties des animaux, qu'en écrivant ces livres, il composoit une véritable hymne à l'honneur de celui qui nous a faits, & qu'il croyoit que la solide piété ne consistoit pas tant à lui sacrifier plusieurs bécotombes de tasses,

* *Corn. Severus, v. 597. † Lib. III. cap. 10.*

reaux, ni à lui présenter les parfums les plus exquis, qu'à reconnoître soi-même & à faire reconnoître aux autres quelle est sa Sagesse, sa Puissance & sa Bonté. Car enfin, ajoute-t-il, ce qu'il a mis toutes choses dans l'ordre & dans la disposition la plus convenable, pour les faire subsister, & qu'il a voulu que tout se ressentit de ses bien-faits; c'est là une grande marque de sa bonté, qui demande que nous la célébrions par nos hymnes. Ce qu'il a trouvé tous les moyens qu'il falloit, pour établir cette belle disposition, prouve sa Sagesse: comme ce qu'il a fait tout ce qu'il a voulu, marque sa Toutepuissance. S'il étoit permis de juger d'une chose aussi relevée, on diroit que des aveux de cette sorte, & l'admiration de personnes aussi pénétrantes, que le sont ceux qui savent se servir comme il faut de leur Raison, sont infiniment plus agréables à Dieu, que les louanges & l'admiration de ceux, qui ne voyent que le gros des choses, & qui ne louent ou n'admirent que par coûtume. Ces derniers admireroient la Sagesse Divine, selon les idées ridicules de *Brabma*, s'ils avoient été élevez en Asie, sans changer d'esprit; mais les autres ne le peuvent faire qu'avec connoissance de cause. Il est certain au

moins, que, parmi les hommes, les louanges d'un homme d'esprit sont infiniment plus agreables que celles d'un sot.

ARTICLE VII.

Remarques sur les Ouvrages Latins de
PIERRE BEMBO.

L y a quelque tems, que j'ai lu les OÈvres du Cardinal Bembo, dans une Edition de Francfort, en 1652. en deux, ou, si l'on veut, en trois volumes in 8. intitulée : *Cardinalis Petri Bembi, Patricii Veneti, omnia quaecumque usquam in lucem prodierunt Opera, in unum corpus collecta, cum optimis exemplaribus collata & diligentissime castigata, quorum catalogum versa pagina indicabit. His accesserunt, novissima hac editione, præter singulorum librorum Epitomen & tabulam locorum prisca & nova nomina explicantem, corollaria seu glossæ breves, memoriæ causâ marginibus paginarum adscriptæ & rerum ac vacuum memorabilium index. Argentorati sumtibus Lazari Zetzneri,* Mais par malheur ce que

que l'on promet dans ce titre n'a pas été bien exécuté ; car premierement il y a beaucoup de fautes assez grossieres, qui y sont demeurées, ou qu'on a faites de nouveau ; en second lieu, les notes marginales sont mal-faites & barbares, aussi bien que les abrezes des livres, & par consequent indignes d'un Auteur aussi élégant qu'est le Cardinal *Bembo* ; enfin les Indices sont trop courts & ont été faits par quelcun, qui ne savoit pas ce qu'on cherche dans un Livre, ni comme on le cherche. On pourroit ajouter à tout cela que le titre semble promettre toutes les Oeuvres de *Bembo*, comme s'il n'avoit écrit qu'en Latin, au lieu qu'il a autant composé en Italien, qu'en cette Langue. Il auroit donc fallu mettre après *Opera* le mot *Latina*. Mais apparemment c'est quelque chetif correcteur & mal payé, qui a fait tous ces ajustemens à cette Edition. Il seroit à souhaiter que quelque habile homme eût eu la revision de ces Ouvrages & y eût fait ce qu'il falloit faire. On les liroit avec plus de plaisir & de profit. Quoi qu'il en soit c'est l'édition que l'on trouve le plus communément ; les anciennes manquent depuis long-tems, & on ne les rencontre que par hazard.

O 2 1. DANS

I. DANS le premier Tome, il y a son Histoire de Venise, comprise en douze livres, & l'Eloge de *Gui Ubaldo Duc d'Urbain & d'Elizabet sa femme*. L'histoire de Venise a été publiée par un autre, quoi que pendant la vie de *Bembe*, & dédiée à *François Donato Doge* de Venise. Il auroit mieux fait de se nommer, & de dire la raison pour laquelle il rendit cet office à son ami. On peut considerer deux choses, dans cette Histoire, la premiere c'est le stile, & l'autre les choses mêmes, & la méthode dont elles sont racontées. Il sera bon de faire quelques remarques, sur l'une & sur l'autre de ces choses.

Pour le Stile, on sait que *Bembe* étoit du nombre de ceux que l'on nommoit *Ciceroniens* en ce tems-là, & qu'il se piquoit d'écrire sur le modele de *Ciceron* & des Auteurs de son tems. Mais *Juste Lipse* ayant écrit une belle Lettre là-dessus à *Jean Douza*, qui est la LVII. de la seconde Centurie de ses Lettres mêlées, on la rapportera ici entiere, par morceaux; sur lesquels on fera quelques réflexions, qui montreront ce qu'il y a de juste & ce qu'il y a d'outré dans cette Critique.

On ne la traduira pas en François pour n'être pas trop long, & parce qu'il n'y

n'y a que ceux , qui entendent le Latin ,
qui en puissent profiter.

*Quid in Bembii Historia reprehendam ,
dit-il , singillatim & distinctè un tibi
scribam. Est-ne , mi Doussa , tanti ? aut
an ego naturâ φιλοσόφου ? neutrum ; sed
tamen , quia valde vis , age ,*

Τοὶ μὲν ἐγὼ τοι πάντα μὲν ἀτρέκτως
ἀγγρεύω.

*Stilus est , quem reprehendo , supinus,
languidus , & affectatâ imitatio nunculâ
fractus. Ut pueri pedes per delicias ma-
lè ponunt & imitari vaticas discunt : sic
iste , cùm rectè scribere posset , maluit
pravo elegantia studio flectere orationem
& enervare.*

On ne peut pas nier qu'il n'y ait quel-
que chose de cela , mais dans le fonds
le stile n'en est pas plus languissant qu'il
ne faut dans un Historien , qui doit être
grave & simple. *Lipsa* accoûtumé au
stile de *Senèque* & de *Tacite* , & tâchant
de former le sien sur ce goût-là , ne se
plaisoit pas tant à la simplicité maje-
stueuse de *Cesar* , de *Cornelius Nepos* &
de *Tite Live* ; qu'à un stile plus sca-
breux , plus coupé , & plus plein de fi-
gures. Il en étoit de lui , comme de
ceux qui étant accoûtumiez à des ra-
O 3 goûts,

goûts, & à des apprêts trop épiffés, ne trouvent plus de goût dans les viandes qui ne sont pas de haut goût. Au reste il n'y a guere de personnes accoutumées à lire des Histoires Latines, qui ne prennent plus de plaisir à lire l'Histoire de *Bembe*, que les Ouvrages Historiques, qui se trouvent dans les Ouvrages de *Lipse*; non seulement à cause de la matière, mais encore pour le stile. Tels sont les livres des miracles de *Hal* & d'*Aprémont* & la description de la ville de Louvain. On peut voir le jugement, que *Scaliger* en a fait, dans les *Scaligerana*.

*Magnos viros, continet Lipse, ea
 etas sub magnanimo Leone tulit; sed quos-
 dam qui in puerili illa bæresi, ut religio
 in esset scribere, aut dicere aliud, quam
 à Cicerone dictum aut scriptum. Inter eos
 Bembus. Itaque universa dictio compo-
 sita & formata ad ævum priscum: &
 omnia sic de re Veneta, quasi de potenti
 illa re Romana. Hoc fero. etiámne ver-
 ba omnia ex illorum moribus tracta ad
 hos nostros? & ubi ea non sunt, nescio
 quid plurimum ambitu dictum, quod asse-
 qui debeamus divinando. Hoc, ut mea
 quidem mens est, damno, & fallor, aut
 in, & viri omnes mecum.*

Il est vrai que c'est une mauvaise affectation, que de n'oser dire un mot, qui ne soit de *Ciceron*; & sur tout lors qu'il s'agit de choses, qui ont été inconnues à *Ciceron*. *Erasme* s'est agréablement moqué de cette sottise, dans son Dialogue intitulé *Ciceronianus*; & en cela, il est sans doute que *Bembe* a eu tort. Mais aussi il ne faut pas se jeter dans une autre extrémité, comme a fait *Lipse*, qui a formé son style sur ce que l'on peut reprendre, avec raison, dans *Senèque* & dans *Tacite*; comme *Gaspar Scioppius* l'a fort bien montré dans son petit livre de *Stylo Historico*, qui est joint à son *Infamia Farniani*, & qui mériteroit bien d'être imprimé plus correctement, qu'il ne l'a été à Amsterdam, en 1663. Si l'on en croit même *Joseph Scaliger*, ou ceux, qui ont recueilli les *Scaligerana*, *Lipse* ne faisoit pas grand cas de *Ciceron*, *Virgile* & *Terence*; parce qu'ils écrivent en bon Latin, & que leurs périodes sont liées, au lieu que celles de *Lipse* ne le sont point. Par le même goût, il croyoit, selon les mêmes *Scaligerana*; que les Commentaires de *César*, ne sont pas de lui, mais d'un *Julius Celsus*. Mais *Lipse* lui même témoigne le contraire dans ses *Questions Epistoliques*

liques Liv. II Ep. 2. Voyons ce qu'il ajoûte en suite.

Ecce , patres conscripti semper Venerorum Senatus : ipsæ Venetiæ , κατ' ἕξοχὴν . urbs : anni numerati , non à Christo nato , sed ab Urbe condita . Qui militia eorum præfectus σιμωνῶς Imperator , etiam tunc , cùm alieni auspiciis , ductisque militat , ut in bello Neapolitano Constantinus . Atque hæc inter minores noxias .

Tout cela est vrai , & à l'égard de la maniere de compter les années , par celle de la fondation de Venise , *Bembe* a fait encore une plus lourde faute , parce qu'il s'est contenté de le mettre au commencement , & en quelque peu d'autres endroits comme par hazard ; sans distinguer chaque année , dans sa narration , ou au moins à la marge de son livre ; ce qui fait beaucoup de peine en le lisant , & qui vient aussi de l'imitation servile de quelques Anciens ; peut-être de *Quinte-Curse* , où l'on ne voit aucune distinction d'années . Ceux qui publierent cette Histoire à Francfort , auroient dû , au lieu des mauvaises notes marginales , qu'ils y ont ajoûtées , y mettre les années , tirées de quelque autre Auteur .

Ille jam γέλασαί καὶ ἐκ ἐπιεικτῶν , Rex Urbini , Rex Mantuæ , Rex Populoniæ ,

niae, Rex Camertium. *Quid aures eum dicere? Duces. Atque item Ducatus ipsos Regna. Quin disertè etiam scribit Gallorum regem ab Imp. Maximiliano impetrasse, uti se Regem Mediolani diceret. Heu vanitas! Quia ne Cicero novitium hunc titulum non novit, confundendi minuti isti Dynastie fuerunt, cum vero aliquo, magnòque Rege? saltem Regulos dixisset. Et ferrem. Ab eadem mente Et causa sunt haec: Sophi Rex Armeniae, qui nobis Persarum: Rex Thracum, qui nobis Tarcarum. Tuam fidem, sive frontem potiùs, Bembè! Ille tibi Thracum modò Rex, cui bina Imperia subjacent, Et triginta amplius regna.*

On ne peut pas douter, que Lipse n'ait raison en tout ceci. Il est ridicule d'appeller *Rois* ceux qui ne sont que *Ducs*, & il est encore plus absurde d'appeller un Roi de Perse *Roi d'Arménie*, qui étoit une Province de ses Etats, que les Turcs lui contestoient, & qu'ils ont souvent possédée. Il valloit mieux le nommer *Roi des Parthes*, s'il falloit lui changer de nom; puisque Cicéron fait souvent mention de ce Royaume & que le Roi de Perse possédoit en effet l'Empire des Parthes. Pour le titre de *Roi de Thrace*, pour le Grand Seigneur, il n'est pas soutenable.

Nec in vitalis solùm isti lusum , sed in nominibus ipsis. Quale illud de Ludovico Gallorum Rege , quem Aloisium (magis pœniti , scilicet) ubique appellat ; Et alibi cum faceta additiuncula , quem isti (qui isti ? barbari nos Et inepti) Ludovicum appellant.

Je n'ai pas pris garde à cela dans mon Edition. Il y a seulement Liv. IV. p. 337. *Certior factus Aloisium Ducem Genabensium , qui in Gallia regnum Carolo successerat , quem Galli Ludovicum appellabant.* Je ne croi pas que Bembe ait nommé Louis XII. *Aloisius* , parce que ce mot lui sembloit plus doux & plus Romain ; puis qu'il nomme par tout *Ludovicus* , Louis Sforce Duc de Milan ; mais plutôt pour le distinguer de ce dernier. C'est aussi peut-être pour cela , que nos Historiens François nomment ce Duc *Ludovic* , comme on le peut voir dans *Du Pleix* , & en d'autres.

Quid quiddam , etiam in divinis rebus , hoc sibi permittit , Et fides nostra non nisi persuasio illi est ?

Si il n'y avoit que cela à reprendre dans Bembe , assurément il seroit bien tôt absous , par la plupart des Lecteurs ; car , quoi qu'en crût *Lipse* , qui ne savoit point de Théologie , la foi n'est autre

autre chose qu'une persuasion. Elle a à la vérité d'autres objets que les persuasions, qui regardent d'autres choses; elle demande un cœur autrement disposé, & elle a d'autres suites qu'elles; mais c'est néanmoins une persuasion, à la considérer en elle même.

Excommunicatio aquâ & igni interdictio.

Il y a quelque chose de plus, dans l'excommunication. *Bembe* auroit pû ajouter *Sacris*, & en cela il auroit imité *Cesar*, qui parle ainsi de l'excommunication des Druides Liv. VI. c. 13. de la Guerre des Gaules: *Si quis aut privatus, aut publicus eorum decreto non fletit, sacrificiis interdicitur. Hæc pœna apud eos est gravissima. Quibus ita est interdictum, numero impiorum ac sceleratorum habentur. Jis omnes decedunt, adiutum eorum, sermonemque defugiunt, nequid ex contagione incommode accipiant; nec iis potentibus jus redditur, neque honos ullus communicatur.* On voit par là que *Bembe* auroit pû dire *sacris*, ou *sacrificiis interdictio*, sans blesser la bonne Latinité. Quand même on ne trouveroit pas cette expression dans *Cesar*, les mots & le tour en étant tout à fait Latins, il n'auroit pas dû faire difficul-

té de s'en servir , puis qu'il ne pouvoit pas exprimer la chose autrement.

Peccata morituro remittere , Deos superos , manéſque illi placare.

Cette expreſſion eſt tout à fait Payenne , & n'explique pas bien ce dont il s'agit. On la trouve , non dans l'Histoire de Veniſe , que *Lipſe* a entrepris de cenſurer , mais dans une Lettre de *Federic Fregose* , Archevêque de Salerne , à Jule II. qui eſt inſerée dans l'éloge du Duc d'Urbain , dont on a parlé. Voyez la p. 545. de l'Ed. de Francfort.

Ipſe Deus raro in ſilo , aut animo ; ſed priſco ritu , Dii immortales , idque in ſcriis maxime ſententiis , aut rebus. Atque adeo , quod onnem ſultitiam ſuperet , prudens ille Senatus Venetus ad Julium Pontificem publice ſcribit , ut fidat Diis immortalibus quorum vicem gerat in terris. Felicem te gentis & patrie , Bembe ! quia ſi noſtrum aliquis trans Alpes ſic ſcripiſſet , profecto non tuliffet impune.

Ce que *Lipſe* dit ici de l'expreſſion de *Dieux immortels* , au lieu de Dieu au ſingulier , eſt vrai. Mais il faut tomber d'accord que ſi , du tems de *Ciceron* , la Religion de *Bembe* & de *Lipſe*,

se , avoit été établie en quelque part en Asie , & qu'un Auteur Romain en eût fait une relation , il n'auroit pas manqué de dire que ceux qui sont de cette Religion adorent un Dieu suprême & plusieurs Divinitez subalternes , comme les Grecs & les Romains ; & n'auroit fait aucune difficulté de se servir des mots de *Dieux immortels* , en parlant des objets de leur culte. Deux choses l'auroient trompé. La première auroit été le culte religieux qu'on rend à d'autres, qu'à Dieu , & les Temples qui portent leur nom. La seconde c'est que les Grecs & les Romains appelloient *Dieux* , non seulement celui qu'ils concevoient comme le plus excellent des *Dieux* , mais ceux qu'ils regardoient comme lui étant inférieurs. Il seroit facile de le prouver , par plusieurs passages , si ce n'étoit une chose connue. C'est ce qui a fait que *Bembo* , dans une harangue très-artificieuse , qu'il met dans la bouche de *Jean Antoine Minio* , a cru lui pouvoir faire dire : *Diis profectò immortales , qui acta & cogitationes nostras perspicunt , irati nobis infensique sunt , conatusque nostros frustra suscipi , evanescerèque omnes sinunt.* Liv. VI. p. 226. Il introduit aussi le Doge *Leonard Loredano* parlant

de la même manière, p. 230. Au Livre X. p. 405. le Senat de Venise dit aussi dans une Lettre à Jule II. *Deos profecto immortales, quarum ipse in terris majestatem obtineret, sibi non defuturos.* Bembe consideroit le Pape non pas comme le Lieutenant de Dieu seul, mais aussi de S. Pierre & de S. Paul, dont il se dit le successeur; & les Saints, comme parlent les Chrétiens, auroient été dans la bouche des Romains, des Dieux, quoi que subalternes. On peut remarquer, en passant, que *Lipse* ne cite pas ici assez exactement les paroles de Bembe; ce qui me fait croire qu'il composoit cette Critique sur un recueil, qu'il pouvoit avoir fait peut-être un peu à la hâte des endroits censurables dans les Oeuvres de Bembe, sans regarder si ces extraits étoient fideles. On pourroit produire d'autres exemples de citations peu exactes de ce grand homme.

*Jam que periphrases in eo & circumitus verborum? Senatus Venetus dono misit Aloyfio, Regi Gallorum, * aquilas sexcentas, ex earum genere, quibus in aucupio uti Reges consueverunt. Quid Aquilas? Ita Falcones tibi dicere reli-*

** Histor. Veneta Lib. IV. p. 156.*

gio est ? qua tamen voce Julius Firmicus usus. Accipitres igitur dixisses, vero magis, etsi minus augusto verbo. Sed addis etiam Reges uti consueffe. Reges tantum ? ideo pergo. Scribis ibidem donatas Regi pelles pretiosiores, canis ab summo inter nigrum colorem conspersas, ducentas ; Quae istae sunt ? Genettas dicis, an potius Zibellinas ? Quin malum exprimis, & res novas novo aliquo nomine dicis ? Si puritati sermonis tui metuis, adde, ut vulgò dicimus ; nihil infuscas.

Il faut tomber d'accord de tout cela, d'autant plus qu'aucun Auteur Romain n'auroit fait de difficulté de donner des noms barbares, à des choses qui n'en avoient point en Latin ; comme *Cesar* l'a fait dans les descriptions qu'il fait des Gaules & de la Germanie.

*At illud ambiguum etiam me nunc habet, quod Julius Pontifex Contareno cœm classem Ostiam adduxisset, * vini Corsi carros sexdecim, boves sexdecim, hircos genitalibus resectis bis totidem misit. Qui enim isti hirci ? maritime caprarum in Italia exsecantur ? An vis dicere verveces ?*

* *Histor. Venet. Lib. X. pag. 430.*

En cet endroit *Lipse* se trompe, car il est certain que l'on mange des chevreaux, en Italie & ailleurs, qui sont fort bons; & que même on les mange plus gros, lors qu'ils ont été mutilés; comme *Bembe* le dit. Ce Cardinal étoit trop savant, pour confondre *hirci* & *vervecis*, des boucs & des moutons. Mais dans le pais de *Lipse*, où il n'y a que peu, ou point de Chevres, on ne fait ce que c'est que manger des chevreaux.

Quod si ad verba & phrases etiam venio, benigna hercules materia cavillorum. Ecce scribit, velle se hominem suum Byzantium mittere; idem: Reipublicæ hominem ad se missum. Quod nos diceremus actorem, aut legatum.

Mais *Bembe* entend ici un homme sans titre, & qui n'est ni *Ambassadeur*, ni *Envoyé*, ni *Agent*; mais qu'on envoie seulement, pour négocier de quelque chose. Un homme, qui avoit aussi longtems vécu à Rome que lui, étoit mieux instruit dans le Cérémonial, que *Lipse*.

Turrim terream appellat propugnaculum, sive aggerem è terra, quo exemplo sumti, tumulti, Senati, infortis ad Plautinum ævum, cum reliqua alia minime antiquariis sermonis. Neminem unam

unam partem muniunt , *pro nullam, quia Ciceroni alicubi nemo de foemina dictum.*

On pourroit dire quelque chose sur tout cela , mais il vaut mieux passer condamnation , & avouër que *Bembe* auroit mieux fait , s'il eût évité ces mots.

Prooppidum saepe , quod nos suburbium ; *Prodominus* , qui *Vicedominus Venetis* ; *itémque Proimperator* , & *Pro ordines* , *putidè* , *ut sentio* , *aut novè.*

Par *prooppidum* *Bembe* a voulu exprimer le *προάστειον* des Grecs , & peutêtre croyoit-il que *suburbium* , ne signifioit pas la même chose que ce que nous appellons *faux-bourg* ; mais marquoit simplement le terrain , qui est autour d'une ville , soit qu'il y eût des maisons ou non , & même à une assez grande distance. Il est certain que *suburbanus ager* , peut signifier un champ , qu'on ne pourroit pas dire être dans un faux bourg ; puis que l'on nommeroit fort bien ainsi un champ , qui seroit près d'une ville , qui n'auroit point de faux-bourg.

S'il est permis de faire ici une petite digression Etymologique , sur le mot de *faux-bourg* , on remarquera que *Mr.*
Mé-

Menage dérive ce mot François de *foris* & de *burgus*, ou parce que les faux-bourgs sont bâtis *hors des bourgs*, c'est à dire, des villes : ou que ce sont des bourgs bâtis hors de l'enceinte des villes.

Mais on peut dire que c'est un mot tout à fait *Teutonique*, & non moitié Latin. On appelle en Flamand un Faux-bourg *voor-stadt*, c'est à dire, la ville de devant, ou les bâtimens, que l'on trouve avant que d'entrer dans une ville. Il est certain que *voor* ne differe de $\pi\rho\sigma$, que par la transposition des Lettres. Il y a un bourg, que l'on rencontre, avant que d'entrer dans la Haye, le plus beau bourg de l'Europe, que l'on nomme *Voorburg*. C'est justement le *προπιδιον* de *Bembé*, & le $\pi\rho\alpha\iota\sigma\tau\omicron\upsilon$ des Grecs.

Pour revenir à cet Historien le *Prodominus* & les autres mots semblables sont formez sur le modele de *Proconsul*, *Proprator* &c. Néanmoins *Lipse* a raison de le censurer, parce que s'il a bien osé former ces mots analogiques, sans grande nécessité; il le devoit faire ailleurs, lors que cela étoit nécessaire.

Rebus suis veritus crebro *Et ad nau-*
seam, *protimens*, *aut diffidens*; *quia*
idem

idem ille Cicero semel fortassis, vereor mibi.

On pourroit en donner des exemples de *Cesar* & d'autres ; mais il est vrai que *Bembe* auroit mieux fait de varier davantage.

Senatus decrevit, ut eorum qui fortiter atque amanter ad flumen Tarum contra Gallos Rempubicam gesserant, ratio haberetur, *Iterum*: Præfectos qui se omnes, nec strenuè, nec amanter eo bello gesserant, missos fecit. *Sæpiusque* & *illud* amanter, *invitâ sanè Venere, amas.*

Il est vrai que *Bembe* se sert trop souvent de ce mot, en parlant de la République ; puis qu'il est certain que ce mot exprime mieux l'amitié qu'il y a entre des particuliers, que l'affection que l'on a pour un Etat que l'on sert. Aussi *Cicéron* s'en sert-il très-souvent, dans ses Lettres, en parlant de lui même & de ses amis.

Lauredanus naves onerarias quatuor secum afferens. *Hem! promissio est. Attulit? imò adduxit. Tamen iterat alibi*: Legatus Bajazetis equum Patribus attulit. *Γελοῖος* & *ineptè*, *sive mari is venerit, sive terrâ.*

Il y a pourtant bien de la difference, car on pourroit dire, *navis quæ attulerat equos*, pour *advexerat*, sans une trop grande impropriété. Je ne voudrois pas même condamner si absolument la premiere expression, dont on pourroit peut-être trouver des exemples.

Pensionem annuam, quam posteri ejus sequerentur, Senatus instituit. *Imò, quæ posteros ejus sequeretur.*

Cela est vrai, & Bembe ayant parlé ailleurs, comme l'usage le veut, peut-être que ce n'est qu'une faute de Copiste ou d'Imprimeur.

Petunt ut quò celerius fieri potest, viæ se dent. *Solecism est, nec à Latio, sed ab idiotismo Itatorum. Plura sunt, cur ea colligam? ipse vide, & fateberis pleraque talia affectatè, atque improbè scribi; certè indecorè. In pueris ista vix ferimus: te virum, & in tam serio scripto, Bembe, deceant?*

Cette conclusion est un peu forte, mais Lipse n'aimoit pas les Ciceroniens, qu'il avoit imitez dans sa jeunesse. Le terrible Gaspar Scioppius a bien vangé Bembe, dans son Ouvrage de *Stylo Historico*, ou il a rapporté nombre de Barbarismes, de Solecismes, & d'autres mauvaises manieres de parler de Lipse. Mal-

gré

gré tous les défauts , qu'il trouve dans l'histoire de *Bembe* , on la peut lire avec plaisir , & avec profit. En y corrigeant quelque chose , on en feroit une excellente histoire ; mais il faudroit bruler celles de *Lipse* , pour en refaire d'autres , si l'on vouloit avoir quelque chose de bon , sur les matieres , dont il a parlé.

S'il avoit eu soin de mettre les dates de ce qu'il raconte , & les années à la marge , on lui pardonneroit assez facilement ces défauts de stile. Il a d'ailleurs assez de candeur & de hardiesse ; puis qu'il dit non seulement d'*Alexandre VII.* mais encore de *Jules II.* à qui il avoit de l'obligation , les veritez qu'il en savoit.

Il a soin aussi de raconter les mauvaises actions de divers Venitiens , & les supplices de quelques-uns ; quoi qu'il y eût sans doute des familles à Venise , qui auroient souhaité qu'on n'en conservât pas la mémoire. Il décrit aussi sans dissimulation la frayeur où les Venitiens se trouverent , après la perte de la bataille de la *Giaradadda* , en MDVIII. & pendant qu'ils eurent les troupes de Maximilien sur leurs terres. On n'a qu'à lire les livres VII, VIII, IX, & X. qui sont les plus beaux de toute l'Histoire.

Il y a en quelques endroits de fort belles harangues & directes & obliques; que l'on peut croire néanmoins n'être pas de son invention, au moins pour la matiere; car il pouvoit être instruit de ce qui s'étoit dit dans le Senat de Venise, pendant ce tems-là; y ayant assez de parens & d'amis, & ayant eu accès aux Archives de l'Etat. On peut voir deux belles harangues au Liv. VI. *Jean Antoine Minio* essaye de persuader à la Noblesse Venitienne, que les Magistrats Venitiens ne devoient pas donner à la Republique la moitié de leurs gages; & *Leonard Loredano* entreprend de prouver le contraire. Quand on a lû la harangue de *Minio*, on croit qu'il n'est pas possible d'y bien répondre; mais quand on lit en suite celle de *Loredano*, on s'apperçoit facilement que *Minio* avoit tort. On peut encore voir sur la fin du Livre VIII. une harangue du même *Loredano*, & de *Loüis Molino*; dont le premier, par timidité, étoit d'avis d'abandonner le dessein de recouvrer Padouë, & le second montre qu'il le falloit essayer.

La République avoit fait de très-grandes bassesses, pour gagner ou Jules II. ou Maximilien, sans qu'elles eussent servi de rien; de sorte qu'elle se voyoit

voit presque à la veille de sa ruine, & il n'y avoit guere de gens alors à Venise, qui eussent du courage; néanmoins le discours de *Molino* gagne les esprits, & ses conseils réussissent dans la suite. *Bembe*, comme on l'a dit, décrit assez naïvement tout cela, & s'attire l'attention de ses Lecteurs.

Il est vray qu'il y a des narrations assez longues de choses, qui ne sont pas de si grande importance; mais l'historien d'une République comme Venise, est obligé de parler de tout, pour ne pas laisser de trop grands vuides dans sa narration, & pour ne pas passer pour un Panegyriste, qui ne choisit que ce qui est remarquable. *Tædet me*, dit-il, en quelque part, * *ejus belli leviora consecrari; quis enim legat sine fastidio singula, præsertim si ad rerum exitus tantummodò properet? Sed mihi facilè veniam omnes homines duros puto; cum scierint illud me adsequi, hoc scribendi labore, vel cum primis cupere, ne cui videar publicè gesta meorum civium, quæ nihil habeant dignitatis, silentio dissimulavisse.*

On pourroit aussi trouver à redire à ce qu'il raconte des prodiges, à la mode des

* Liv. IV. pag. 152.

des Anciens; comme de cette bataille de corbeaux & de vautours, dont il parle au Livre V, pag. 168 & après laquelle on emporte douze chariots pleins de leurs cadavres.

Il y a quelque chose d'assez remarquable, dans le livre V. où parlant de l'argent des indulgences, que le Pape Alexandre VI, accorda aux Venitiens, pour faire la guerre aux Turcs, il dit que
 „ ce Pape avoit ordonné, par un Bref,
 „ que l'on payeroit à la République
 „ l'argent sacré, que ceux qui avoient
 „ commis des crimes & de mauvaises
 „ actions dans la domination de Veni-
 „ se, devoient payer, pour être déli-
 „ vrés des peines de leurs pechez, après
 „ la mort, dans les Enfers: *cum ei pec-
 cuniam sacram, quam homines in impe-
 rio Veneto, ut criminibus & maleficiis
 obnoxii, ob commissis, post mortem, apud
 inferos pœnâ liberarentur, ex Alexandri
 litteris persolverent.* Il dit ensuite que
 pour faire voir quelle étoit la Religion
 de ce tems-là, il veut rapporter la som-
 me que l'on ramassa, dans l'Etat de
 Venise; qui se montoit à sept-cents-
 quatre-vint-dix livres d'or. Il se sert
 souvent de cette expression, *libra auri*,
 & s'il entend douze-onces de quel poids
 que ce soit, il faut supposer que c'est
 treize

treize ou quatorze fois plus d'argent. C'étoit en effet une grande somme, en cetems-là sur tout, & si l'on pense que les peuples credules déboursent leur argent, pour obtenir des pardons; de la validité desquels ils n'avoient aucune assurance, & sans que leur posterité eût aucun moyen de savoir s'ils n'avoient point été trompez.

Outre le jugement, que l'on a vû de *Juste Lipse*, tiré de sa Lettre à *Douza*, il le répète encore dans ses Notes sur le I. Livre de sa Politique Ch. IX. Ce qu'il y a de surprenant en cela n'est pas la répétition, mais c'est qu'il s'agit là de juger des Historiens, qui peuvent servir à s'instruire de Politique; & que néanmoins *Lipse* juge de quelques-uns des Historiens, dont il parle, en pur Grammairien; comme s'il s'agissoit de savoir lequel d'entre eux a le meilleur stile. Il ne dit rien du tout des choses, qui sont contenues dans l'Histoire de *Bembe*; il ne parle que de la maniere, dont l'Auteur les a exprimées. Cependant il entreprend-là de donner des leçons aux Politiques, touchant les livres qu'ils doivent lire. Quoi que l'on fasse pour paroître versé en autre chose, que ce que l'on a étudié, on tombe ainsi, sans s'en appercevoir, dans des pensées

conformes à ses études. Cela me fait souvenir du jugement que *Scaliger* fait de *Lipse*, eu égard à la Politique, dans les *Scaligerana*. *Lipsius*, dit-il, *non est Politicus, nec potest quidquam in Politica; nihil possunt PEDANTES, illis in rebus; nec ego, nec alius doctus possimus scribere in politicis.* „ *Lipse* „ n'est point Politique, ni ne vaut rien „ dans la Politique; les PEDANTS „ ne valent rien, dans ces sortes de choses; ni moi, ni un autre savant, ne „ pourrions rien écrire de bon en Politique.

Scipion du Pleix * accuse *Bembo* de passion, dans la maniere dont il raconte la bataille de la Giaradadda, parce qu'il y dit des choses desavantageuses aux François, & avantageuses aux Vénitiens. Mais *du Pleix* lui-même est ordinairement si échauffé pour sa nation; qu'il semble plutôt plaider sa cause, que faire son Histoire. Ainsi son jugement n'est pas de grand poids; quoi que dans le fonds il se pourroit faire que l'amour de la patrie eût fait quelquefois un peu biaiser *Bembo*, comme presque tous les autres Historiens.

* Tom. III. pag. 234. §. suiv.

Son Histoire finit à la mort de Jules II. qui arriva en 1513. le 20 de Fevrier, & elle commence là où *Marc Antoine Sabellic* avoit fini la sienne. L'Auteur assure que cette Histoire devoit comprendre l'espace de quarante quatre ans, sans marquer assez clairement le tems, auquel ce terme finit, qu'il se contente de nommer *hoc tempus*, au commencement de son Histoire.

Ce qu'il y a encore de plus étrange, c'est qu'il met de tems en tems diverses dates des mois & des jours, *auxquels quelque chose s'est fait, sans marquer néanmoins l'année. C'est sans doute là un des plus grands défauts de cette Histoire & des moins pardonables.

Après l'Histoire, on trouve l'Eloge de *Gui Ubald*, Duc d'Urbain, & d'*Elizabeth de Gonzague* sa femme. *Bembo*, l'avoit publié lui même, mais il fut rimprimé à Rome en 1548. par les soins de *Gui Lolgio*, sur un exemplaire augmenté & corrigé par l'Auteur. C'est un Dialogue entre *Bembo* lui-même, *Jacques Sadolet*, *Philippe Beroalde* & *Sigismond de Fulgine*, chez qui les trois premiers s'étoient rendus, pour s'infor-

mer

* Voyez Liv. I. pag. 18. où il parle de la paix conclue avec *Sigismond*.

mer de la maniere, dont le Duc d'Urbin étoit mort.

Il commence par la louïange des trois savans hommes, que l'on vient de nommer; mais il les louë mal, quoi qu'ils méritassent en effet de l'être, parce qu'il ne les louë, que par la consideration qu'il dit que Jule II. dont lui-même parle très-mal dans son Histoire, avoit pour eux. Mais ce livre ayant été composé & publié sous le Pontificat de ce Pape, il ne pensoit pas moins à lui faire sa Cour, qu'à louer ses amis. C'est ainsi que la date des livres sert souvent à découvrir si l'on y parle sincèrement, ou non.

Sigismond, dont on a parlé, prié de dire ce qu'il savoit de la mort du Duc d'Urbin, fait lire une Lettre que *Federic Fregose*, Archevêque de Salerne, en écrivoit à Jule II. où il rapporte & la mort du Duc, & l'extrême affliction de sa Veuve, & les consolations qu'il employa pour soulager sa douleur. Cette Lettre est tout à fait du stile de *Bembo*, & il y a grande apparence que s'il la traduisit de l'Italien, il l'embellit à sa maniere. Si l'on en ôte les Dieux immortels & quelques autres choses, qui ne sont pas compatibles avec le langage des Chrétiens, on ne peut

peut pas douter que ce ne soit une très-belle Lettre.

Après quelques discours à la louïange de l'Archevêque de Salerne, à qui *Bembe & Sadolet* ont écrit plusieurs Lettres, on lit la Harangue funebre que le Précepteur du Duc d'Urbin, nommé *Odaxius* fit à sa louïange. Elle est du même style que tout le reste & les louïanges y sont apparemment fort outrées, comme le sont toutes les harangues de cette espee. Celle-ci seroit bonne à faire lire aux jeunes gens de la première qualité, & même aux fils des Princes; parce que s'ils n'y apprenoient pas ce que *Gui Ubaldo* a été, ils y apprendroient au moins, ce qu'ils doivent être eux mêmes.

Ce dialogue finit par de nouveaux éloges d'*Elizabeth de Gonzague* sa femme, car on la louë beaucoup dans la harangue funebre de son Epoux. Mais il y a ici un nouveau panegyrique, dont une grande partie roule sur ce qu'elle garda la virginité dans son mariage, parce que son mari étoit impuissant. *Bembe* auroit dû passer légèrement sur cet endroit. Qui peut lire, sans rire, ces paroles, *où il parle de cette Duchesse?

* Pag. 616.

chesse? *sa castitatem protulit, ut tametsi illas ipsas voluptatum illecebras atque invitamenta quodidie ante oculos atque ipsi in vasis haberet; à viro enim, quò ita melius rem velarent, nullo tempore divellebatur, vincit tamen se frangique libis nunquam sineret, nunquam ammittit mitteret ut cum simulata voluptatis specie singulis prope noctibus perentaretur, veram semel voluptatem velles tandem, qualis esset, experiri.*

II. LE second Tome contient les Epîtres de Bembe, dont il y a seize livres, qu'il a écrits au nom du Pape Leon X. dont il étoit Secrétaire; & six livres de familières, ou de lettres qu'il avoit écrites à ses amis. Les Lettres au nom de Leon commencent l'an MDXII. avant le couronnement de ce Pape & finissent à la neuvième année de son Pontificat, en MDXXI. Ceux qui auroient à écrire l'histoire de ce tems-là, ou à vérifier quelque fait, ou quelque date de ce qui est arrivé alors, y trouveroient sans doute de grandes lumières; car encore qu'il n'y ait rien que ce qu'on vouloit alors publier, il y a néanmoins beaucoup de choses utiles à un Historien. Bembe les a dédiées à Paul III. en MDXXXV.

Ex-

Excepté qu'il n'y nomme pas les *Dieux immortels*, & qu'il y parle plus en Chrétien, que dans son Histoire, ces Lettres ne fussent pas d'être écrites à la Ciceronienne. Leon y parle de la *Republique Romaine*, & y appelle la dignité Papale une *Magistrature*. Il a eu plus d'égard à la chose même, qu'à l'usage établi touchant les noms qu'on lui donne. Mais il paroît plus étrange que dans la Lettre XVIII. du Livre XVI. il appelle aussi *Magistratus* le General des Augustins, ce qui ne quadre point à l'humilité Monachale.

On a aussi critiqué la Lettre XVII. du Liv. VIII. où Leon censure les Magistrats de Recanati de ce qu'ils avoient fourni de mauvais matériaux au Cardinal de Sibione, pour bâtir l'Eglise de Notre Dame de Lorette, & leur ordonne de lui envoyer de l'autre bois ; *ne tam vos, dit-il, tam etiam DEAM ipsam inani lignorum inutilium donatione lasisse videamini*. On a été choqué de ce qu'il nomme la S. Vierge *Dea*. Mais on peut excuser cette expression, comme on a fait celle de *Di immortales* ; car enfin qui peut douter que si un Romain, comme Tacite, ou Suetone, ou Plin, avoit vû rendre à la S. Vierge, le culte qu'on lui rend en Italie, & en eût voulu

faire une relation, il n'eût dit des Chrétiens : *Christum quasi Deum, matrem ejus quasi Deam colunt* ? Aujourd'hui on a plus peur des noms, que des choses. Il n'y a pas si long tems, qu'on a vu une Relation de la Chine; où l'on condamne bien des choses que les Bonzes y font, quoi qu'on les fasse en certains pays de l'Europe, avec l'approbation de ceux qui blâment les Chinois; seulement parce qu'on leur donne d'autres noms.

Si jamais on a pu dire :

— *Quid rides ? mutato nomine , de
te*

Fabula narratur;

c'est assurément en cette occasion.

Mais pour revenir aux Lettres de Bembe, elles ont été terriblement censurées par Scipion Gentil, dans son commentaire sur l'Epître à Philemon, §. XVIII. où après avoir blâmé Sannasar, de ce qu'il avoit mêlé, dans ses Poësies, le Paganisme avec le Christianisme, il dit : *Mañ que dirai-je de P. Bembe ? Cet homme a condamné ouvertement toutes les Epîtres de S. Paul, qu'il a osé appeller, par un mot fait pour les traiter injurieusement, Epistolaccie*
(com-

(comme qui diroit de grandes Lettres mal-écrites,) lors qu'il conseilloit à un de ses amis de ne les pas toucher, ou, s'il avoit commencé à les lire, de les poser, s'il aimoit l'élegance du stile & l'éloquence. Il est difficile de savoir s'il y a là dedans plus a'impieté, que de follie; car l'une & l'autre y sont, dans un degré éminent. Scipion Gentil auroit dû dire à qui & quand Bembe dit, ou écrivit une semblable chose, & en donner de bonnes preuves. Car il y a, dans ces paroles, non seulement de l'impieté, mais aussi une si grande imprudence, qu'on a de la peine à se persuader que Bembe, qui étoit Italien, & qui connoissoit le monde, l'ait pû commettre.

Ces accusations vagues sont bien souvent de pures calomnies. Mais écoutons ce qu'ajoute Scipion Gentil, touchant ces Lettres.

Pour me taire, dit-il, de l'absence de ses poësies, qu'y a-t-il de plus inepte, que ses Lettres, & sur tout celles qu'il écrit au nom du Pape, de choses de très-grande importance, & à des personnes de très-grande condition? Je veux passer pour un menteur, & subir une grande peine, si ceux qui l'aiment me montrent une seule lettre, dans ces dix volumes (il veut dire livres, mais il en avoit ou-

blié le nombre, car il y en a seize) qui ne soit pas remarquable par quelque faute insigne contre la Grammaire, ou par quelque ineptie puérile. On convient qu'on y peut critiquer beaucoup de choses, mais *Scipion Gentil* parle ici très-hyperboliquement; car, quoi qu'il en dise, il y a de très-bonnes Lettres dans ce recueil, & les fautes de Grammaire n'y sont nullement communes. Leur défaut général est l'affectation de son *Ciceronianisme*, qui étoit l'hérésie de bien des Italiens de ce tems-là; mais qui étant un peu corrigée, est mille fois plus tolerable, que la barbarie, & le galimathias des Brefs, que l'on écrit à présent, au nom des Papes; & dont toute l'élégance consiste en des allusions forcées à quelques passages de l'Écriture, ou des Peres. Pour moi, s'il faut dire la vérité, je suis moins choqué d'entendre parler *Leon X.* de sa dignité, comme d'une *Magistrature*, que d'entendre dire à d'autres, qui ne valent pas mieux que lui, *Nôtre Apostolat*. Pour le moins, on n'accusera pas *Leon*, ni son Secrétaire d'hypocrisie.

J'aime mieux néanmoins lire les Épîtres de *Bembe*, à ses amis, que les précédentes, parce qu'elles sont beaucoup moins fardées; quoi qu'il n'y ait que
des

des choses particulières, & de peu de conséquence; car ce ne sont presque que Lettres de civilité, de recommandation ou d'autres choses semblables. Parce qu'on lisoit avec plaisir les Lettres de *Cicéron*, dont il y en a beaucoup de cette nature, les Italiens du siècle de *Bembo* croyoient que la posterité liroit de même les leurs; sans penser que le personnage que *Cicéron* a fait, dans la République Romaine, & l'histoire de son tems nous intéressent infiniment plus que ce qui regarde *Sadolet*, *Bembo*, *Longolius*, *Manuce*, &c. Pour nous faire lire leurs Lettres, ils auroient bien mieux fait d'y traiter de quelque matière utile. Si l'on en a fait cas, pendant quelque tems, que le *Ciceronianisme* s'est soutenu, elles sont tombées ensuite dans l'oubli, & l'on a mieux aimé lire des livres barbares, où il y a quelque chose à apprendre.

La première des Lettres Familières de *Bembo* est datée du 29. de Mars M C C C L X X I I. & la dernière du 7. Avril M D X L V I. On a donc dans ces Lettres le recueil de toutes celles, qu'il a écrites en Latin, pendant toute sa vie, & que l'on a crû dignes de voir le jour; puis qu'il mourut l'an M D X L V I I. Si l'on y joint les quatre

Tomes de ses Lettres Italiennes, imprimées à Venise, pour la seconde fois in 8. en MDLII. on aura tout ce qu'il a écrit de Lettres. Les dernières sont aussi élégantes, dans leur espèce, que les Latines, & elles sont écrites beaucoup plus naturellement.

III. ON a ramassé dans le Troisième Tome, les autres opuscules de *Bembo*. Le premier est intitulé, *de imitatione*, où il y a premièrement une Lettre de *Jean François Pic*, Comte de la Mirandole, à *Bembo*; où ce savant homme attaque ceux qui entreprennoient d'imiter un certain Auteur, comme faisoient alors les Ciceroniens. Il prétendoit qu'on ne doit imiter personne en particulier; mais tâcher d'approcher, le plus qu'il se peut, de l'idée de la perfection, qu'on s'est faite, en imitant ce que chaque Auteur a de bon. Cette Lettre est datée de Rome le 19. de Septembre M D XII. Ensuite, l'on voit la réponse que *Bembo* y fit, datée du 1. de Janvier M D XIII. Il prétend qu'il vaut mieux ne se proposer qu'un seul Auteur à imiter, qui soit excellent, dans le genre d'écrire; que l'on veut tâcher de posséder; tel qu'est *Ciceron*, à l'égard de la belle Latinité. Mais il ré-
fute

fute son adverfaire, plutôt par des raisonnemens de Rhétorique, que par des preuves concluantes. L'un & l'autre sont un peu confus, & l'on ne doit pas en être surpris; puis qu'ils vivoient dans un tems, où l'art de ranger ses pensées n'étoit pas encore assez cultivé. Cependant ils méritent tous deux d'être lus, ou à cause des raisons, ou à cause de la belle maniere de s'exprimer.

On voit ici, en second lieu, le Dialogue de l'Etna, que *Bembe* publia en 1468. à son retour de Sicile, où il étoit allé étudier la Langue Greque sous *Constantin Lascaris*, Professeur à Messine. Nous en avons dit assez, en parlant de **Cornelius Severus*.

En troisiéme lieu, il y a ici un Dialogue touchant le *Culex de Virgile* & les *Comédies de Terence*. Ceux qui parlent sont *Pomponius Letus* & *Hermolaus Barbarus*, dont *Bembe* a feint que *Pbaedrus de Volaterra*, Disciple de *Pomponius*, lui avoit rapporté l'entretien. Ils corrigent, en passant, divers endroits de quelques Poètes; après quoi, *Pomponius* recite le *Culex* de la maniere, dont il croit qu'on le doit lire, & en

* Voyez ci-dessus pag. 226.

explique en peu de mots quelques passages. Si l'on compare cette Critique avec celle de *Joseph Scaliger*, sur ce Poëme, on trouvera en général ce dernier Critique plus exact de beaucoup que *Bembe*; qui fait expliquer à *Pomponius* ce qui n'est pas fort difficile à entendre, & qui lui fait passer les endroits les plus difficiles. Il y en a néanmoins quelques uns, où *Bembe* a fait paroître plus de pénétration que *Scaliger*; comme dans l'invocation, qui est au commencement du Poëme, & dont nous avons parlé ci dessus pag. 204. Ceux qui voudroient publier le *Culex* feroient bien de comparer ce Dialogue, avec l'Édition de *Scaliger*. Après que *Pomponius* a de la sorte parcouru le *Culex*, *Hermolaus Barbarus* explique & corrige divers endroits de Terence. L'un & l'autre se fontent sur d'anciens MSS. que *Bembe* avoit sans doute vus, car il en est de ce Dialogue, comme de ceux de *Grævius*; c'est à dire, que c'est proprement *Bembe*, qui parle sous le nom de ces deux savans hommes. Tout cela mérite d'être examiné par ceux, qui en ont le loisir. Les commencemens de ces Dialogues sont assurément d'une élégance & d'une politesse achevée, & encouragent

ragent les Lecteurs à en continuer la lecture.

En quatrième lieu, on trouve dans ce volume un recueil des Poësies de *Bembe*, qui ne sont pas moins élégantes que sa prose, & où il y a plus d'invention. L'Elegie intitulée * *Galatée*, où il feint que Pan, en la voulant suivre dans l'eau, tomba & s'y feroit noyé, si elle n'étoit pas venue le retirer par les cornes; cette Elegie, dis-je, est pleine d'une si jolie invention, & de descriptions si vives & si délicates, qu'il semble, en la lisant, que l'on voit ce qu'il dit. Il n'y a rien à mon goût, dans l'Antiquité, qui sarpasse cette piece.

Il y a d'autres Poësies qui sont aussi très-élégantes, mais comme il y en a de très-sales, il vaut mieux n'en lire aucune, que de se salir l'imagination de ces obscenitez. On ne peut excuser ces Ecrits licentieux, qu'en disant que *Bembe* avoit composé ces pieces jeune & laïque, & qu'ayant été une fois publiées on n'a pas pu les supprimer dans la suite. C'est comme on a excusé ses *Lettere giovenile*, dans l'Edition de Venise de M D LII. Quand on conside-

roit

* Pag. 839.

roit *Bembe* vieux & Cardinal , ses Ecrits galants scandalisoient ; au lieu qu'on auroit dû penser, que les hommes vieillissent & changent de condition, pendant que les Ecrits de leur jeunesse demeurent toujours les mêmes , & se ressentent des passions de cet âge. C'est ce que l'on dit fort agréablement, dans la Préface, qui est au devant du Tome IV. de ses Lettres Italiennes. Il ne se peut rien de mieux tourné, que les paroles suivantes : *Le Scritture non ingraviscono & non divengono canute , con i loro autori & compositori ; ma si rimangono nella loro età , & nella loro giovinezza sempre ; & noi ci mutiamo. Chi può à buona equità maravigliarsi , che i campi , i quali producono di state utili frutti , habbino vani fiori di primavera generato ?*

C'est ce qu'on peut dire de meilleur, pour les excuser ; car il ne me paroît pas qu'on en puisse rejeter la faute sur la corruption du siècle, ou sur celle du maître qu'il seroit. *Bembe* avoit sans doute écrit la plûpart des vers licentieux, qui sont dans ses Poësies, avant que d'être Secrétaire des Brefs sous Leon X. en M D XII. auquel temps il avoit plus de quarante ans. Le siècle

cle à la vérité étoit fort corrompu, mais on n'a pas été plus réformé depuis en Italie & particulièrement à Venise. S'il y a quelque chose de changé c'est que l'on est un peu plus dissimulé, qu'on ne l'étoit il y a deux cents ans.

Au reste, je ne dis rien de la personne, de *Bembe*, ni des particularitez de sa vie ; parce qu'outre qu'elle a été écrite par le *Casa*, on trouvera tout ce qu'on en pourroit dire dans les hommes Illustres de Mr. de *Thou*, commentez par Mr. *Teissier*, & dans le Dictionnaire Critique de Mr. *Bayle*. Ces sortes de Livres doivent être entre les mains de tout le monde, pour les consulter au besoin, & pour exempter ceux qui parlent de quelque homme illustre de répéter la même chose, plusieurs fois.

ARTICLE VIII.

Examen d'un Livre intitulé,

מנחה בלול: *sive* Στραματιὸς Ἐπιγρα-
 λικὸς, de Vita sanctorum fidei, ex
 Hebraeorum usque Graecorum conspi-
 ratis sententiis concinnatus; cum co-
 rollario de Tartaro Apostoli Petri, in
 quibus praevariatores Angelos dejectos
 memorat. Auctore JAC. WIN-
 DET M. D. Collegii Londinensis.
 in 4°. 1663. pag. 96.

 L y a encore une autre E-
 dition de ce livre in 8. qui a
 paru depuis, mais celle-ci est
 la plus belle. L'Auteur s'y
 propose de rapporter les sentimens des
 Juifs, touchant l'Etat des ames après la
 mort, & de comparer ceux des Grecs
 avec ceux des Juifs, pour faire voir
 que ces premiers ont tout pris des der-
 niers. Comme c'étoit un homme ha-
 bile dans les Langues Orientales & d'u-
 ne grande lecture, il a ramassé une in-
 finité de choses curieuses & utiles sur
 cette matiere. Tout ce qu'on y peut
 trouver à redire, c'est qu'il n'y a point
 d'or-

d'ordre , & que le stile est chargé de citations & d'allusions , hors d'œuvre , qui en faisant voir la lecture de l'Auteur fatiguent le Lecteur qui va droit au but , & qui ne veut voir que la suite des preuves. Cet Ecrit ressemble à un bâtiment , où il y a de grands ornemens , mais aucune architecture. Ces ornemens amusent les yeux de ceux qui ne se connoissent pas en bâtimens ; mais chagrinent les connoisseurs , qui voudroient qu'on eût fait la dépense , qu'on a faite en ornemens inutiles , à faire quelque chose de plus régulier. Il y a ici bien de l'érudition , prodiguée à la Seldenienne , que l'on auroit pu épargner. Tout ce fatras entassé sans choix nuit beaucoup , & à l'exactitude du raisonnement , & à la netteté des idées & des expressions. Mais il faut en dégager le sujet principal , autant qu'il nous sera possible.

L'occasion de cette Dissertation a été le mot *tepru piovos* , ayant précédé dans le *Tantare* , qui se trouve dans la 2. Ep. de S. Pierre Ch. II, 4. L'Auteur dit * qu'il n'y a rien du *Tartare* dans le Nouveau Testament , ni dans les Septante Interpres ; excepté ce seul

en-

* Pag. 1.

endroit de S. Pierre. Il se trompe, car le mot de *τάρταρος* se trouve Job. XLI, 22. dans les Septante, quoi qu'il n'y ait rien de semblable dans l'Hebreu: *Il tient*, disent-ils en parlant du Leviathan, ou du Crocodile, *le Tartare de l'abîme comme captif, & il considère l'abîme comme une promenade.* On voit qu'ils ont pris le *Tartare* pour le lieu le plus profond, ce qui est en effet le sens de ce mot, dans les Poètes Grecs.

1. Les Juifs ont regardé les peines & les recompenses, après la vie, comme quelque chose de si important, † qu'ils ont compté *le Paradis & la Gebenne* entre les sept choses qui ont été créées, comme ils disent, avant le monde. Voyez le *Traité Thalmudique Nedarim* Ch. IV. & le *Paraphraste Jonathas* sur le Ch II. de la Genese.

Les Grecs ne pouvant rien savoir de tout cela que par conjecture, ont débité des fables & des visions; plutôt que de demeurer sans quelques principes, sur une matiere de cette conséquence. Les Poètes ont conservé là-dessus l'ancienne tradition, embrouillée de fictions de leur chef, pour suppléer

† Pag. 3.

à ce qui y manquoit. *Windet* cite là dessus de jolis vers de *Corn. Severus*, qui censure la licence de ses confreres. Les voici, comme ils sont, dans la nouvelle Edition de ce Poëte v. 75. & suiv.

*Plurima par Scenæ rerum est fallacia,
vates*

*Sub terris nigros viderunt carmine Ma-
nes,*

*Atque inter cineres Ditis pallentia reg-
na,*

*Mentiti vates Stygias, undasque, ca-
nésque.*

*Hi Tityon septem stravere in jugera
fœdum,*

*Sollicitant magnâ tecircum, Tantale,
pœnâ*

*Sollicitantque siti. Minos, tuâque Æa-
ce in Umbris*

*Jura canunt, idémque rotant Ixionis
orbem,*

*Quidquid est interiùs falsi sibi conscia
terra est.*

„ La plûpart des choses qu'ils di-
„ sent sont semblables aux fictions des
„ Théâtres. Les Poëtes ont vû, dans
„ leurs vers, sous la terre les Manes
„ ténébreux, & parmi les cendres des
„ morts

„ morts le royaume de Pluton. Les
 „ Poètes ont inventé le fleuve de Styx,
 „ & Cerbere; ils ont feint que Titye
 „ couvroit de son corps sept arpens de
 „ terre. Ils vous tourmentent, ô Tanta-
 „ le, par les peines qui vous environ-
 „ nent, & par la soif. Ils chantent vos
 „ tribunaux, ô Minos & Eaque, & ils
 „ font tourner la rouë d'Ixion, & tout
 „ le reste que la Terre fait bien n'être
 „ point dans ses entrailles. L'Auteur
 „ parle de je ne sai qui, qui croyoit que
 „ tout cela étoit né d'une ancienne Ca-
 „ bale, qui parloit de la descente de Je-
 „ sus-Christ dans les Enfers, & que l'on a
 „ mal entendue. Mais cette Cabale
 „ prétendue est une fiction aussi chime-
 „ rique, que les inventions des Poètes.
 „ On fait que les Grecs ont dit tout ce
 „ qu'ils ont débité des Enfers, long-tems
 „ avant que l'on sût rien parmi les hom-
 „ mes de ce que la venue de Jesus-Christ
 „ leur a fait connoître.

2. Le mot *Scheol* ^{שְׁאוֹל}, selon * *Win-*
det, signifie tantôt *le sépulcre*, & tantôt
l'Enfer, (*Orcus*, *infernum*) *la mort*,
l'état des morts, & *le lieu où sont les ames*.
 Il produit quelques mots & quelques
 expressions paralleles; mais il ne prou-

ve

* *Pag. 5.*

ve point que ce mot se prenne , dans l'Écriture , pour *le lieu des peines* , que l'on nomme l'*Enfer*. Il s'en est fié à quelques Dictionnaires peu exacts , qui n'en apportent aucun exemple incontestable. Car il ne s'agit pas de savoir , si quelques Interpretes , ou quelques Peres , qui ne savoient point d'Hebreu , ou même quelques Rabbins , qui ont vécu longtems après Jesus Christ , ont crû que ce mot se prennoit quelquefois en ce sens ; mais de le prouver , par un passage décisif du Vieux Testament. C'est ce qu'on ne peut faire ; & pendant qu'on ne le fera point , on ne sauroit dire , avec fondement , que le mot *Scheol* signifie quelquesfois l'*Enfer* , ou le lieu des peines.

L'Auteur dit avec raison que les LXX. ont traduit très-frequeemment le mot *Scheol* , par celui de *ædus* , *hadès* ; mais non pas toujours , comme l'a soutenu *Bellarmin*. C'est dont on le peut convaincre , par les Concordances de *Kircher*. Il prétend que le mot *hadès* répond à toutes les significations du mot Hebreu. Mais dans les Auteurs profanes , il est constant que sa signification propre est le nom de *Pluton* , ou du Dieu des morts. On en a dit la raison sur la *Theogonie* d'*Hesiodé* vs. 455. En suite

suite il a signifié le lieu même, où l'on place son royaume ; c'est à dire, un espace sous la terre, partagé en deux demeures ; dont l'une est le lieu des peines, & l'autre est celui des recompenses. Jamais le mot *Hadès* n'a signifié, chez les Grecs, proprement & par lui-même, le lieu des peines. Ainsi, en cela, il répond assez bien au mot Hebreu *Scheol*.

Mais l'Auteur compare encore ces deux mots, selon le premier de ces sens, parce qu'il y a une prosopopée de *Scheol*, Esai. XIII, 9. où le Prophete l'introduit allant au devant du Roi de Babilone. Il y a néanmoins bien de la difference entre une prosopopée que l'on fait en passant & ce que les Poëtes disent du Dieu des morts.

3. *Windet* compare * en suite diverses expressions semblables, concernant l'état des morts, usitées parmi les Hebreux & les Grecs. Les Hebreux le nomment la *corruption*, le *silence*, un *puits*, la *terre de l'oubli*, des *tenebres* & de l'*ombre de la mort*.

L'Auteur trouve des expressions assez semblables, dans les Auteurs Grecs; ce qui n'est nullement étrange, puis que ce sont des expressions tirées de l'é-

* Pag. 6.

l'état auquel nos sens nous représentent les morts, car les cadavres se corrompent, ils ne disent mot, on les ensevelissoit dans des puits, ou des voutes souterraines, ils ont oublié les vivans, comme les vivans les oublient, ils sont dans des lieux tenebreux, lors qu'ils sont dans des cavernes, ou sous la terre. Ainsi les Grecs n'ont pas plus tiré ces expressions des Hebreux, que les Hebreux ne les ont tirées des Grecs. Les Grecs savoient parler, sans le secours des Orientaux, & exprimer ce qui fraploit leurs sens aussi bien qu'eux. Quand il s'agit d'une chose, qui ne vient pas naturellement dans l'esprit, & que l'on voit qu'une nation en a parlé avant les autres; on peut conjecturer vraisemblablement que les autres l'ont apprise d'elle. Mais quand il ne s'agit de rien que de ce que les sens enseignent, ou que l'expérience apprend à tout le monde, je ne vois pas quelle nécessité il y a que les uns aient emprunté leurs expressions des autres. J'aimerois presque autant que l'on dît que les Grecs ont appris des Hebreux à se moucher, à cracher & les autres nécessitez de la nature, qui est commune à tous les hommes.

4. L'Auteur remarque qu'un Rabin nommé * *Bar Nachmoni*, dans le *Bereschith Rabba*, qui est un Commentaire allegorique sur la Genese, Ch. XXII. dit que les Ames, dont les corps ne sont pas encore ensevelis, ne peuvent pas entrer dans le Scheol. Quelques Docteurs Thalmudiques ont aussi dit la même chose. *Windet* rapporte ensuite un passage d'*Homere* Iliade 4. où l'Ombre de Patrocle en dit autant. C'est encore ce que la Sibylle dit à Enée, Eneid. Liv. V, 328.

*Nec ripas datur horrendas, nec rauca
fluenta
Transportare prius, quam sedibus ossa
quiescent.*

Windet prétend que les Payens ont dérobé cette opinion aux Juifs.

Mais, selon le principe, que nous venons d'établir, il y a bien plus d'apparence que les Rabbins l'ont pris des Grecs; puisque les Grecs en ont parlé les premiers. Le premier Auteur du Thalmud, que les Juifs nomment *Rabbi Juda le saint*, n'a vécu au plutôt que cent-cinquante ans après *Jesus-Christ*,

* *Pag. 7.*

Christ, & *Bar Nachmoni* que vers l'an trois-cent de la même Epoque.

Ainsi non seulement *Homere*, mais même *Virgile* est plus ancien qu'eux, & cette opinion étoit établie parmi les Grecs, plusieurs siècles avant que ces Rabbins fussent nez.

5. Nôtre Auteur montre * par des passages de *Maimonidès* & de quelques autres Rabbins encore plus récents, qu'ils ont nommé *Scheol*, ce que les Peripateticiens appellent *la matiere premiere*; de laquelle sortent tous les Etres corporels lors qu'ils sont engendrez, & dans laquelle ils retournent lors qu'ils n'ont plus de forme. Là dessus l'Auteur prétend que les Grecs ont pris cette pensée des Hebreux; quoi que l'on sâche que *Maimonidès* étoit Peripateticien. Il croit qu'il y avoit d'anciens Auteurs Juifs, qui avoient enseigné cette doctrine, & qu'on la trouveroit dans leurs livres, si on ne les avoit pas brulez en divers tems, sur tout en Italie. Mais sans dire que les Juifs sont extrêmement menteurs, & qu'ils ont supposé quantité de livres à des personnes, qui ne les avoient point faits, qui lui a dit que ces livres, brulez

* Pag. 8.

lez étoient plus anciens qu'*Aristote*, ou que d'autres Philosophes encore plus vieux que lui, qui ont enseigné cette doctrine ? C'est ce qu'on ne sauroit croire, puis que *Maimonidès* lui même ne cite aucuns Auteurs si anciens, si l'on en excepte le Vieux Testament.

6. Là dessus, *Windet* * amasse une grande quantité de passages des Auteurs Grecs sur la matiere, sur la vicissitude des Etres corporels, & leur creation; sur les deux Principes des Chaldéens, l'un du bien, & l'autre du mal & sur le Chaos, &c. Tout cela n'a que peu de rapport avec son sujet, & il passe, comme l'on dit, de fil en aiguille, sans savoir où il va. On voit bien qu'il grossit, sa dissertation de ces lieux communs sur ces matieres. S'il avoit ômis tout cela, on ne s'appercevroit pas qu'il y manquât rien. Il auroit mieux vallu, qu'il eût fait une Dissertation sur les sentimens des Anciens sur la matiere, & qu'il les eût réduits à certaines propositions; qu'il eût rangées par ordre, en distinguant les Auteurs, selon leurs Religions, & les tems auxquels ils ont vécu. Faute de cela, il nous donne sans y penser, en

trai-

* Pag. 9. & suiv.

traitant du chaos, une véritable image de cette confusion de toutes choses. Pendant qu'il essaye de s'en débrouiller, il dit en passant * une chose, qui ruine son principal projet: *Si Judæi Cabalici quidam, minúsque vetusti secus senserint, à Græcis, quos legerant, transversos actos credibile fit.* On lui pouvoit demander qui sont donc ces Cabalistes si anciens, qui ont écrit avant qu'ils pussent lire des Philosophes Grecs & apprendre d'eux leur Philosophie?

Comme on n'en sauroit nommer aucun, dès que l'on trouvera dans les Auteurs Juifs des sentimens, qui ne viennent pas facilement dans l'esprit, semblables à ceux de quelques Philosophes Grecs, qui ont vécu long-tems avant eux, on soupçonnera avec raison les Juifs d'avoir pillé les Grecs.

7. *Wisdet* † montre après cela que cette matiere, dont il a tant parlé, & qui est sujette au changement, est, selon l'opinion des Philosophes, au dessous de la Lune. Il prétend que l'on a appelé cet espace, & la matiere qui y est, *badès*, parmi les Grecs. Cela peut être vrai, dans les Ecrits des Interpretes

* Pag. 22. † Pag. 26.

tes allegoriques des fables Greques, qui ont tâché d'y trouver des sens conformes à leurs idées Philosophiques; mais ce n'a jamais été l'usage du commun, ni celui des plus anciens Grecs. Voyez, par exemple, *Phurnutus* de la nature de Dieux Ch. V.

8. Les Hebreux * représentent le *Scheol* comme un lieu fermé, d'où vient qu'ils parlent de *ses portes*, car ils disent indifferemment les *portes du Scheol* & les *portes de la mort*, comme il paroît par plusieurs passages de Job, de David & d'Esaië. Il est encore parlé des *Clefs de l'Hadès*, dans le Nouveau Testament, Apoc. I, 18. aussi bien que de *ses portes*, Matth. XVI, 8. Mais si l'on a entendu d'abord par *Scheol* le sépulcre, il ne faut pas s'étonner que l'on parlât de *ses portes*; parce qu'en effet les sépulcres creusés dans des rochers, ou placés dans des voutes souterraines, avoient des portes; aussi bien que les Mausolées; témoin ces vers de la premiere Elegie de *Pedo Albinovanus*, où il parle de celui d'Auguste:

Class-

* Pag. 18.

*Claudite jam , Parce , nimirum re-
serata sepulcra ,
Claudite ; plus justo nam dumus
ista patet.*

A cause de la liaison, qu'il y a entre la mort & le sépulcre, on dit ensuite *les portes de la mort, & délivrer des portes de la mort.* Ceux qui ont une fois été portez dans le tombeau, & sur qui l'on en a fermé les portes n'en reviennent plus ; de sorte que les *portes de la mort*, ou *du sepulcre* signifioient la mort même ; & qu'en être delivré vouloit dire, être délivré du peril de la mort. Ces mêmes idées ont fait qu'on a dit *les clefs de la mort*, pour le pouvoir de faire mourir & vivre. Après cela on ne sera pas surpris que les Grecs aient dit, aussi bien que les Hebreux, *les portes de l'Hadès*, ou d'*Hadès*, si l'on prend ce mot pour le nom de Pluton. On trouve cette expression très-fréquemment dans *Homere*, comme *Windel* le fait voir, & dans d'autres Auteurs Grecs. Comme ils ont eu devant les yeux la même raison de parler ainsi, que les Juifs, je ne croi pas qu'ils leur soient redevables de cette expression. S'ils l'avoient prise de quel-

cun ce seroit plutôt des Pheniciens, qui étoient très-connus en Grece, du tems d'*Homere* ; que des Juifs, qu'on n'y connoissoit pas.

9. L'Auteur fait en suite * une digression sur un des préceptes Symboliques de *Pythagore* ; dans lequel il défendoit de manger des fèves , parce qu'elles sont semblables aux portes d'*Hades* ; car, disoit-il , elles sont seules sans nœuds , ἀγόνιατον, c'est à dire, que leur tige n'a point de nœuds. *Windet* croit, après *Porphyre* , que *Pythagore* vouloit dire , qu'il valloit mieux ne se marier point, que de se marier ; afin de faire cesser la génération des hommes, dont les ames descendent , en étant unies à leurs corps , dans un lieu de miseres. On verra dans l'Auteur les raisons de cette explication & celles des autres qu'il rapporte.

10. Les Rabbins † partagent leur *Schenl*, en deux demeures, dont l'une est le *Paradis* , & l'autre la *Gebenne*. Ils trouvent sept demeures dans cette derniere , dont six sont la *Gebenne d'embaut* , & la septième la *Gebenne d'embas*. Ce sont differents degrez de peines, dont le septième n'a point de

fin,

* Pag. 29, † Pag. 43.

fin, au lieu que les premiers finissent. On disoit de même parmi les Grecs que l'*Hadès* contenoit le lieu du bonheur & celui des supplices, comme il le fait voir par quantité de passages, & que le *Tartare* dans le lieu des supplices renfermoit ceux dont les pechez étoient si grands, que leurs peines ne devoient point finir. Voyez le *Phédon* de *Platon*.

Les Juifs croient que tout cela étoit sous la terre, si l'on peut s'en fier à *Joseph*, Ant. Jud. Liv. XVIII. c. 2. *Winded* croit que ce qui est dit de *Samuel*, évoqué par la Magicienne 1. Sam. XXIX. qu'on vit un Dieu montant de la terre, fait allusion à cette opinion. Mais on pourroit dire que ces gens-là croyoient que les Ames évoquées prenoient leur corps dans le tombeau, pour paroître, & sortoient ainsi de terre. Néanmoins il vaut mieux ne pas trop presser cette histoire, où il y eut peut-être de la tromperie. Quoi qu'il en soit, s'il y a de la ressemblance entre les opinions des Grecs & celles des Rabbins; il y a plus d'apparence que ces derniers ont suivi les autres, pour les raisons que l'on a dites plus d'une fois. Si quelque Rabbín écrivoit aujourd'hui quelque chose qui sentît la

Philosophie de *Descartes*, & essayoit de l'appuyer, par l'autorité de l'Écriture Sainte & par des passages équivoques de quelque Cabaliste, la postérité croiroit-elle, pour cela, dans cinq ou six cents ans, que *Descartes* auroit pillé ce Rabbin?

11. Il paroît par-là, comme le croit l'Auteur, * que l'on a pu dire que l'Âme de Jésus-Christ, a été, pendant que son corps a demeuré dans le sépulcre, dans l'*Hadès*, comme il y a dans le Symbole & dans le Paradis, comme il le dit lui même; parce que le premier de ces mots comprend l'état des Âmes heureuses, aussi bien que celui des malheureuses; ce que l'Auteur montre de nouveau, par plusieurs passages des Auteurs Grecs. Il dit avec raison, qu'on ne peut pas prouver, par la force du mot *Hadès*, que l'Âme de Jésus-Christ soit descendue dans le lieu des peines

12. *Windet* dit * par occasion plusieurs choses, qui méritent d'être luës des Anges bons & mauvais. Les premiers servoient à conduire les Âmes des gens de bien dans le séjour du bonheur, & les seconds à tourmenter celles

* Pag. 44. * Pag. 45.

les des méchans. Les Grecs avoient encore dit ceci plusieurs siècles, avant les Rabbins. Ces derniers ont aussi enseigné, dans le traité Thalmudique intitulé *Rosch basschannah*, ou le *Commencement de l'Année*, qu'il y a trois sortes de gens, les justes, les méchans & ceux qui sont entre deux.

Les justes vont droit à la vie éternelle; les injustes droit à la Gehenne, pour y demeurer toujours; & les mediocres seulement pour quelque tems, après quoi ils en sortent. Comme *Platon* a enseigné la même chose dans son *Phaedon*, l'Auteur croit que ce Philosophe avoit appris cela d'une tradition Judaique.

Car encore que le Thalmud ait été écrit long-tems après, l'Auteur croit que cette tradition étoit beaucoup plus ancienne; ce qu'il promet de prouver ailleurs. Je ne sai s'il l'a fait, mais il est certain qu'on ne le sauroit prouver par des passages décisifs de l'Ancien Test. comme on peut prouver que ç'a été le sentiment de *Platon*, par des passages clairs de ce Philosophe. Il n'est pas étrange que croyant des peines après la vie, & sachant que les hommes ne sont pas également méchans, il ait crû qu'il y a des degrez de peines. Il n'avoit pas be-

Q 6 soin

soin de tradition, pour aller jusques-là. L'idée de la justice l'y conduisoit.

13. Les Rabbins * ont nommé le séjour du bonheur éternel *גן עדן* *gan eden*, le parc d'Heden, & le royaume du Ciel. Le premier de ces noms est tiré du Paradis terrestre, qui n'étoit, selon eux, qu'une copie du céleste. Plusieurs d'entre eux croyoient que les Ames des gens de bien sont avec un corps subtil, qu'ils nomment leur *Vaisseau*, dans le Paradis terrestre ou inferieur, jusqu'à ce que le Messie vienne ressusciter leur corps; & vivre avec eux dans les delices jusqu'à la fin du monde. L'Auteur reprend ici *Drusius* & *Grotius*, de n'avoir pas bien entendu les mots de *parc d'Heden*, ou de *Paradis*; qu'ils ont crû signifier seulement le lieu, auquel les ames sont en attendant la résurrection. Cependant il ne desavouë pas lui-même que bien des Juifs n'aient ainsi nommé ce lieu; mais il nie qu'ils aient crû, comme le dit *Drusius*, que le jour du jugement doit suivre immédiatement la résurrection. Cela peut être, & il en donne des preuves, mais dans la grande liberté que les Juifs se donnent de mêler leurs pensées aux traditions de leurs

* Pag. 48.

leurs peres, dans le peu d'exacritude qu'ils ont à parler, & dans la varieté de leurs opinions; il est très-difficile de se former aucun Systeme bien juste de leurs pensées, ni de savoir si du tems de Nôtre Seigneur on parloit en tout parmi eux, comme on a parlé du tems. que le Thalmud a été fait.

14. * Ensuite *Windet* cite plusieurs Rabbins, qui ont nommé le *jardin d'Heden*, le sejour de la gloire céleste. Voyez le Paraphraste Chaldéen sur le v. 3. du Pseaume LVII. Il n'oublie pas même les Mahometans. Il censure de nouveau *Grotius* & *Drusius*, qui ont crû que les Rabbins distinguoient le Paradis du Ciel, dans leurs remarques sur 2 Cor. XII, 3, 4. Cependant *Maimonidès* cité en Arabe par cet Auteur pag. 50. dit que la plupart des Docteurs sont de ce sentiment, & *R. Mekir* en parle ainsi sans hésiter. Il est vray que *Grotius* a dit que ces mots se trouvoient souvent en ce sens dans les *Tbalmudistes*, & qu'il n'en a pas apporté des preuves; mais ayant *Maimonidès* de son côté, il ne méritoit pas d'être traité si rudement.

* Pag. 56.

Q 7 15. * Nô-

15. * Nôtre Auteur rapporte après cela ce qu'on a dit de la félicité céleste, du Paradis terrestre, & des champs Elifées, & de leur situation. Il est du sentiment de *Bochart*, qui cherchoit les champs Elifées en Espagne. On trouvera ici les principaux passages, des Anciens Grecs, sur cette matière.

16. Les Juifs, comme on l'a dit, † soutiennent que les justes vont droit en *Paradis*, ceux qui ne le sont pas tout à fait dans la *Gebenne supérieure*, & ceux qui sont tout à fait méchans dans la *Gebenne inférieure*. Par ceux qui tiennent le milieu, entre ces deux extrémités, les Juifs entendent tous les Israélites, qui meurent sans avoir fait pénitence des péchez, qu'ils ont commis contre quelques uns des préceptes négatifs. Ils prétendent qu'ils n'y demeurent pas plus d'un an, ou au moins qu'un certain tems; & que les prières, que l'on fait pour eux, servent à les en tirer. Ainsi il n'y a point de Juifs damnés, & c'est une maxime parmi eux que tout Israël a part au siècle à venir, ce qu'ils attribuent à la vertu de la circoncision.

* Pag. 65.

† Pag. 70.

Les

Les Grecs ont aussi dit quelque chose de semblable, & *Virgile* partage ses Enfers en trois demeures. La première est à l'entrée, & renferme les âmes de ceux qui sont morts avant le tems, & que l'on évoquoit plus facilement que les autres, qui étoient engagez plus avant, comme l'Auteur le fait voir. La seconde est les champs Elisiens & la troisième le Tartare. *Platon* a dit en termes exprès, dans son *Phædon*, que ceux qui ont commis de grands pechez, mais qui pourtant peuvent être gueris, ne demeurent qu'un an dans le Tartare; ce qui est justement l'opinion des Rabbin. *Windet* même dit qu'il se souvient d'avoir remarqué que tout cet endroit de *Platon* a été exprimé presque mot pour mot par les Thalmudistes. Un autre en auroit conclu, qu'ils ont copié ce Philosophe; mais pour lui, il en tire cette conséquence, que cette Tradition est fort ancienne: *Hanc ergo traditionem per antiquam esse planè liquet.* Cette opinion est en effet ancienne, puis que *Platon* l'a suivie; mais peut-être qu'il en est l'auteur en partie, & qu'il a pris le reste d'*Homere*. Au moins il est bien certain qu'il n'y a rien de semblable dans l'Ancien Testament, & il n'y a point d'apparence que l'on en par-

lat

lât en secret parmi les Juifs ; pendant que les Ecrivains sacrez gardoient un si grand silence là-dessus. Si une chose de cette importance avoit été clairement connue, parmi les Juifs, du tems des Prophetes ; qui pourroit se persuader qu'ils ne s'en fussent pas servis, pour appuyer leurs exhortations à la pieté ? Qui pourroit croire qu'ils ne vouloient pas se servir du plus fort de tous les motifs, pour porter les hommes à la vertu, pendant qu'ils en employent tant d'autres beaucoup plus foibles ?

17. Après cela, * l'Auteur parle de l'origine du nom *de la Gebenne*, qui est en Hebreu גי הנום *ge hinnom*, c'est à dire, *la vallée de Hinnom*, ou גי בן הנום *ge ben hinnom*, *la vallée du fils de Hinnom*. On la nommoit autrement *Thopheth*, & les Juifs Idolatres y avoient sacrifié leurs Enfans à leurs faux Dieux. Cette cruauté avoit fait que l'on avoit pris ce nom, pour marquer le lieu des supplices. Voyez Esaïe XXX. 31. Jerem. VII. 20. L'Auteur rapporte de nouveau quantité de passages des Rabbins, qui enseignent que ceux qui avoient été tout à fait impies étoient jettez dans la *Gebenne* pour toujours,

&

* Pag. 76.

& qui font la description de ses supplices. Il fait encore diverses réflexions là-dessus, qui auroient pû également trouver leur place ailleurs. Il n'oublie pas non plus les descriptions que les Grecs, ont faites du Tartare,

18. * A l'égard de l'Étymologie du nom du *Tartare*, l'Auteur le tire du Chaldéen דרדר *dardar*, qui signifie, *il est tombé* ; parce que les Grecs regardent le Tartare, comme le lieu le plus profond de toute la nature. On a donné une étymologie un peu différente de ce mot sur le vs. 119. de la *Theogonie* d'*Hésiode*, mais dont le sens néanmoins n'est pas fort éloigné. Mais on trouvera ici toutes les preuves, que l'on pourroit souhaiter, touchant l'opinion que les Payens avoient de la profondeur du Tartare. On y traite aussi des dérivez, du mot Tartare & de leurs composez, dont on donne des exemples.

19. Mais † comme il paroît, par les navigations que la Terre est ronde & éclairée tour à tour par le Soleil, on ne trouve en aucune part le lieu du *Tartare*, qui, selon les Poëtes, étoit aussi éloigné pour le moins de la surface de la terre, que cette surface l'est du Ciel ;
on

* Pag. 87. † Pag. 91.

on rejette cette opinion, quoi qu'appuyée en partie par les Rabbins. On croit donc que par *Tαρταρόους*, dont S. Pierre s'est servi, en parlant de ce que Dieu a fait aux Anges rebelles, il faut entendre qu'il les a précipitez dans cet air inferieur, au lieu qu'ils demeu- roient dans le Ciel; & l'on montre que ç'a été en effet la commune opinion que l'air est tout rempli d'Esprits. Mais on ne sauroit montrer que, dans l'usage commun des Grecs, le *Tartare* ait jamais été pris pour l'air. Si quelque Platonicien, ou quelque Interprete allegorique des fables a crû qu'il signifioit cela, rien ne nous oblige de l'en croire; cette maniere de les expliquer étant forcée, & purement arbitraire. Je croirois donc plutôt que S. Pierre a voulu dire que Dieu a en effet précipité les Démons dans l'Enfer. Voyez les Interpretes sur ce passage.

C'EST là ce qui est contenu dans la Dissertation de *Windet*, sans parler de plusieurs petites digressions, par forme de parenthese; par où il paroît que c'étoit un homme, qui avoit infiniment lû, & qui avoit beaucoup de connoissance des belles lettres, & des Langues Orientales. On peut dire qu'il y a ici de

de la matiere pour faire plus d'une Dissertation , si on la dispoſoit méthodiquement ; & des preuves très-fortes, par lesquelles il paroît que les Juifs ont beaucoup plus emprunté des Grecs, que l'on ne croit communément, quoi que l'Auteur ſe ſoit propoſé de prouver le contraire. On pourroit même faire voir , que quelques ſiecles avant le *Tbal-mud*, ils en avoient déjà uſé ainſi. Je ſai que cela eſt oppoſé aux préjugez vulgaires des Peres & de ceux qui les ſuivent ſans examen, qui donnent en ceci tout l'avantage aux Juifs ; mais il ſeroit aisé de faire voir le peu de fondement de ces préjugez. On peut voir un échantillon de cela dans les Lettres VII, VIII, & IX. de *l'Art Critica*. Mais on ne le pourroit faire plus à fonds , que dans une Dissertation Latine , & en citant les Auteurs dans leur propre Langue.

A R-

ARTICLE IX.

DESIDERII ERASMI ROTTERODAMI Opera omnia emendatiora & auctiora, ad optimas editiones, præcipuè quas ipse Erasmus postremò curavit summâ fide exacta, studio & operâ JOANNIS CLERICI, cum ejusdem & aliorum notis; in decem Tomos distincta. Quorum primo, in hac editione, præfixa sunt elogia & Epitaphia Erasmi à viris doctis conscripta, nec conjunctim unquam antea edita. Cum Indicibus totius Operis copiosissimis. Quid porro huic Editioni, præ ceteris, accesserit Præfationes singulorum voluminum docebunt. Lugduni Batavorum, curâ & impensis Petri van der Aa. MDC III.



Ly avoit long-tems que les OEuves d'Erasmè ne se trouvoient plus, que dans les meilleures Bibliothèques, lors que le Libraire, qui a entrepris de les publier, me vint voir, pour me demander quelques avis sur son dessein. Je ne manquai pas de le louer, & d'en-
cou-

courager l'Entrepreneur , autant qu'il me fut possible. Je lui promis même d'y ajouter quelques remarques , & de faire tout ce que je pourrois , pour rendre la nouvelle Edition plus recommandable. Il s'est passé quelques années , avant que j'y pusse faire ce que je souhaitois , ou parce que j'étois occupé à d'autres travaux , que je ne pouvois pas abandonner , ou en attendant quelques secours , que l'on avoit promis au Libraire ; mais enfin voici trois volumés de ce grand Ouvrage , qui seront suivis incessamment des autres , dont quelques-uns sont sous la presse. Je dirai en un mot que le bruit que Mr. Bayle dit , qui couroit en 1699. que Mr. Gronovius dirigerait cette Edition , étoit très-mal fondé , puis que j'avois déjà entre les mains l'exemplaire sur lequel cette Edition a été faite. Aussi l'a-t-il corrigé dans l'Errata du 2. Tome de son Dictionnaire.

Je croi qu'il n'est pas nécessaire que je fasse ici le Panegyrique d'*Erasme* & de ses Ouvrages ; je l'ai déjà fait dans la Préface générale , que l'on voit au devant du premier Tome. S'il eut une infinité d'adversaires en son tems , parmi les Catholiques & les Protestans ; soit à cause de l'envie , qui est insépa-

ra-

rable de la vertu & de l'érudition ; soit à cause des controverses de Religion, accompagnées de terribles mouvemens, de persecutions, & de guerres funestes presque par toute l'Europe ; on peut dire que depuis sa mort, tout ce qu'il y a eu de personnes raisonnables & éclairées dans les deux partis l'ont également loué, & l'estiment encore aujourd'hui plus que jamais. Son érudition, qui étoit l'objet de l'envie & de la haine de ceux qui n'aimoient pas les sciences, sa moderation dans les controverses, sa liberté à reprendre ce qui lui paroissoit avoir besoin de réformation, & la maniere agreable & pleine de sel, dont il savoit proposer ses pensées, font aujourd'hui l'admiration de toute l'Europe ; & il n'y a point de peuple, qui n'envie à la Hollande l'honneur de l'avoir produit, & qui ne louë la ville de Rotterdam de lui avoir élevé la belle Statue, que l'on y voit. Le Lecteur pourra voir dans la Préface qui n'est pas longue, ce que l'on peut dire de plus avantageux de lui, sans blesser la delicatesse d'aucun des partis, entre lesquels le Christianisme se trouve à présent divisé. Ainsi sans faire d'extrait de cette Préface, je dirai seulement ici quelque chose de ces trois premiers Tomes,

mes,

mes , pour en instruire ceux qui ne les auront pas encore vûs , & pour leur faire comprendre , qu'ils ne sauroient mieux employer leur argent , qu'à les acheter.

I. ON a eu soin en général de relire la copie de l'Édition de *Froben* en MDXL. d'y corriger plusieurs fautes d'impression & d'orthographe, & de mettre en Italique ce qui y devoit être ; au lieu que , selon la coûtume de ce tems là , tout étoit imprimé en Romain.

On a ajouté diverses petites notes, non pour expliquer *Erasme*, qui n'en a pas besoin ; mais pour marquer mieux quelques endroits qui n'étoient pas citez assez exactement , pour confirmer ce qu'il disoit, ou pour indiquer en un mot qu'il s'étoit trompé.

Le Libraire a fait graver , par une bonne main , sur un Original de *Holbein* , fameux peintre du tems d'*Erasme*, une belle estampe de ce grand homme & n'a pas même voulu oublier la Statue de Rotterdam , dont on voit aussi une estampe. Il y a une belle Epigramme de Mr. *Francius* , sous la première.

Le

Le Libraire a crû aussi devoir faire suivre les éloges d'*Erasmus* faits non seulement par plusieurs Princes & grands hommes de son tems , en prose & en vers , mais par d'autres encore dont le nom n'est guere connu & par qui *Erasmus* ne se seroit peut-être pas trop soucié d'être loüé. Mais ces éloges sont au moins courts , & ne peuvent pas fort ennuyer le Lecteur.

On voit après cela la Dédicace de *Beatus Rhenanus* à Charles V. laquelle étoit dans l'Edition de Bâle , & qui contient la vie d'*Erasmus*. Mais comme ce qu'il y en a n'étoit pas assez complet , on y a ajoûté les pieces , que *Paul Merula* & *Pierre Scriverius* avoient autrefois publiées là-dessus , avec les Catalogues , & l'Histoire des Ouvrages d'*Erasmus* , qu'il publia lui-même , & qu'il adressa à *Jean Botsbem* de Constance , & à *Hector Bæotius* , autrement nommé *Boëthius* Ecoffois. On voit encore ici des Epitaphes & des Eloges d'*Erasmus* qui avoient été imprimez à part , & qui n'avoient jamais été joints à ses Oeuvres.

Ainsi ceux , qui se plaisent à lire les loüanges de ce grand homme , en trouveront ici autant qu'ils voudront en prose & en vers.

En-

Ensuite après avoir passé par ce vestibule, s'il faut parler ainsi, tout rempli de monumens, & d'inscriptions à sa loüange, on vient à *Erasme* lui-même, c'est à dire, au premier Tome de ces Oeuvres, qui contient, son ouvrage de *Copia Verborum & rerum*, ou de la maniere de diversifier le même sujet en plusieurs manieres : 2. la Grammaire Greque de *Theodore Gaza* traduite en Latin : 3. le livre de *Guillaume Lilius*, Régent dans le College de S. Paul à Londres, de la construction des parties de l'Oraison, corrigé par *Erasme*, à la priere de *Jean Colet*, Doyen de S. Paul : 4. Divers Dialogues & Traitez de *Lucien* traduit du Grec : 5. le livre d'*Erasme* touchant la maniere d'écrire les Lettres : 6. une harangue de la maniere d'élever bien les enfans, & cela depuis leur naissance : 7. un livre de la maniere d'étudier : 8. une déclama-tion à la loüange de la Médecine : 9. trois petites déclamations de *Libanius* traduites en Latin, avec quelque peu de notes, que l'on a ajoutées en cette édition, par où l'on voit qu'*Erasme* a mal traduit divers endroits de ces déclamations, quoi qu'il eût alors près de quarante ans, les ayant publiées en 1503 : 10. un recueil de similitu-

Tome I.

R

des

des sur divers sujets : 11. les *Colloques*, sur lesquels l'on a fait un choix des notes qui étoient dans l'Édition de Leide, dont on a pourtant effacé la plûpart, qui étoient ou pueriles, ou inutiles; en y en ajoutant quelques autres par-ci par-là, comme on l'a crû nécessaire : 12. un dialogue intitulé combat de Thalie & de la Barbarie, qui avoit été ômis dans la plûpart des éditions, & même dans celle de Bâle en M D X L. mais qu'*Erasme* a reconnu néanmoins pour son Ouvrage. Il est suivi des Apologies, qu'*Erasme* avoit faites pour les Colloques : 13. le dialogue de la véritable prononciation des Langues Greque & Latine, au devant duquel on a mis un passage remarquable de *Gerard Jean Vossius* : 14. le dialogue intitulé *Ciceronianus*, où *Erasme* se moque de ceux qui n'osoient pas employer un mot, ni une expression, qu'on ne trouvât dans *Ciceron* : 15. un petit livre de la civilité des mœurs des Enfans : 16. une version de trois Livres de *Galien*, où il exhorte à l'étude des belles lettres : 17. un abrégé des Elegances de *Laurent Valla* : 18. une version en vers de l'Hecube & de l'Iphigenie d'*Euripide* : 19. le poëme d'*Ovide*, intitulé *le Noyer*, avec un grand commentaire d'*Erasme* : 20. quel-

20. quelques Poësies & Epigrammes du même Auteur.

Quoi que tous ces Ouvrages ne soient pas de la même force & de la même utilité ; on y reconnoit pourtant par tout le génie de l'Auteur, qui répand souvent du sel, où l'on ne croiroit pas en trouver & qui se fait lire avec plaisir.

Dans son traité de la maniere d'écrire les Lettres Ch. IX. après avoir dit que les sciences commençoient à fleurir par tout, il ajoûte qu'un tems viendroit bien-tôt, auquel la Jeunesse n'auroit pas besoin de ses avertissemens, ni de ses instructions. *Nisi me fallit animi presagium, brevi veniet ætas, quæ nec his monitis erit opus, nec moris præceptionibus juvenis egebit.* Il a été Prophete, mais si l'on a aujourd'hui infiniment plus de méthode & de livres pour étudier, & s'il y a eu depuis des gens plus habiles que lui, dans la connoissance des Langues & des Antiquitez ; il ne s'est guere trouvé de gens qui aient égalé son application à l'étude, son esprit, & sa maniere fine & sincere de dire la verité. Si ses traductions du Grec ne sont pas si exactes, ni si bonnes, que d'autres que l'on a faites depuis ; il en faut attribuer la faute au tems auquel il vivoit, où il n'y avoit encore aucuns

bons Dictionnaires, ni bonnes éditions d'Auteurs Grecs ; ce qui ne sert pas peu à éviter les fautes, qu'il peut avoir commises. Il est surprenant comment un homme, qui avoit autant d'esprit que lui, pouvoit s'attacher à des ouvrages aussi ferviles que ceux-là. Mais il avoit reçu du ciel autant de patience, que de finesse & de pénétration. Si l'on rencontre quelque chose à reprendre, dans les grands travaux, on y trouve encore plus de sujet de les admirer ; non seulement si l'on pense au tems, où ils ont été faits, mais encore si l'on considère que l'Auteur étoit né pauvre, & n'a jamais eu aucun emploi public, ni aucun bénéfice, qui pût lui fournir de quoi faire la dépense nécessaire. Il n'a vécu proprement, que des libéralitez, qu'on lui faisoit ; & qui n'étant pas réglées, le laissoient souvent dans le besoin. Il a passé une grande partie de sa vie en voyages, & il devoit nécessairement emprunter une grande partie des livres qu'il lisoit, excepté peut-être à la fin de sa vie, qu'il étoit en Alsace, ou en Suisse, où il avoit ramassé ce qu'il avoit de livres. Avec tout cela, on ne sauroit nommer aucun Bénéficiaire de son tems, qui ait autant étudié & travaillé que lui, & qui ait rendu
d'aussi

d'aussi bons services au Public. C'est ainsi que ceux qui ont les moyens d'employer leur esprit & leur tems à quelque chose d'utile, ne le font point; & que ceux, qui sont destituez de ces moyens, le font. C'est un mal dont on s'est toujours plaint, & qui n'est pas prêt à finir. Mais ceux, de qui la distribution de ces Bénéfices dépend, ne se laveront jamais du foin qu'ils ont de ne les donner qu'à des fainéants.

II. LE second Tome d'*Erasme* contient les *Adages*, ou Proverbes, qui ont été imprimez tant de fois, & qui font voir que l'Auteur étoit un homme d'une prodigieuse Lecture. Car il falloit avoir presque tout lû, pour faire ce recueil. Il est vrai aussi qu'*Erasme* ne le publia pas tout entier d'abord, mais seulement à diverses reprises. On a ajouté à cette Edition, une Dédicace de l'Auteur, qui avoit été mise dans l'édition de cet Ouvrage faite à Stratsbourg en MDXVII. mais que l'on ne voyoit pas dans les Editions suivantes, je ne sai pourquoi. Cette dédicace est datée de Paris, & elle étoit apparemment dans la première Edition de MD. qui parut en cette ville. Elle est adressée à *Guillaume Montjoie*, dont *Erasme*

R 3

avoit

avoit été précepteur, & il y a encore une autre Préface au même & deux à son fils *Charles Montjoie*.

Comme on ne donne ici, que les Oeuvres du seul *Erasme*, ou n'a pas joint les autres collections de Proverbes, que d'autres ont faites depuis; & que l'on y a mêlées* dans les Editions d'Allemagne, sans avoir aucun égard à l'ordre qu'*Erasme* avoit gardé. Mais on a mis ici, au dessous des pages, les remarques d'*Henri Etienne*, qui étoient à la fin de son Edition, & de celles dont on vient de parler. Il s'en faut de beaucoup qu'*Henri Etienne* n'eût l'esprit & la pénétration d'*Erasme*, ou même autant de lecture & de connoissances que lui; mais il est certain qu'il savoit mieux la langue Grecque, soit par l'application qu'il y avoit apportée, soit parce qu'il avoit beaucoup plus d'aides, pour réussir en cette étude. Ainsi il n'a pas laissé de remarquer bien des fautes qu'*Erasme*, quoi que plus habile homme que lui, avoit commises, en traduisant les Auteurs Grecs qu'il cite. On a aussi tiré des corrections de *Paul Leopard*, qui étoit un très-savant homme
du

* Comme dans celle des héritiers de *Vechel*, en 1599.

du XVI. siecle, & l'on y a ajoûté diverses petites remarques, qui n'avoient jamais paru ; où l'on a souvent cité plus exactement & sur de meilleures Editions les passages des Anciens qu'*Erasmus* avoit rapportez, & quelquefois autrement expliqué les proverbes que lui, ou renvoyé à des Auteurs qui les ont autrement éclaircis. Sous les notes d'*Henri Etienne* on a fait mettre son nom ; mais sous les autres il n'y en a point. C'est à quoi on les pourra distinguer.

Pour donner quelques exemples des nouvelles notes, dès la premiere page, on témoigne, en un mot, qu'on n'est pas du sentiment d'*Erasmus*, touchant la définition du proverbe : *parœmia*, dit-il, *est celebre dictum, scitâ quapiam novitate insignis : c'est une parole fameuse & remarquable, par quelque agreable nouveauté.* On soutient premierement que le proverbe proprement dit est *une sentence morale courte, & qui marque autre chose que ce que les paroles semblent d'abord signifier ; c'est à dire, qu'elle doit être exprimée d'une maniere figurée.* C'est en quoi le proverbe se distingue de la *sentence* en général, qui peut être exprimée en termes simples. Telles sont une infinité de sentences,

qu'on trouve dans les Poëtes, dans les Philosophes & dans les Orateurs, lesquelles on ne peut pas nommer *proverbes*. On ne pourroit pas bien nommer *proverbes* toutes les *sentences* de *Publius Syrus*, comme celles-ci : *malum consilium est quod mutari non potest* ; tout dessein, qu'on ne peut pas changer, est mauvais. *Ad pœnitendum properat citò qui judicat* ; celui qui juge promptement se hâte de se repentir, &c. On ne pourroit pas non plus appeller *proverbes* les maximes de Mr. de la Roche-foucault. Mais voici des proverbes ; *Turdus sibi malum cacat* ; d'un homme qui donne lui-même le moyen de le perdre ; *manus manum fricat*, une main lave l'autre, &c. Ce sont là des expressions figurées, qui ne sont proverbes que parce qu'elles sont figurées ; car si on les prenoit en un sens propre, elles ne le seroient plus. Outre les *proverbes*, il y a des façons de parler *proverbiales*, où l'on ne rapporte pas directement toute la sentence ; mais où l'on fait allusion à un proverbe, dont on met quelques mots obliquement. Par exemple, *irritare crabrones*, ou si l'on veut, *veiller le chat qui dort* sont des expressions *proverbiales*, qui ne contiennent pas une sentence

mo-

morale , à moins qu'on ne dise : *non sunt irritandi crabrones, & il ne faut pas reveiller le chat qui dort.* Erasme a confondu tout cela, & met une infinité de sentences morales, exprimées en des mots propres parmi les proverbes. J'avouë que l'on trouve des passages des Anciens, où ces deux choses sont confondues, à cause de leur ressemblance; mais ce sont des improprietez, qu'il ne faut pas prendre pour principes, quand il s'agit de donner une définition reguliere du *proverbe*. On pourroit appuyer cela par l'Étymologie des mots *parœmia*, & *proverbium*; mais c'est une matiere à traiter plutôt en Latin, qu'en François.

Sur la colonne 4. on avertit qu'*Erasme* dit *Nicolaus Stobæus*, au lieu de *Joannes*, comme il est nommé dans *Suidas*, & dans les éditions, que l'on en a vuës.

Entre les proverbes, *Erasme* a mis les Symboles de *Pythagore*, Chil. I. Prov. 2. & l'on a remarqué sur la col. 19. qu'en parlant de la défense de manger des fèves, il a mal traduit *ἀγρίατον*, *expers geniturae*, au lieu que ce mot signifie *sans noeuds*.

Sur la col. 40. où *Erasme*, après avoir cité *Hesiodé*, qui dit qu'un méchant

chant voisin est un grand mal, en rapporte quelques exemples tirez d'un Scholiaste de ce Poëte & met entre autres *les Carthaginois & les Byontins*. C'est une édition fautive de *Proclus*, qui l'a trompé. Il faut lire *les Calcedoniens & les Byzantins* : en Grec Καλκεδόνιοι καὶ Βυζάντιοι, & non Καρχηδόνιοι, comme il y a dans nos Editions; car ils s'agit de guerres faites dans le Bosfore de Thrace. *D'autres avoient déjà remarqué cette faute dans *Proclus*.

Il y a encore une semblable faute à la colonne 44. où *Erasme* a lû dans un Scholiaste *ἐπέζεις*, qui n'est pas un mot Grec, pour *ἐπίζεις*, *contendans*.

Colonne 64. il dit que *Prodicus* étoit de *Chios* pour dire de *Ceos*. Il a commis la même faute sur le Proverbe LXIX. de la même Centurie. *Ceos* est à l'entrée du golfe Saronique, & *Chios* n'est pas loin des côtes de l'Asie, & vis-à-vis de *Clazomenes*.

Ceux qui se donneront la peine de feuilleter ce Tome d'*Erasme* verront si les petites notes, que l'on y a ajoutées, sont utiles, ou non; sans qu'il soit

* Voyez pag. 83. de l'Edit. de Dan. Heinsius in 40.

soit besoin que l'on s'y arrête davantage. Il n'auroit pas été difficile de s'étendre , si l'on avoit voulu faire un Commentaire sur *Erasme*. On auroit donné le troisiéme Tome de ses œuvres, avec celui-ci, si l'on n'avoit pas espéré de recouvrer quelques Lettres de ce grand homme , qui n'ont point été imprimées.

Il en est en effet tombé quelques unes entre nos mains, & nous aurons soin de les mettre avec les autres, selon l'ordre Chronologique ; qui n'a point été observé dans les autres Editions, ce qui rend la lecture de ces Epîtres ennuyeuse. On y inserera aussi diverses Lettres, que de grands hommes de ce tems-là écrivirent à *Erasme*, ou les premiers, ou pour lui répondre. Cette seule réparation rendra cette Edition, beaucoup préférable à l'autre; car l'un des plus agreables volumes d'*Erasme* est celui de ses Lettres; qui cependant perdent la moitié de leurs agrémens, par la confusion où elles sont.

III. UNE grande partie des Traitez du quatriéme Tome sont des versions de quelques livres de *Plutarque*. Après quoi il y a un recueil d'Apoph-

thegmes , tiré du même Auteur & de plusieurs autres. Il y a encore ici diverses critiques de *Paul Leopard*, qui a fait voir qu'*Erasme* a gâté plusieurs bons mots, faute de les entendre.

Après cela vient la *loüange de la Folie*, avec les notes de *Gerard Listrin* & les figures de *Holbein*, tirées de l'Édition de Bâle en 1675. que M. *Patin* donna au Public. Il y joignit une Preface & la vie de *Holbein*, que l'on trouvera ici, avec son estampe.

On trouve ensuite les Panegyriques, en prose & en vers, qu'*Erasme* présenta à *Philippe Duc de Bourgogne*, lors qu'il fut revenu d'Espagne ; l'instruction d'un Prince Chrétien adressée à son fils *Charles V* ; une traduction d'une harangue d'*Isocrate*, de la maniere de gouverner un royaume ; une déclamation où il console un pere sur la mort de son fils ; une réponse d'un Evêque à ceux qui l'étoient venus féliciter ; la plainte de la Paix, qu'il introduit parlant contre la guerre ; une traduction du Hieron de *Xenophon* ; une priere pour la paix de l'Eglise ; son Traité de la Langue ; & enfin un Poëme sur la vieillesse adressé à *Guillaume Cop*.

La

La louïange de la Folie & le Traité de la Langue sont les deux ouvrages les plus confiderables, qui soient ici. Comme dans le premier il introduit la Folie se moquant de toutes les professions, & parlant hardiment de tout : dans le second il nous apprend comment nous devons nous servir de nôtre Langue, & les différentes manieres dont on en abuse ordinairement. L'un & l'autre de ces Traitez est plein de sel & de censures ingenieuses des vices de son tems, & sur tout de ceux des Moines ; qui ne l'épargnoient pas non plus, dans leurs prédications & dans leurs livres.

La différence, qu'il y avoit entre eux, c'est qu'*Erasme* ne nommoit personne & n'attaquoit les vices qu'en général, à dessein de les corriger : au lieu que les Moines déchiroient sa personne & le vouloient faire passer pour un libertin & pour un athée, afin de le perdre. Ces gens-là ne veulent pas qu'on les avertisse publiquement de leurs défauts, quoi qu'on ne diffame aucun d'entre eux en particulier ; mais ils veulent encore moins s'en corriger. *Erasme* n'avança rien à leur égard, & tout ce que le grand changement, qui arriva de son tems dans la Religion,

a produit ; c'est que dans les lieux où il y a eu des gens , qui ne respectoient pas les Moines , ils ont caché un peu mieux leurs fautes les plus grossieres. Mais dans les lieux , où il n'y a point eu de contredifans , comme en Italie & en Espagne , *Erasme* , s'il revenoit au monde , les trouveroit encore , comme il les a laissez.

A R T I.

ARTICLE X.

APPENDIX AUGUSTINIANA, *in qua sunt* S. PROSPERI *Carmen de Ingratis, cum notis Lovaniensis Theologi,* JOANNIS GARNERII S. J. P. *Dissertationes pertinentes ad Historiam Pelagianismi,* PELAGII BRITANNI *Commentarii in Epistolas S. Pauli, ac denique* DES. ERASMI, JOAN. LUD. VIVIS, JACOBI SIRMONDI, HENR. NORISII, JOANNIS PHEREPONI *& aliorum Prefationes, Censura, Nota & Animadversiones in omnia S. AUGUSTINI Opera. Tomus XII. Qui huic Editioni peculiaris, undecim prioribus ex sola Editione Parisiensi sine mutatione, expressis. Amstelodami apud Pet. Mortier. M DCCIII. in fol. pagg. 622.*



PRES avoir donné fidelement au Public le *S. Augustin* des Bénédictins de Paris, le Libraire, qui a executé ce grand dessein a crû devoir y joindre quel-

quelque chose qui rendît son édition plus recommandable, & qu'il pût même vendre à ceux qui avoient déjà l'édition de Paris. C'est ce qui est contenu dans ce Volume, qu'il a fait imprimer non seulement de la même grandeur, que son Edition, mais encore en grand papier, pour le joindre à la précédente: comme plusieurs personnes l'ont déjà fait.

1. On voit ici le Poëme de *S. Prosper* des Ingrats, avec des notes marginales & un Commentaire sous le texte, par *Martin Steyaert*, Professeur en Théologie à Louvain, & mort au mois d'Avril * en MDCCCI. avant que ce volume fût sous la presse. Ce Théologien avoit été auparavant dans le parti Janseniste, mais il se rangea en suite du côté des Jésuites & ne perdit rien à ce changement, comme il paroît par son Eloge. Pour *Prosper*, on fait que Mrs. de Port-royal l'ont traduit en François, en vers, & en prose, & l'Auteur des notes cite souvent ces versions.

2. En

* Voyez son Eloge dans les *Memoires de Trevoux* Juillet & Août 1701. p. 117. de l'Ed. d'Amsterdam.

2. Ensuite on a mis l'appendix de la premiere partie des Oeuvres de *Marius Mercator* du P. *Garnier*, qui a fait en sept Differtations toute l'histoire du Pelagianisme. Mais auparavant on voit une confession de Foi d'un *Rufin* de Palestine, & disciple de S. *Jerome*, different de celui d'Aquilée, & dont le P. *Garnier* parle encore dans la suite. La premiere des Differtations traite des Auteurs, & des principaux défenseurs de l'Herésie Pelagienne; la seconde des Conciles tenus contre les Pelagiens; la troisiéme des Constitutions des Empereurs contre eux; la quatriéme des sousscriptions, que l'on exigea des Ecclesiastiques contre les Pelagiens; la cinquiéme des Confessions de Foi des principaux Pelagiens; la sixiéme des Ecrits que les Orthodoxes firent contre eux, avant la mort de S. *Augustin*; la septiéme de l'origine & de l'accroissement de l'héresie Pelagienne. Il suffit d'indiquer la matiere en général à ceux qui ne les ont pas lues, & qui y trouveront quantité de choses nouvelles, sur tout touchant l'origine du Pelagianisme, les Auteurs Pelagiens & leurs Ecrits, la maniere dont ils furent condamnez, par plus de vint-quatre Synodes, & les Edits, que S. *Augustin*
&

& ses amis obtinrent contre eux. Ceux qui liront attentivement toutes ces Dissertations verront que , dans ces controverses, l'on ne se mit guere en peine de savoir exactement quel étoit l'état de la question entre *Peloge* & ses adversaires, ni de prouver, par des passages décisifs , chaque proposition ; mais que l'on se querelloit sans s'entendre, & sans être assuré de part , ni d'autre , que l'Écriture Sainte avoit le sens qu'on lui donnoit. Au lieu de délibérer long-tems & d'examiner tout, avec maturité , puis qu'il s'agissoit de questions difficiles, & de voir si la décision en étoit nécessaire à la foi , ou non ; on se hâta le plus qu'on put de décider, & cela plus d'une fois, & de faire encore intervenir l'autorité des Empereurs , afin qu'il n'y eût plus de retour. Tout le plaisir de bien des gens d'Eglise, en ce tems-là, consistoit à se donner de grands mouvemens , pour trouver des hérésies même où il n'y en avoit point , & pour les condamner ; sans quoi il leur sembloit que leur autorité s'anéantissoit & qu'ils alloient tomber dans l'oubli. Mais quand on assembloit Conciles sur Conciles, qu'on écrivoit des Lettres circulaires, qu'on prononçoit des Anathemes & qu'on

qu'on faisoit bien du bruit pour peu de chose, on croyoit triomfer. Sans les disputes des Pelagiens & des Donatistes, on n'auroit pas oui parler des Eglises d'Afrique. C'est une Comedie, ou plutôt une Tragedie, qu'on a vû jouer sur le Théâtre du Christianisme, depuis que ceux, qui devoient servir aux autres d'exemple de douceur & de moderation, ont senti qu'ils pouvoient abuser impunément de leur autorité.

3. Après les Dissertations du P. Garnier, il y a dans ce volume les Epîtres de S Paul, avec les Commentaires de Pelage, que l'on attribuoit communément à S Jérôme, & qui avoient été imprimez à la fin de ses Oeuvres. Ces Commentaires sont-assurément de Pelage, comme le P. Garnier l'a fait voir; & quoi qu'ils aient été retouchez, & tronquez, comme le même l'a montré, ils ne laissent pas de porter encore des marques, qui font connoître qui a été leur veritable Auteur. On pourra trouver ces endroits par le moyen de quelques petites notes, que l'on a ajoutées au dessous des pages, & où l'on a indiqué les plus formels. Celui qui a eu soin de cette Edition, n'ayant pas eu

eu de MSS. s'est contenté de comparer avec soin l'Édition de Bâle de *Froben* & celle de Lion de *Gryphius*, & de corriger les fautes d'impression. Il seroit à souhaiter qu'on eût eu l'ancienne version Latine, sur laquelle *Pelage* avoit travaillé, & non la révision de *S. Jérôme*, à laquelle les Copistes & les Correcteurs ont accommodé mal à propos ses remarques. Il seroit surprenant qu'on n'eût pas reconnu que ces Commentaires sont de *Pelage*; si l'on n'avoit pas mêlé ses ouvrages avec ceux de *S. Augustin*, & si on n'avoit pas attribué à ce dernier les sentimens du premier, tant la posterité entendoit bien leurs controverses!

4. Les Commentaires de *Pelage* sont suivis des Préfaces & des remarques sur les Oeuvres de *S. Augustin*.
 I. Il y a d'abord la préface générale d'*Erasme*, celle de l'Édition de Louvain, & celle qu'*Erasme* a fait en particulier sur les Retractions, après quoi viennent les notes de *Jean Pheroponus* sur les Traitez du premier Tome, & qui sont mêlées de réflexions critiques & théologiques, aussi bien que de Grammaire, quoi qu'elles soient
 soient

soient fort courtes, au moins pour la plûpart. Cet Auteur a crû pouvoir parler de S. *Augustin*, comme d'un autre homme qui n'est point inspiré, & le contredire, lors qu'il juge qu'il se trompe. Il n'est pas de ceux, qui croient les Peres exempts de l'observation des regles de la Critique & de la Logique, & que l'on doit approuver, dans leurs Ecrits, des raisonnemens qui ne sont point concluans, & des explications de l'Écriture, qui sont opposées aux regles les plus assurées de la bonne Critique. Ce qu'on ne trouveroit pas bon, dans un Moderne, ne lui paroît pas meilleur dans un Ancien. Il en est de même des regles de la Morale de l'Évangile, que le titre flatteur de *saint* ne donne pas droit de violer à ceux à qui on l'a donné. Ces gens-là ne sont pas moins censurables, que les Ecclesiastiques d'aujourd'hui; quand ils suivent leurs passions, plutôt que l'Évangile.

Personne ne peut disconvenir raisonnablement de ces principes, & les Lecteurs verront dans le livre même les applications qu'il en fait dans les cas particuliers. Comme l'on n'a plus que peu de pages, pour achever ce volume, on ne peut pas en donner des exem-

exemples. Ce n'est pas au reste qu'il ne louë *S. Augustin*, quand il croit qu'il a raison, & qu'il n'approuve avec plaisir les bonnes maximes, qui se trouvent en divers endroits de ses Ouvrages. Mais comme *S. Augustin* ne savoit ni Grec, ni Hebreu & qu'il n'avoit étudié l'Écriture que dans une mauvaise version Latine; *Phereporns*, qui a fait le fort de ses études des Originiaux, ne peut guere parler avec estime de ses explications particulieres. Il ne fait pas grand cas non plus de la maniere de déclamer de ce tems-là, & des raisonnemens populaires, qui pouvoient paroître bons aux Numides & aux autres Africains qui étoient des peuples très-ignorans, & très-corrompus. Tous les airs de dévotion, que l'on trouve dans l'Antiquité, n'empêchent pas l'Auteur de condamner & les fraudes pieuses, dont elle s'est servie sans nécessité, & les persecutions qu'elle a faites à ceux qui se sont trouvez les plus foibles, contre les commandemens exprès de *Jesús-Christ* & de ses Apôtres. On doit juger des gens non seulement par leurs paroles, mais encore plus par leurs actions, qui ne sont pas toujours conformes à ce qu'ils disent.

II. Sur

II. Sur les Epîtres de *S. Augustin*, il y a de toutes sortes de remarques; mais on réfute sur tout *S. Augustin*, sur ce qu'il dit de l'inspiration des *LXX. Interpretes*, contre *S. Jérôme*; de la persécution des Hérétiques, à l'occasion des Donatistes; & enfin des dogmes des Pelagiens, que l'on croit n'avoir été ni bien entendus, ni bien réfutez. Il y a parmi ces notes deux belles Lettres du Cardinal de *Noris* contre le *P. Garnier*, dont ce savant Cardinal relève plusieurs fautes touchant la Géographie Ecclesiastique de l'Afrique.

III. Le troisiéme Tome de *S. Augustin*, contenant des Traitez généraux touchant la maniere d'expliquer l'Ecriture, & des Explications de quelques uns de ses livres; *Phereponus* a eu occasion de faire voir en peu de mots que *S. Augustin* n'étoit guere propre à expliquer publiquement l'Ecriture Sainte. Si l'on voyoit aujourd'hui quelcun, qui n'entendrait que le François, faire le grand Docteur sur la Bible, parce qu'il pourroit lire la version de Geneve, & déclamer avec facilité sur toutes sortes de passages; il est certain qu'on se moquerait de lui. Mais *S.*
An-

Augustin n'avoit rien de semblable à craindre en Numidie , ni en Afrique, où peu de gens entendoient le Grec & personne l'Hebreu. Les Ecclesiastiques de ce siecle-là, dans les autres Provinces de l'Empire Romain , n'étoient guere plus habiles ; ce qui fit que tout ce qu'il faisoit fut reçu avec grand applaudissement. Les siecles suivans furent encore moins éclairez, si bien que sa réputation est venue jusqu'à nous, de main en main , au travers de ces siecles barbares , jusqu'à ce que l'on ait eu plus de lumiere. Depuis si on a continué à en parler avec de grands éloges, c'est en partie par coûtume & en partie par intérêt de parti ; parce qu'on l'a trouvé favorable , à de certains dogmes , dont on s'est laissé prévenir.

IV. Le quatrième Tome, où il y a les Sermons sur les Pseaumes , peut, selon l'Auteur nous servir à savoir les sentimens de *S. Augustin*, & ce qu'il dit en passant des dogmes, des coûtumes & de l'histoire de son tems, mais non pas à entendre David. On peut encore en tirer des sentences & des réflexions morales, qu'il y a par-ci par-là. Mais dans le fonds, c'est un país, comme di-

difoit fort bien *Moise Amyraut* autrefois Professeur à Saumur , où il faut faire quarante ou cinquante lieues, avant que de trouver un château.

V. Il en est de même du cinquième Tome , où il y a ses divers Sermons, avec les notes du *P. Sirmond* & celles de *Phereponus*. Ce dernier a trouvé moyen de faire une Comedie en cinq Actes, & où l'on garderoit, si l'on vouloit, l'unité du sujet, du tems, & du lieu, de la narration de certains miracles faits à Hippone , desquels *S. Augustin* parle dans son Sermon CCCXXII, & dans les suivans. On pourra voir par-là, ce qu'on doit penser des miracles du IV. Siecle & des suivans.

VI. Le Tome suivant contient divers Traitez Theologiques, sur lesquels on a fait des remarques de la même nature. On verra, sur le Traité des diverses questions à *Simplicien*, l'occasion à laquelle *S. Augustin* cessa d'être Demi-Pelagien; car il l'avoit été Prêtre & au commencement de son Episcopat, sans que personne y trouvât à redire; mais à l'occasion d'un passage mal-entendu, il trouva la verité, comme l'on dit, qu'il soutint ensuite contre les Pelagiens.

Tome. I.

S

On

On verra encore sur le Ch. XXX. du livre à *Laurent*, que quand il ne disputoit pas contre les Héretiques, il nioit tout ouvertement *la liberté*; quoi qu'il n'osât pas rejeter ce mot, dans la dispute de peur de paroître contredire tout le genre humain, & de donner de l'avantage à ses adversaires.

- VII. Les remarques sur la *Cité de Dieu* commencent par les préfaces de *J. Louis Vivès*, qui méritent d'être conservées. Le Libraire n'a pas voulu rimprimer ses notes, parce qu'il les croyoit trop communes, pour engrosfir ce volume. Il n'y a donc que celles de *Pbereponus*, qui sont assez longues, parce que c'est ici le chef d'œuvre de *S. Augustin*.

- VIII. Le Tome VIII. est tout de Traitez de Theologie, contre les Héretiques. On approuve ici diverses réflexions, que *S. Augustin* a faites, dans ses livres contre *Fausle Manichéen*, touchant la verité des livres du Nouveau Testament. Sur les livres de la *Trinité*, on remarque que *S. Augustin* a suivi, comme les autres Peres, la doctrine de ce tems-là, qui établissoit une *unité spécifique* entre le Pere, le Fils & le S. Esprit,

S. Esprit , & une *distinction* d'essence *numerique* ; en sorte qu'à proprement parler, ils croyoient trois essences parfaitement égales, & étroitement unies de volonte.

A l'occasion de cela, je dirai que j'ai lû avec surprise le titre d'un nouveau Livre de Mr. l'Abbé *Faydit*, dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, au mois de Décembre 1702. *Apologie du Systeme des SS. Peres, sur la Trinité, contre les Tropolâtres & les Sociniens, ou les deux nouvelles hérésies d'Etienne Nye & Jean le Clerc Protestans, réfutées dans la réponse de l'Abbé Faydit, au livre du R. P. Hugo, &c.* Je n'ai vu ni la Réponse au P. *Hugo*, ni cette Apologie; mais le titre me fait comprendre que l'Auteur tâche de passer pour Orthodoxe, dans son Egli'e, en disant des injures à des gens qu'il ne connoît pas. Il doit savoir que je n'ai aucune hérésie, ni ancienne, ni nouvelle là-dessus; car je n'approuve point le Tritheïsme des Peres, ni ceux qui veulent savoir plus que l'Écriture Sainte ne nous a révélé du Mystere de la S. Trinité & définir la manière, dont se font des choses qui sont au-dessus de toutes nos lumières. Si je croi que ceux qui ont crû trois Essen-

S 2

ces,

ces, dans la Divinité, se sont trompez, je le croi avec toutes les Societez Chrétiennes d'aujourd'hui, & avec les Apôtres & leurs Disciples, qui n'ont jamais cru qu'une essence unique en nombre. Si l'on dit que les Peres n'ont pas été Tritheïtes, au sens auquel je l'ai dit, on n'a qu'à lire le *P. Petau, Etienne de Comrcelles, Rodolf Cadworth*, & la vie de *S. Gregoire de Naziance*, qui est au **XIX.** Tome de la Bibliotheque Universelle, & l'on verra que c'est un fait, dont on ne peut pas douter, après avoir examiné les preuves.

Mais je vois que l'on mande à *Mr. Bernard*, quel'Auteur prétend que j'ai cité son livre de *l'alteration des dogmes*, &c. S'il l'a dit, c'est un mensonge, car je n'ai jamais vû ce livre, ni n'en ai oui parler; avant que d'en avoir lu le titre, dans la *République des Lettres*. Je n'ai vû de lui, que son livre intitulé, *Eclaircissemens sur la doctrine & sur l'histoire Ecclesiastique des deux premiers siecles*; qu'il m'envoya par la poste, en me priant de lui envoyer, par la même voye, mes remarques sur le commencement de *S. Jean*.

Je le fis, & j'ai encore sa Lettre & la mienne, que je pourrai publier, si cela est nécessaire. Depuis je n'ai rien écrit,

écrit, où j'aye parlé de ce dernier livre, non plus que de l'autre. Ainsi je ne comprends pas plus comment-il peut m'avoir accusé de l'avoir cité, que comment-il m'accuse d'hérésie. S'il est toujours de l'opinion qu'il met, dans le Ch VI. de ses Eclaircissemens, fort au dessus de celle des Scholastiques, qui est celle de toute la Chrétienté d'aujourd'hui, & qu'il croye que l'on puisse dire *que l'Essence engendre l'Essence*, contre les sentimens universellement reçus, c'est à lui à penser à ce défendre d'Hérésie.

Pour cela, il fera bien de ne pas attaquer ceux qui ne lui disent mot. Cette humeur querelleuse ne lui a pas réussi en France, & il devoit s'en corriger.

IX. Pour revenir à *S. Augustin*, sur le Tome IX. qui est tout contre les Donatistes, on s'est contenté de réfuter ce qu'il dit de la persécution, qu'il défend comme permise, dans son I. Livre contre la Lettre de Parmenien, & l'on fait diverses remarques sur ce qu'il dit de l'autorité des Conciles dans son II. Livre du Baptême.

X. L'Auteur s'arrête encore moins au Tome X. qui est tout contre les

Pelagiens. Il infere dans ses notes une Lettre du Cardinal de *Norn*, sur la dédicace du Livre de *S. Augustin*, de la Grace de Jesus-Christ, où ce Pere appelle une femme nommée *Albina*, du nom masculin d'*Albinus*, ce qui étoit un usage de ce tems-là. A cette occasion, le Cardinal dit beaucoup de choses remarquables, sur les parens de *Melanie*, & fait voir au P. *Macedo* qu'il n'avoit aucune intelligence de cette sorte de choses. *Pbereponus* a fait quelques remarques sur le livre de la *Correction* & de la *Grace*, qui contiennent en abrégé les principales difficultez, que l'on peut faire contre le Systeme & les réponses de *S. Augustin*. Il s'est ennuyé de traiter au long de choses si connues & si rebattues.

FIN du TOME I.

I N D I-

I N D I C E

DES

A R T I C L E S.

- | | |
|--|-----|
| I. H. DE NORIS <i>Historia Pelagiana.</i> | 13 |
| II. PH. DE LEYDE <i>Tractatus Juridico-Politici.</i> | 40 |
| III. HISTOIRE <i>des Sentimens des Anciens touchant les Atomes &c.</i> | 63 |
| IV. C. PEDONIS ALBINOVANI <i>Elegia III.</i> | 139 |
| V. P. CORNEL. SEVERI <i>Athena.</i> | 201 |
| VI. NEH. GREW <i>Cosmologia Sacra, &c.</i> | 228 |
| VII. <i>Remarques sur les Ouvrages Latins</i> de P. BEMBO. | 314 |
| VIII. <i>Examen du livre de</i> JAQUES WINDET <i>de Vita functionum statu.</i> | 354 |
| IX. DES. ERASMI Opera. | 380 |
| X. APPENDIX AUGUSTINIANA. | 399 |

T A B L E

Des matieres du I. Tome.

| | |
|---|----------|
| A. | |
| A bles leurs vessies comment tournées, | 291 |
| <i>Air</i> , son usage, | 251 |
| <i>Aloisius</i> pour <i>Louis</i> dans <i>Bembe</i> . | 322 |
| Ame , difference entre celles des hommes & celles des bêtes, 96. & <i>suiv.</i> son immortalité & sa préexistence, 99. preuve de cela avant <i>Platon</i> , 100. ce qu'on disoit de la substance de l' <i>Ame</i> , 100, 101. qu'avant <i>Descartes</i> on avoit toujours attribué du sentiment à l' <i>ame</i> des bêtes, 102. que Dieu a pû accorder l'immortalité à l' <i>ame</i> des hommes & non à celle des bêtes, | 115, 116 |
| Ames , dont les corps ne sont pas ensevelis, ne sont pas admises aux Enfers, selon les <i>Grecs</i> , & les <i>Juifs</i> . | 362 |
| <i>Amianthe</i> comment il est naturellement, | 265 |
| <i>Anaxagore</i> , en quoi il differe des autres <i>Atomistes</i> , 79, 95, 110. qu'il a cru un <i>Etre-incorporel</i> . | 83 |
| <i>Anciens</i> , comment on en doit juger. | 405 |
| <i>Anges</i> bons & mauvais, leurs ministres à l'égard des <i>ames</i> humaines. | 370 |
| Animaux , remarques sur leur différentes disposition. | 302, 303 |
| <i>Archelaüs</i> , ses conjectures touchant le mon- | |

des Matieres du I. Tome.

monde, 84. sur la naissance du premier
homme. 86

Aristote, à qui il attribue le sentiment tou-
chant les Atomes. 69. & *suiv.* ce qu'il
dit des substances. 81

Aristote, qu'il n'est pas le premier qui ait
parlé des substances immatérielles. 81,
83. ce qu'il rapporte touchant le senti-
ment des Anciens Philosophes à l'égard
de la production des Etres, 94, 95. son
Systeme, 126. qu'il est à préférer à celui
de *Democrite*, 127. par qui accusé de nier
l'immortalité de l'Ame, 129. comment
on répond à cela, *ibid.* ce qui l'a porté à
croire l'ame sensitive corporelle, 131. ce
qu'il y a de bon dans sa Philosophie, 132,
& *suiv.*

Arnold (Christophe) défaut de ses notes sur
les *Dira* de *Caton*. 147

Asphaltite, sel de ce lac, 267

Asterie sa forme naturelle. 265

Atomistes, ce qu'ils disent des sens, 70, 71.
que ceux qui ont vécu, avant *Democrite*
& *Leucippe*, ont joint à la doctrine des
Atomes la créance d'une Divinité, 83, 84,
87. & *suiv.* leurs principes, 87, 88. con-
clusion qu'ils en tirent, 89, 90. à quoi les
a porté l'Axiome, que rien ne se produit de
rien, 94, 95. & *suiv.* ce qu'ils disoient
touchant l'Ame des hommes & des bê-
tes, 96, & *suiv.* qu'ils ont crû l'Ame im-
mortelle aussi-bien que sa préexistence,
99, 100. leur Systeme par qui demem-
bré. 123, 124

T A B L E

| | |
|---|----------|
| <i>Atrée</i> , sa fable. | 206 |
| <i>S. Augustin</i> , jugement sur son érudition & sur les Oeuvres. | 400 |
| B. | |
| B <i>Arthius</i> (<i>Gaspar</i>) défauts de ses remarques sur plusieurs Auteurs. | 145 |
| <i>Bembe</i> (<i>Pierre</i>) faute qu'il a faite, dans son livre de l'Etna. | 227 |
| <i>Bembe</i> , Edition de ses Oeuvres à Francfort, 314. leur critique par <i>Lipse</i> examinée, 317, & <i>suiv.</i> | |
| <i>Bembe</i> sa louange de <i>Gus. Ubaldo</i> examinée. 339. Critique de les Lettres, 342. défendues contre <i>Scip. Gentil.</i> 345. autres opuscules du même examinez, 348. ses Poësies. 351. comment excusées, | 352 |
| Beneficiers fainéans. | 389 |
| Boyaux ce que c'est, | 281 |
| <i>Brames</i> comment elles sont faites, | 291 |
| <i>Brochets</i> , qu'ils n'ont qu'une vessie, | 290 |
| <i>Brouillard</i> , ce que c'est. | 252 |
| C. | |
| C <i>Abale</i> Chimerique. | 358 |
| <i>Carmen irriguum</i> ce que c'est. | 220 |
| <i>Carthaginois</i> confondus par les Copistes avec les <i>Chalcedoniens.</i> | 394 |
| <i>Caula</i> , averse. | 215 |
| <i>Ceos</i> & <i>Cbios</i> mal confondues. | 394 |
| Cerveau comment disposé, 283. son usage, <i>ibid.</i> 285. difference qu'il y a entre celui des hommes & des bêtes. | 295 |
| <i>Chaleur</i> , comment elle se communique, | 258, 259 |
| <i>Chevaux</i> , comment ils ont les oreilles dis- | po- |

des Matières du I. Tome.

| | |
|--|--------------------|
| po'ées, | 292 |
| Chiens & Chats , leur Trachée-artere comment disposée, | 294 |
| Chios mal confondu avec Coos | 394 |
| Chouëssa , son oreille comment disposée, 292. comment est disposée leur Trachée-artere, | 294 |
| Ciceronianisme. | 319 |
| Clefs de la mort , d'où cette expression a été tirée. | 367 |
| Cœur , de quelle matiere il est composé, | 281 |
| Coma cheveux attribuez à la flamme. | 175 |
| Commentateurs des Auteurs anciens , leur méthodes tant mauvaises que bonnes. | 142. & suiv. |
| Corps organizes , que toutes leurs parties leur sont nécessaires. | 289, 290 |
| Corrigere artus , ce que c'est. | 216 |
| Concon les Poumons comment disposez, | 295 |
| Crystal sa forme naturelle. | 265 |
| CrySTALLINE , humeur crySTALLINE, sa figure, 288. de quoi composée, <i>ibid.</i> son usage, | 288, 289, 291, 292 |
| Cūdworth , (<i>Rodolphe</i>) son éloge, 64. & suiv. remarques sur son Systeme Intellectuel. | 132. & suiv. |
| D. | |
| D Ents, varietez que l'on y remarque, | 293 |
| <i>Derepta in praeops.</i> | 213 |
| Dexira <i>Casari.</i> | 192 |
| Diamans , leur forme naturelle. | 265 |
| Dieu ; comment nous devons concevoir qu'il agit. | 235, 236 |
| S 6 | Dieux |

T A B L E.

- Dieux pour Dieu, dans Bembe.** 324. & *suiv.*
Divinité, rejetée par les Payens, quand
elle ne leur étoit pas favorable. 166
Divisibilité à l'infini, comment elle se
prouve. E. 257, 258
Eau, son usage, 252. que ses principes
sont durs & inalterables. 261. & *suiv.*
Empedocle, son sentiment sur la nature des
corps, 78, 79. de quoi accusé par *Aristo-*
te, 82. qu'il a crû la transmigration des
Ames, 83. son sentiment touchant la
corruption & la generation, 105. & *suiv.*
Passage de ce Philosophe corrigé, 106
Encelade, d'où vient que les Poëtes ont dit
qu'il jette le feu par le nez. 209
Epicure, de qui il a tiré son sentiment sur
les Atomes. 69
Erasme ses proverbes, 391, & *suiv.* fau-
tes qu'il y a, 393. ses Epîtres doivent être
rangées chronologiquement, 395, ses
querelles avec les Moines. 397
Erasme, son éloge. 387. son érudition
dans la langue Greque. *ibid.* 390
Estomach ce que c'est, 281
Eternité, ce que c'est. 231
Esher, ce que c'est, 250
Etienne (Henri) son savoir dans la langue
Greque, 390. ses notes sur ses Adages
d'*Erasme.* *ibid.*
Etna, abrégé du Poëme de Severus ainsi
intitulé. 210. & *suiv.*
Etna montagne, si elle s'épuise. 221
Etoile Polaire, sa distance de la Terre. 244
Etoiles, découvertes par le Telescope. *ibid.*
Ex-

des Matieres du I. Tome.

Excommunication, comment on doit traduire ce mot en Latin. 323

Existence, que Dieu est un Etre existant par lui-même. 230, 231, 234

F.

Fables employées par les Poètes dans des discours serieux. 163. & *suiv.* leur origine. 164

Faux bourg, d'où ce mot vient. 330

Faydit (Abbé) titre injurieux d'un livre qu'il a fait. 411, & *suiv.*

Felix III. desapprouve les Additions au Trisagion, 26

Ferrand, écrit touchant le sentiment des Moines de Scythie, 30

Fêves, pourquoi défendues par *Pythagore*, 368

Fibres des Animaux leur usage, 275. de quoi composées, 275, 276, & *suiv.*

Flatteries impies des *Romains*. 168, & *suiv.*

Fluides, corps fluides de quoi composez. 264, 265

Foie, son usage, 273. de quoi composé, 281, 284

Fortune, l'abus que les *Romains* faisoient de cette Divinité. 178

Foulon (Pierre le) ce qu'il fait ajouter au Trisagion, 26

Franconis (Josse) sa Dédicace au Livre de Philippe de Leyden, à qui adressée, 43

G.

G*Alien*, paroles remarquables de cet Auteur sur la structure du corps humain. 312

T A B L E

| | |
|---|---------------------|
| <i>Ganymede</i> , la fable. | 195 |
| <i>Garnier (Jean)</i> ses Dissertations, 15. les fautes touchant la Geographie de l'Afrique, 16. en quoi ils s'accorde avec le Cardinal de Noris, | 18 |
| <i>Geais</i> , leur Trachée-artere comment disposée, 294. leur Poumons. | 295 |
| <i>Gehenna</i> créée avant le monde, selon les Juifs. 356. partie du Scheol. 368. les degrez. <i>ibid.</i> 371, 374. d'où vient son nom. | 376 |
| Gelée, ses effets. | 268, & <i>suiv.</i> |
| Glaçons comment formez. | 268, & <i>suiv.</i> |
| <i>Glandes</i> , à quoi elles sont propres, 273. de quoi sont formées, 279, 280. qu'il y en a de différentes sortes, & pour differens usages, | 280, 281 |
| <i>Gradivus</i> d'où vient ce surnom de Mars. | 160 |
| <i>Gravitation</i> , comment nous la pouvons concevoir, | 259 |
| <i>Grecs</i> parlent comme les <i>Juifs</i> de l'état des morts. 360. & <i>suiv.</i> qu'ils ne les ont pas imitez, | 361, & <i>suiv.</i> |
| <i>Grenats</i> comment ils sont naturellement, | 265 |
| <i>Grónovius</i> (le fils) a censuré injustement <i>David le Clerc</i> , | 157 |

H.

| | |
|---|-------------------------|
| H <i>Adès</i> , différentes significations de ce mot. | 359, & <i>suiv.</i> 365 |
| <i>Hadès</i> renferme le lieu du bonheur & celui des supplices. | 369, & <i>suiv.</i> |
| <i>Halloix</i> , par qui convaincu de beuvies, 20. | ce |

des Matieres du I. Tome.

- ce qu'il dit d'*Origene*, 21
Henoticon, Edit, par qui publié, 26. qui
s'y oppose, *ibid.* reçu & pourquoi, 27
Heracrite, que selon lui ce que nous appel-
lons vivre est la mort des Ames, & que
ce que nous appellons mort est leur vie,
108. qu'il admettoit une Divinité cor-
porelle, 124, 125
Hérissans, leur peau de quoi soutenüe, 290.
leur Trachée-artere ce que c'est, 294
Hic & hic, pour *hic & ille*, 192.
Homme, rapport qu'il a avec les autres par-
ties de l'Univers, 304. pourquoi il a été
formé tel qu'il est, 304. & *suiv.*
Homme fait pour mourir, 307. & *suiv.*
Hormisdas, sa conduite envers les Moines
de Scythie, 27. & *suiv.* quoi que sollici-
té, il ne peut recevoir leurs expressions,
30. opposé à *Jean II.* & par qui. 31
Hypostase, dispute entre les Grecs & les La-
tins sur ce mot, 29

I.

- Jactari*, publier. 207
Jardin d'Heden, ce que signifie cette ex-
pression dans les Rabbins. 372. & *suiv.*
Jean II. reçoit la These des Moines de
Scythie, 30. opposé à *Hormisdas*, 31. le
Cardinal de *Noris* tâche de faire voir le
contraire, *ibid.*
Images substantielles, comment produites,
236. qu'elles doivent être distinctes de
Dieu, 237
Immense, Dieu est immense, ce que ren-
ferme cette qualité, 233
In-

T A B L E

| | |
|---|---------------------|
| <i>Incendere artificem</i> , ce que c'est. | 216 |
| <i>Indulgences</i> , argent qu'elles rendoient en Italie. | 336 |
| <i>Infini</i> , que Dieu est un Etre Infini en durée, | 231, & <i>suiv.</i> |
| <i>Interpretes Daufins</i> , leurs défauts. | 149 |
| <i>Infragilis</i> , qui ne se rompt pas. | 178 |
| <i>Judaique</i> , sa forme naturelle. | 265 |
| <i>Juifs</i> ont beaucoup pris des Grecs, 362. & <i>suiv.</i> 375. | |
| <i>Juifs</i> ont parlé comme les Grecs de l'Etat des morts, 360, & <i>suiv.</i> que ces derniers ne les ont pas imitez. | 361, & <i>suiv.</i> |
| <i>Juifs</i> tous sauvez, selon les Rabbins. | 374 |
| <i>Jupiter</i> , ses guerres. | 208. |
| Julte, que Dieu est parfaitement juste consequence de cela | 234. |
| <i>Justin</i> , rétablit la Concorde entre l'Orient l'Occident | 27. |
| <i>Justinien</i> sollicite le Pape <i>Vigile</i> à condamner <i>Origene</i> 19. Edit qu'il fait publier comment nommé, & à quelle occasion, <i>Ibid</i> il convoque un Concile, <i>Ibid.</i> desapprouve les Moines de Scythie & ensuite les défend 28. fait interer leur The-se dans son Code, | 30. |
| L. | |
| L <i>Angue de Cerf</i> , petiteffe de la graine. | 257 |
| <i>Lappins</i> , comment leur dents sont disposées. | 293 |
| <i>Lentities plumbi</i> , pour dire la mollesse. | 224 |
| <i>Lentus</i> , difficile à émouvoir. | 176 |
| <i>Leopard (Paul)</i> a remarqué diverses fautes d' <i>Erasme</i> . | 390 |
| | Le- |

des Matieres du I. Tome.

- Lerins (Vincent de)* de quoi accusé, 33. 34
Lievre, comment son oreille est disposée, 292
Lipse (Juste) éloge de ses commentaires sur *Tacite* & sur *Senèque* 144. 148. sa critique des œuvres de *Bembe* examinée. 317. & *suiv.* sa Latinité. 319
Lipse, mauvais politique. 337
Lune, ce qu'en ont dit quelques Modernes. 253 & *suiv.*

M

- M** *Ain* son usage, 287
Matiere, qu'elle a eu un commencement prouvé. 241. & *suiv.*
Maxence (Jean) répond à une Lettre d' *Hormisdas*, touchant la retraite des Moines de *Scythie*. 30
Mecenas sa candeur. 190
Meibomius (Jean Henri) repris. 101
Meibomius (Henri) a donné satisfaction à l'Auteur de la B. C. 190
Membres, les moins bien formez prouvent le dessein pour lequel ils ont été faits. 286
Membres, combien il en faut pour le concours d'une seule action, 297. & *suiv.*
 combien il en faut pour parler, 301.
Membres, rapport qu'ils ont les uns avec les autres. 309
Metaux, qu'ils ont naturellement certaines figures. 266
Methode, les inconveniens qu'il y a à en manquer. 355. 364. 379
Mineraux, dont les principes ne changent point

T A B L E

| | |
|--|--------------|
| -point 260, 261. nécessité que cela fût ain- | |
| si 262. conséquence qu'on en tire 263. | |
| qu'ils ont naturellement certaines figu- | |
| res , | 266 |
| <i>Moine (Etienne le)</i> jugement de ses remar- | |
| ques sur les <i>Varia Sacra</i> . | 147 |
| <i>Moines</i> , leur querelles avec <i>Erasme</i> | 397 |
| <i>Moïse</i> voiez <i>Moschus</i> . | |
| Monde corporel , qu'il est indéfini | 243 |
| <i>Moschus</i> , inventeur de la Physique Corpus- | |
| culaire , selon quelques-uns 73. s'il a été | |
| le même que Moïse , | 75. & suiv. |
| Mouvement, qu'il a eu un commencement. | |
| | 241. & suiv. |
| Muscles combien il en faut pour faire un é- | |
| clat de rire 301. pour executer une seule | |
| pensée. | 301, 302 |
| Muscles, leur mouvement. | 279 |
| N | |
| N <i>Atantia lumina morte</i> , ce que c'est. 162 | |
| <i>Nécessité Mécanique</i> , ce que c'est 67. & | |
| <i>suiv.</i> par qui soutenuë. | 68 |
| <i>Neron</i> jolis vers de cet Empereur. | 214 |
| <i>Nez</i> , son usage 296. que celui des bêtes est | |
| fait avec plus d'art , | <i>Ibid.</i> |
| <i>Noris</i> (Cardinal de) accusé de Jansenisme, | |
| | 35, 36 |
| <i>Nutrition</i> comment elle se fait dans les ani- | |
| maux. | 298 & suiv. |
| O. | |
| O <i>Œil</i> , sa structure , 273. 288. 295. 297 | |
| <i>Oiseau</i> , disposition de ses parties & leurs | |
| usages. | 299 & suiv. |
| <i>Oreille</i> , sa structure , 287, 288. varietez | |
| | qui |

des Matières du I. Tome.

- qui se rencontrent dans celles de certains animaux. 292.
Os des Animaux, leurs usages. 272
Os, proportion dans leur dimensions, 286, 287. dans le labyrinthe de l'oreille, 287, 288

P

- P** *Agis* s'est servi des lumières du Cardinal de *Noris*, 24
Pancrées de quoi il est composé. 280. 283 284
Paradis créé avant le monde, selon les Juifs. 356. partie du *School.* 368. 372
Parménide, prouve qu'aucun Etre ne se produit, ni ne se détruit, 92
Peau des Animaux, son usage 278. 290. comment quelques-uns la peuvent mouvoir. 279 290
Pectus pectoris, ce que c'est. 197
Pedo Albinovanus, Auteur des *Elegies* sur la mort de *Mecenas*. 186
Peines après la mort, leurs degrez. 371. 374
Pelage, ses *Commentaires* sur les *Epîtres* de S. Paul. 403
Pelagianisme comment condamné. 402
Pendentia pumice tecta, ce que c'est. 173.
Perroquets du Japon, leur Trachée artère 294, 295. fonction de leur Diaphragme. 300
Phaëthon, sa fable. 164 & *suiv.*
Philippe de Leyden, ses Ancêtres, 41. ses Dignitez 42. sur quelle matiere il a écrit 42. & *suiv.*
Physique Corpusculaire, ou des Atomes, 68, 69.

T A B L E

| | |
|---|-----------|
| 69. par qui soutenue, 69. & <i>suiv.</i> liaison qu'elle a avec la Theologie 87. que la doctrine des substances immaterielles est née, avec elle, 90. & <i>suiv.</i> consequences que l'on tire de cela 118. & <i>suiv.</i> par qui séparée de la doctrine des Êtres immateriels. | 125. |
| <i>Pietas</i> ce que ce mot signifie proprement en Latin & d'où il vient. | 159 |
| <i>Pigeons</i> , leur Trachée-artère comment disposée. | 294 |
| <i>Piverts</i> , leur salive. | 293 |
| <i>Planetes</i> comment elles se meuvent, 245 loi qu'elles observent 245, 246. leur substance. | 247 |
| <i>Plantes</i> , leurs parties <i>ligneuses</i> , ce que c'est, 272. leur structure. | 274 |
| <i>Platon</i> , ce qu'il dit des couleurs 71, 72. il est opposé à Protagore, 72, 73. comment il prouve l'immortalité de l'Âme, | 109 |
| <i>Platon</i> , son sentiment touchant la corruption & la generation, 107. ce qu'il prit de l'ancienne Philosophie. | 126 |
| Poètes ne se soutiennent pas également par tout. | 163 |
| Poètes inconstans dans leur Philosophie. | 185 & 17. |
| Poètes inventeurs de mille chimeres. | 357 |
| Poissons leurs nageoires & leurs vessies de quel usage. | 290 |
| <i>Portes de la mort</i> , d'où cette expression a été tirée. | 367 |
| Poumons de quoi composez, 181. comment dispo- | |

des Matieres du I. Tome.

| | |
|--|---------------------|
| disposez dans certains oiseaux. | 295 |
| <i>Price</i> (<i>Jean</i>) défaut de ses remarques sur quelques Auteurs. | 145 |
| Principes corporels, leur régularité, 263 qu'elle se manifeste davantage dans les corps solides. | 265. & <i>suiv.</i> |
| Privileges, par qui & à quelle occasion ac- cordez 47, 48. si on peut les revoquer. | 50 |
| <i>Prodiges</i> , credulité & surperstition des Ro- <i>main</i> s là dessus. | 181. & <i>suiv.</i> |
| <i>Proclus</i> , Eveque de Constantinople, à quoi il réduit la doctrine orthodoxe, opposée à Nestorius | 25 |
| <i>Prooppidum</i> , fauxbourg dans <i>Bembe</i> . | 329 |
| <i>Proverbe</i> ce que cest proprement 392. com- ment il differe de la sentence & de la ma- niere de parler proverbiale. | 391. & <i>suiv.</i> |
| <i>Purpureus</i> , éclattant. | 194 |
| <i>Puteis</i> , son oreille comment disposée. | 292 |
| <i>Pythagore</i> son sentiment touchant la cor- ruption & la génération, 108. & <i>suiv.</i> touchant l'ancienneté des Ames. | 116 |
| <i>Pythagore</i> un de ses symboles mal expliqué par <i>Erasme</i> . | 393 |
| <i>Python</i> nom de Delphes. | 204 |

Q.

Qualitez occultes, ce qu'ont dû entendre
par-là quelques Philosophes. 263

R.

Rate de quoi composée, 282. son usage,
ibid. 284.
Regularité d'où elle tire sa source, 271
Reins comment disposez, 273
Reliques Payennes. 224
Re-

T A B L E

| | |
|--|--------------|
| <i>Renard</i> , disposition de son oreille. | 292 |
| <i>Rex</i> pour <i>Dux</i> , dans <i>Bombe</i> . | 321 |
| <i>Rien</i> , que rien ne se produit de rien, sentiment des Anciens Philosophes sur cela 92. 94. & <i>suiv.</i> à quoi les a conduits cet Axiome 99. & <i>suiv.</i> | |
| <i>Rognons</i> de quoi composez 282. leur usage. | 283 |
| <i>Romains</i> , combien flatteurs & impies ils ont été sous les Empereurs. 168. & <i>suiv.</i> leur cruauté envers les autres nations. 176. & <i>suiv.</i> | |
| <i>Rosses</i> , comment leur nageoires sont disposées. | 291 |
| <i>Rougets</i> , qu'ils ont des muscles, au lieu de bras à la vessie. | 291 |
| <i>Rufin</i> de Palestine. | 17 |
| S. | |
| S Alive, son usage. | 293 |
| <i>Samuël</i> évoqué, remarques sur cette histoire. | 369 |
| <i>Sanctus</i> ce que c'est proprement. | 174 |
| <i>Scaliger</i> (<i>Joseph</i>) fausse citation de cet Auteur. 194. défauts de ses notes sur quelques Auteurs. 152 189 198 203 | |
| <i>School</i> pourquoi représenté comme un lieu, qui a des portes, 366. différentes significations de ce mot. 353. & <i>suiv.</i> 363 | |
| <i>Scythie</i> (<i>Moines</i> de) leurs disputes avec les Ambassadeurs d' <i>Hormisdas</i> . 27. desapprouvez & ensuite approuvez par <i>Justinien</i> 28. par qui défendus, & attaquez, <i>Ibid.</i> retenus à Rome d'où ils se retirent sans permission, 29. leur Thèse reçue & insérée dans le Code, | 30 |
| <i>Secours éloigné</i> , ce que c'est, | 36 |
| <i>Secours prochain</i> , ce que c'est, | 36 |
| <i>Sein d'Abraham</i> , ce que c'est. | 199 |
| Sel commun de quoi composé. | 267 |
| Sel de l'air ce que c'est, | 267 |
| | <i>Selco</i> |

des Matieres du I. Tome.

| | |
|--|--------------|
| <i>Selenites</i> sa figure naturelle. | 265, 286 |
| <i>Sentence</i> , ce que c'est. | 392 |
| <i>Simplicitas</i> , naturel ouvert. | 163 |
| Soleil, sa substance 247. qu'il nous donne sa lumie- re sans être chaud, 247, 248. sa domination sur les Planetes 248. son éloignement de la Terre 249. comment il agit sur les Planetes. | <i>Ibid.</i> |
| <i>Steyaart</i> (<i>Martin</i>) Theologien de Louvain. | 400 |
| <i>Stobæus</i> mal appelé <i>Nicolaus</i> par <i>Erasme</i> . | 394 |
| <i>Subjicere</i> pour s'élever. | 174 |

T

| | |
|---|------------------------|
| T Alk sa figure naturelle 266. de quoi il semble composé, | <i>Ibid.</i> |
| <i>Tanches</i> de quelle maniere leurs nageoires sont dispo- sées. | 291 |
| <i>Tartare</i> que ce mot se trouve dans les LXX. 355. d'où il vient. | 377 |
| <i>Taubman</i> (<i>Frideric</i>) prolixité de ses notes sur le <i>Cris</i> & le <i>Culx</i> . | 146 |
| <i>Temoins</i> , si on en peut produire de nouveaux après qu'une affaire est comme jugée. | 51. & <i>suiv.</i> |
| <i>Tems</i> , qu'il ne peut pas faire partie d'une durée infi- nie. | 231 |
| <i>Tendon</i> , princip's qui le composent. 272. sa force. 273 | |
| <i>Terre</i> , comparée à l'Aiman, 249. combien elle avance dans sa révolution annuelle. | 250 |
| <i>Testicules</i> , ce que c'est, 281. leur usage. | 284 |
| <i>Theodore</i> de <i>Mopsueste</i> , défenseur du Pelagianisme, 18. sa memoire condamnée 19. ses écrits opposez à la décision du Concile d'Ephese, 25. nombre des volumes qu'il a composez, | <i>Ibid.</i> |
| <i>Tithone</i> , sa fable. | 195 |
| Toute puissance, qualitez que renferme un être Tout-puissant 232. & <i>suiv.</i> Attributs qui lui sont propres 234 qu'il agit de toute éternité. | 235 |
| Trachée-artere, varieté qui se trouve dans celle des animaux. | 293 |
| <i>Trinité</i> , comment expliquée par <i>Mr. Grew</i> . | 238. & <i>suiv.</i> |
| <i>Trisagion</i> , ce qui y est ajouté par <i>Pierre le fonlon</i> 26. par <i>Anastase</i> . | 27 |
| <i>Tritheïsme</i> des Peres. | 411 |
| <i>Triton</i> | |

T A B L E des Matieres du I. Tome.

| | |
|--|-----|
| <i>Triton</i> machine hydraulique. | 219 |
| Tuniques , leur usage. | 284 |
| <i>Turba bonorum</i> ce que c'est dans <i>Pedo</i> . | 162 |

V.

| | |
|--|---------------------|
| V <i>Alois</i> (<i>Adrien</i> , refuté. | 173, 174 |
| <i>Vapor</i> , chaleur , d'où ce mot vient. | 212 |
| <i>Veneror</i> , etymologie de ce mot. | 160 |
| <i>Vents</i> , leur différentes especes. | 251 |
| <i>Vertex</i> , que c'est le centre de la Nuque du col & du front , | 286 |
| Vessies des Poumons , leur usage. | 281, 282 |
| S ^t Vierge nommée <i>Déesse</i> par <i>Bembe</i> . | 343 |
| Visceres , leur substance & leur disposition. | 273 |
| <i>Vossius</i> (Ger. Jean) refuté. | 187. & <i>suiv.</i> |
| <i>Vulcain</i> , d'où nommé. | 207 |
| Univers , Dieu en a une Idée complete 237 qu'il n'a pas pensé éternellement à le faire exister , <i>Ibid.</i> & <i>suiv.</i> | |
| <i>Un de la Trinité a souffert</i> , controverse sur cela , 25 , 27 | |

W.

| | |
|---|---------------------|
| W <i>Indet</i> (Jaques) jugement de son livre de l'état des morts. | 354. & <i>suiv.</i> |
|---|---------------------|

X.

| | |
|--|-----|
| X <i>Anthos</i> ville de Lycie. | 204 |
|--|-----|

Z.

| | |
|---|----|
| Z <i>Enon</i> , Empereur , son <i>Henoticon</i> . 26. ceux qui s'y opposerent , 26, 27. il est reçu. | 27 |
|---|----|

FIN du I. TOME.





